



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

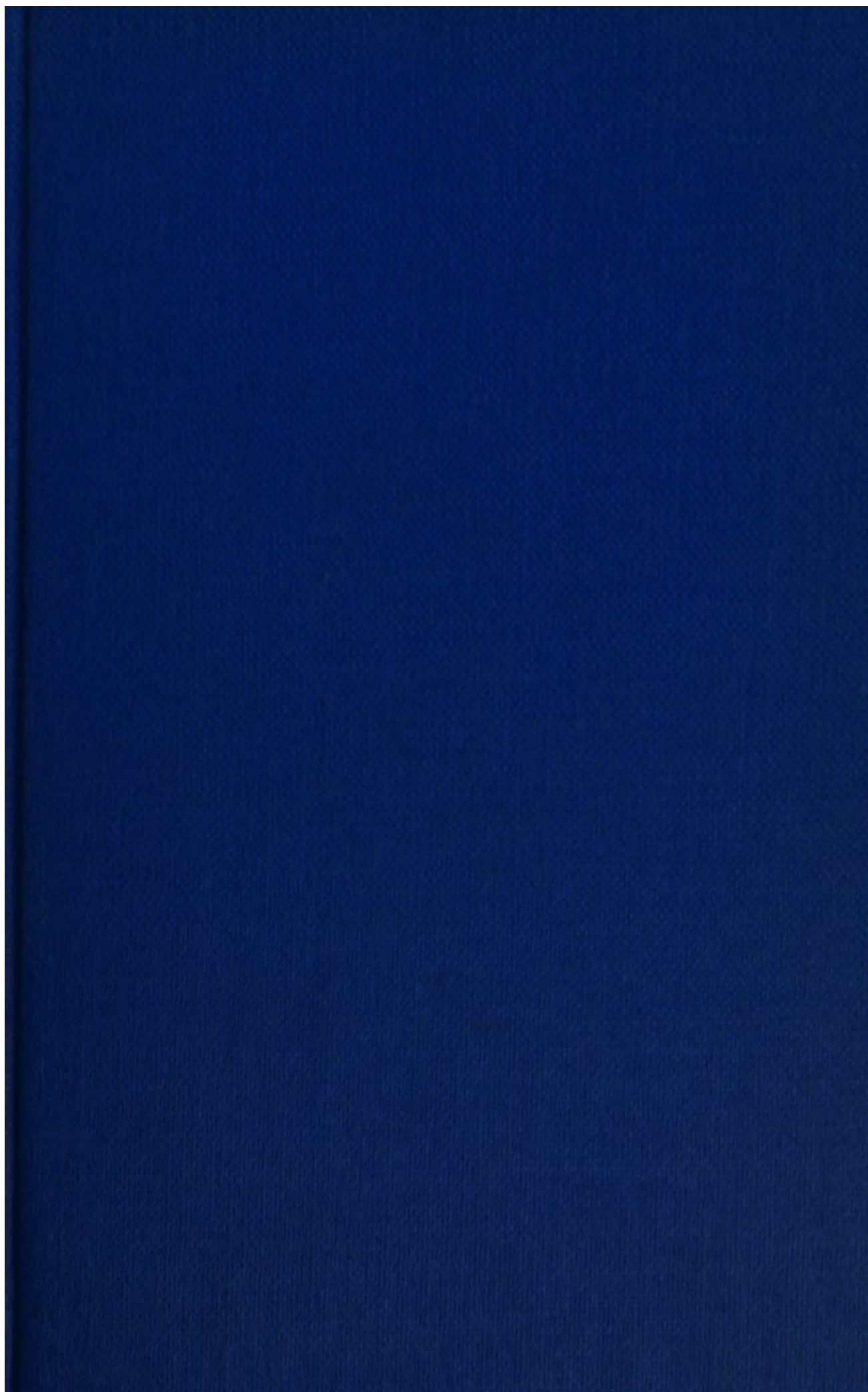
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Où est Zénobie?



REF. 15 613 (2)

~~1/m 263 A. 2~~

OÙ EST ZÉNOBIE ?

II

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

La Vieillesse de M. Lecoq , 4 ^e édit., 2 vol.	6	»
Les Mystères du Nouveau Paris , 3 ^e édit., 3 vol. . . .	9	»
Les Gredins , 2 ^e édit., 2 vol.	6	»
Le Chevalier Casse-Cou , 2 ^e édit., 2 vol.	6	»
L'As de Cœur , 2 ^e édit., 2 vol.	6	»
La Tresse blonde , 4 ^e édit., 1 vol.	3	»
Le Coup de Pouce , 3 ^e édit., 1 vol.	3	»
Les Deux Merles de M. de Saint-Mars , 2 ^e édit., 2 vol.	6	»
L'Épingle Rose , 2 ^e édit., 3 vol.. . . .	9	»
La Peau d'un Autre , 5 ^e édit., 2 vol.	2	»
Une Affaire Mystérieuse , 5 ^e édit., 1 vol.	4	»

ROMANS SUR LA RÉVOLUTION

Les Cachettes de Marie-Rose (1793, Vendée), 2 ^e édit. 2 vol.	6	»
Le Demi-Monde sous la Terreur (1794), 2 ^e édit. 2 vol.	6	»
Les Collets Noirs (1797), 2 ^e édit., 2 vol.	6	»
La Jambe Noire (1803-1804), 2 ^e édit., 2 vol.. . . .	6	»

OÙ EST ZÉNOBIE ?

PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

TOME SECOND



PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1880

Tous droits réservés.



OÙ EST ZÉNOBIE ?

CHAPITRE PREMIER

La première semaine après le duel s'était écoulée sans que Saint-Privat osât rappeler à Lucien Bellefond la proposition qu'il lui avait faite sous les fenêtres de la maison de jeu.

Le pauvre lieutenant était entre la vie et la mort et, en dépit des soins assidus et des habiles pansements de Mme Boutard, ses blessures se refermaient lentement, et ses forces revenaient plus lentement encore.

Après huit jours de souffrances et d'épuisement, il entraït seulement en convalescence, et il était à peine en état de supporter une conversation suivie.

De peur de fatiguer son précieux blessé, le bon Saint-Privat dut se borner d'abord à des allusions légères au sujet qui l'intéressait par-dessus tout, c'est-à-dire à l'héritage du colonel.

L'officier ne les avait pas relevées, mais il s'était fait raconter minutieusement les circonstances de son duel, qu'il avait presque oubliées, à la suite d'évanouissements répétés jusqu'à lui faire perdre la mémoire.

Il s'était enquis surtout de ce qui s'était passé depuis qu'il avait perdu connaissance dans le fiacre, et il avait chaleureusement remercié Saint-Privat de ses soins.

Mais, en même temps, il avait exprimé le désir de se faire transporter le plus tôt possible à son domicile.

A quoi son hôte prévoyant avait répondu que ce serait compromettre non-seulement sa vie, qui ne tenait qu'à un fil, mais encore sa liberté, attendu que le meurtrier du Prussien était recherché avec un acharnement sans égal.

Lucien, à demi-persuadé, s'était résigné provisoirement, mais il s'était aussitôt informé d'un certain papier qu'il avait griffonné au moment de monter dans le fiacre fatal et que le doux vieillard s'était chargé de remettre à son adresse.

Saint-Privat lui fit observer que, ce papier contenant un testament écrit en prévision d'une mort prochaine, il avait pris sur lui de le garder pour ne pas alarmer les personnes auxquelles il était destiné.

Et, en effet, puisque M. Bellefond avait survécu à cette terrible rencontre, il était au moins inutile de laisser croire à ses amis qu'il y avait succombé.

Lucien parut goûter ces raisons et se fit rendre l'écrit, mais, ce jour-là même, il rédigea une longue lettre adressée à M. Vernède, et il pria M. Saint-Privat de la faire porter immédiatement au n° 75 de la rue des Bourdonnais.

Dans cette lettre, il avait eu la prudence de ne pas s'expliquer trop clairement. Il s'était borné à annoncer au banquier qu'à la suite d'un accident grave, il avait été recueilli par des personnes hospitalières et qu'il comptait sur sa prochaine visite.

Il ne reçut point de réponse, et, à quelques jours d'intervalle, il écrivit une seconde fois, puis encore une troisième.

M. Vernède ne lui donna pas signe de vie.

Il y avait une excellente raison pour que le père de Thérèse se renfermât dans ce silence obstiné.

C'est qu'il n'avait pas reçu une seule des lettres de Lucien.

Le prudent Saint-Privat, à qui le blessé les avait confiées, avait jugé à propos de les décacheter, de les lire et de les brûler ensuite.

Il n'y avait pas trouvé d'indications dont il pût profiter, mais il avait empêché un intrus de se mêler de ses affaires et, à son avis, c'était déjà un résultat assez considérable.

D'ailleurs, il soupçonnait bien qu'il y avait quelque amourette sous jeu, et c'était là une raison de plus pour qu'il se fêlicitât d'avoir réussi à isoler Lucien.

Le pauvre officier, lui, se désolait de rester sans nouvelles de monsieur et surtout de mademoiselle Vernède.

Plus le temps s'écoulait, plus il devenait triste. Les bles-

sures du corps se cicatrisaient à vue d'œil, celles du cœur saignaient chaque jour davantage.

Du reste, il n'accusait pas encore Thérèse ; il aimait mieux croire que le banquier irrité lui tenait rigueur, et il ne lui venait point à l'esprit que son hôte escamotât sa correspondance.

Bourdache, qui s'était chargé de la porter, Bourdache, interrogé chaque fois sur la façon dont il s'était acquitté de sa mission, Bourdache répondait toujours imperturbablement qu'il avait remis la lettre à M. Vernède lui-même.

Après la troisième tentative inutile, Lucien était tombé dans une mélancolie noire, et M. Saint-Privat avait cru devoir profiter des dispositions tristes où il le voyait pour remettre sur le tapis le marché relatif à la succession de l'oncle Lacaussade.

En proposant au jeune officier de lui livrer, moyennant partage, le fameux testament du colonel, l'ex-directeur du cabinet noir faisait un peu comme le chasseur de la fable, qui vendait la peau de l'ours avant d'avoir tué la bête, puisqu'il en était encore à dénicher Zénobie.

Mais il se croyait maintenant assuré de la trouver à Périgueux, et, pour s'en aller l'y chercher, il n'attendait que la conclusion de l'accord projeté avec l'héritier.

Par malheur, cet accord n'avancait guère et l'héritier ne montrait aucun empressement à conclure.

Il élevait des objections, tirées surtout du refus que faisait son hôte de s'expliquer sur les moyens qu'il comptait employer ; il prétendait que rien ne pressait ; il répondait qu'il verrait plus tard. En un mot, il cherchait visiblement à gagner du temps.

Au fond, il espérait toujours que M. Vernède viendrait le voir, et il ne voulait pas s'engager avant de l'avoir consulté.

Mais cet espoir allait toujours en s'affaiblissant et, après vingt jours d'attente, la persévérance du blessé commençait à se lasser.

Saint-Privat sentait que le moment de frapper les derniers coups approchait et il revenait à la charge avec ardeur.

Les choses en étaient là, lorsque Lucien, à bout de patience, s'avisa d'un dernier expédient.

Avec la foi inébranlable d'un amoureux, il croyait fermement que si Thérèse savait la vérité, Thérèse viendrait, dût-elle pour cela contrevenir aux ordres paternels.

Il fallait donc à tout prix faire parvenir un messenger à Thérèse, mais comment ? La poste n'était pas sûre, par ce temps de crise politique, et, de plus, Mlle Vernède n'avait pas coutume de recevoir directement de la main du facteur des lettres à elles adressées. Charger Bourdache de remettre un billet à la fille du banquier, c'eût été s'exposer à la compromettre ou tout au moins à provoquer une explication fâcheuse. Bourdache devait être connu dans la maison de la rue des Bourdonnais, puisqu'il y était déjà allé trois fois, du moins Lucien le croyait. Donc, il ne pouvait pas y remplir une mission secrète.

Le blessé prit un grand parti. Il écrivit une lettre, l'enroula autour d'une pierre de moyenne grosseur, y joignit un avis à l'adresse du passant charitable qui trouverait le paquet, et un soir qu'on l'avait laissé seul dans le

jardin, où il commençait à faire quelques pas, il lança le tout par-dessus le mur.

On sait ce qui s'en était suivi, mais M. Saint-Privat ne savait rien, lui, ou plutôt, depuis cinq minutes, il savait une chose, une seule : il savait qu'on rôdait autour de sa maison, et qu'on en voulait à son blessé.

C'était un motif de plus pour accélérer le dénouement, pour le brusquer même au besoin.

— Il faut que j'en finisse ce matin, se disait-il en arpentant à grands pas le corridor qui menait à la salle basse. Je ne serais qu'un sot, si je ne le décidais pas à signer. Dès que j'aurai mon acte en poche, j'interroge ce petit drôle que Bourdache a empoigné et, suivant ce qu'il me dira, je le chasse ou je le garde jusqu'à nouvel ordre, puis je cours retener ma place à la diligence et demain matin... fouette, cocher ! en route pour Périgueux.

Pendant mon absence, Julie continuera à soigner le jeune homme, Clarisse à lui tenir compagnie, et avec des alliées comme celles-là, j'aurais bien du malheur si, quand je rapporterai le testament, je ne réussissais pas à marier le million de M. Bellefond avec le million de ma fille.

Après s'être réconforté lui-même par ce monologue triomphant, l'aimable vieillard entra vivement dans la salle où M^{me} Boutard, sa fidèle auxiliaire, présidait à des travaux de ménage.

— Quoi ! déjà de retour, s'écria cette majestueuse personne en voyant apparaître Saint-Privat.

Et, quittant les bassins de cuivre où les confitures refroidissaient sous la surveillance de la Rousse, elle vint à la rencontre du bonhomme, qui mit un doigt sur sa bouche

pour lui recommander le silence et lui fit signe de le suivre.

La salle était de plain-pied avec le jardin et Saint-Privat ne fit que la traverser.

Quand il fut à distance suffisante de la femme Bourdache et face à face avec la belle Julie, au coin d'une charmille :

— Il y a du nouveau, lui dit-il à demi-voix.

— Je m'en doute bien, répondit-elle tranquillement.

— Oui, on espionne la maison.

— Qui ?

— Une fillette escortée d'un enfant bossu et déguenillé. Je tiens l'enfant et je l'ai fourré provisoirement dans la cave.

— Jolie, la fillette ?

— Si tu crois que je me suis amusé à la dévisager ! Elle s'est sauvée et...

— Tant pis ; il fallait prendre au moins son signalement. Je gagerais que c'est la bonne amie de votre officier.

— Où as-tu pris qu'il eût une bonne amie ?

— Ce n'est pas difficile à deviner. Il reste des heures entières à soupirer et à regarder les nuages.

— La belle raison !

— En voulez-vous une meilleure ? Il est tout à fait insensible aux charmes de Clarisse.

— Comment ! Tu crois qu'il n'aime pas ma fille ?

— J'en suis sûre, comme je suis sûre qu'elle l'aime à la folie.

— A la folie ! à la folie ! C'est bientôt dit, grommela Saint-Privat, et te voilà bien avec tes jugements impromptus. Je n'admets pas que Clarisse puisse faire des folies,

entends-tu ! Et, dans tous les cas, si elle en faisait jamais, ce serait par ta faute, et je m'en prendrais à toi.

— Fort bien, dit M^{me} Boutard avec une grimace ironique, c'est moi, sans doute, qui ai autorisé votre fille à aller toute la journée dessiner dans le pavillon auprès de ce joli blessé ; c'est moi aussi qui, un peu plus tard, l'ai engagée à faire son portrait, et qui ai trouvé bon qu'elle passât des heures entières en tête-à-tête avec son modèle.

— Si j'ai permis tout cela, c'est que j'avais mes raisons.

— Je le pense bien, mais comme vous n'avez jamais daigné me les confier...

— Voyons, Julie, ne te fâche pas. Je vais te les expliquer.

— Mieux vaut tard que jamais.

— Tu ne crois pas dire si juste. L'heure est venue, le temps presse, et j'ai absolument besoin de toi.

— Je m'en doute un peu. Sans cela vous ne m'honoreriez pas de vos confidences.

— Fais-moi grâce de tes réflexions ; les moments sont précieux.

Tu penses bien que ce n'est pas pour le plaisir de faire une action charitable que j'ai retiré chez moi ce beau garçon.

— Non, certes. C'est bon pour votre fille, de croire à votre générosité, et encore... je ne suis pas absolument sûre qu'elle y croie.

— Tais-toi. Tu la calomnies, la chère enfant. Je te disais donc qu'en ramenant mon blessé et en l'abandonnant à tes soins, qui ont fait merveille, j'avais un but.

— Que vous avez jugé à propos de me cacher.

— Parce que je voulais te réserver le plaisir de la surprise. Apprends donc que ce lieutenant à demi-solde est héritier, tel que tu le vois, d'une fortune de deux millions.

— Raison de plus pour qu'il n'épouse pas votre fille, qui n'en a pas même la moitié d'un, dit l'incorrigible Mme Boutard.

— Pardon ! Il est héritier, c'est vrai, mais héritier en vertu d'un testament, et ce testament, moi seul je sais où il est. Comprends-tu maintenant ?

— Oh ! parfaitement. Vous allez lui vendre son héritage.

— Mon Dieu ! oui ; un million.

— Très bien. Ce million est pour Clarisse ?

— Juste.

— Et comme qui de deux ôte un, reste un, l'officier aura encore un million.

— Oui, et tu sais... il faut des époux assortis dans les liens du mariage, fredonna Saint-Privat.

— C'est pourquoi vous tenez à unir les deux millions.

— Naturellement.

— Reste à savoir si les deux millions voudront s'unir.

— Il faut qu'ils le veuillent, ma bonne Julie, il le faut, tu m'entends. L'ouvrage est déjà à moitié fait, puisque Clarisse ne demande pas mieux, tu en conviens toi-même. Je compte sur toi pour décider l'officier.

— Sur moi ! que ne faites-vous vos affaires vous-même ?

— Impossible. Je pars.

— Vous partez ! quand vous touchez au moment décisif, c'est vous qui venez de le dire.

— Je vais chercher le testament.

— Où cela?

— Loin de Paris. J'espère n'être pas longtemps absent ; mais, enfin, il me faudra toujours bien une quinzaine, et c'est à toi, à toi seule que je confierai pendant ce temps-là mes intérêts les plus chers.

— Parce que vous ne pouvez pas faire autrement.

— Non, Julie ; parce que je sais que tu m'es dévouée, dit le bonhomme d'une voix caressante qui ne fit sur la *merveilleuse* en retraite qu'une impression médiocre.

— Enfin, qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-elle assez sèchement.

— Rien qui ne te soit facile. Je te vais laisser la besogne toute préparée. Il ne me faut, pour cela, qu'un entretien d'une demi-heure avec ce cher Lucien.

Il est au pavillon, n'est-ce pas ?

— Oui, avec votre fille, qui termine en ce moment sa neuvième séance, quoique le portrait ne soit encore qu'ébauché.

— Tu vois bien que Clarisse ne lui est pas si indifférente, puisqu'il se prête de bonne grâce à tous ses désirs.

— La belle avance ! il est poli, voilà tout. Croyez-moi, je m'y connais. Pour qu'il reste si froid avec votre fille, il faut qu'il ait le cœur pris, et, à son âge, quand on a le cœur pris, on est inattaquable. Les charmes de Clarisse, le million, rien n'y fera.

— Nous verrons cela. Dans tous les cas, s'il fait le dédaigneux, nous aurons de quoi nous consoler. Tout ce

que je te demande, c'est de veiller sur ces jeunes gens jusqu'à mon retour.

— C'est fort aisé à dire.

— Et à faire aussi, quand on possède ton tact et ton expérience, ma bonne Julie. Sois prévenante avec Lucien, ferme avec Clarisse.

— J'aurai beau être ferme, elle se moquera de moi.

— Non, chère amie, car j'aurai soin de la chapitrer avant mon départ. Mais ce que je te recommande par-dessus tout, c'est de tenir la main à ce que notre blessé ne sorte pas d'ici. Il a pleine confiance dans ta science médicale et il te croira si tu lui dis que quinze jours de repos absolu lui sont indispensables. D'ailleurs, je donnerai mes instructions à Bourdache, qui ne lui laisserait point passer la porte, s'il faisait mine de vouloir s'en aller. Il aura ordre aussi de supprimer les correspondances...

— Comme il l'a déjà fait.

— Précisément, et je compte sur toi pour empêcher toute espèce de communication avec le dehors.

— Si vous croyez que ce sera aisé ! Et puis, où espérez-vous en venir avec toutes ces cachotteries ? Vous ne comptez pas, je suppose, séquestrer ce garçon jusqu'à ce qu'il consente à épouser votre fille. Je serais fort étonnée si on ne jasait pas déjà dans le quartier, quoique personne de nous, assurément, n'ait bavardé. Tout finit par se savoir. Et, d'un autre côté, que répondrai-je au beau Lucien, s'il s'avise de me poser certaines questions à votre sujet ? Sais-je seulement ce qu'il vous a plu de lui raconter touchant votre personne, votre passé, vos projets ?

— Je lui ai dit, tu l'as entendu, que je m'appelais Bon-

nin et que j'avais fait fortune dans les affaires. C'est aussi ce que croit Clarisse, et je ne cours pas le risque, heureusement, qu'elle me contredise. De tous mes noms de guerre, c'est le seul que je n'aie pas compromis à la police ou au *cabinet noir*. Tu n'as donc qu'à continuer sur ce pied-là. Quant à l'histoire du testament, tu n'es pas censée la connaître, ni Clarisse non plus. Et, au surplus, quand j'aurai causé avec lui...

— Les voilà, interrompit M^{me} Boutard.

En effet, Lucien, appuyé sur le bras de M^{lle} Clarisse, descendait lentement les marches du pavillon qu'il habitait depuis trois semaines.

— Bon ! je vais profiter de l'occasion, dit Saint-Privat ; mais il faut que nous soyons seuls. Trouve un prétexte pour emmener ma fille. Je te reverrai tout à l'heure, quand j'aurai fini de chambrer ce gaillard-là.

Et, prenant aussitôt sa figure la plus aimable, M. Saint-Privat alla au-devant du jeune couple, qui formait en ce moment un groupe assez gracieux.

Lucien était fort changé de visage, mais sa pâleur lui allait à merveille ; elle donnait à ses traits fins et réguliers une expression mélancolique qui ne leur était point habituelle, et qui ne les déparait nullement.

Clarisse avait, au contraire, l'air joyeux et le teint frais d'une personne heureuse d'être au monde, un teint de lis et de roses, comme on disait en ce temps-là.

En vérité, elle était fort belle, quoique un peu trop grande et trop forte.

Était-ce M^{me} Boutard qui lui avait enseigné à se donner ce qu'on appelait alors un port de reine, ou bien avait-

elle hérité de sa mère, la danseuse, sa noble prestance et son sourire immuable? Peut-être tenait-elle de l'une et de l'autre, mais toujours est-il que sous M. de Barras, à cette époque sensuelle où on appréciait surtout l'ampleur des formes, M^{lle} Clarisse eût été irrésistible.

Sa physionomie n'était pas très-animée, mais son front et son nez semblaient avoir été copiés sur une statue grecque; sa bouche vermeille, quand elle s'ouvrait, et elle s'ouvrait volontiers, découvrait des dents ébouissantes; ses sourcils, arqués comme ceux d'une houri du paradis de Mahomet, ses grands yeux bruns et son épaisse chevelure, noire comme l'aile d'un corbeau, complétaient un ensemble plus imposant que gracieux, mais bien fait pour attirer tous les regards.

Ce physique majestueux cachait une âme langoureuse et tendre, et les beautés vaporeuses qui devinrent à la mode quinze ans plus tard ne furent jamais aussi sentimentales que la robuste fille du digne M. Saint-Privat.

Elle vivait presque autant de romans que de potages, et ce régime semblait lui réussir à souhait, surtout depuis que le hasard s'était chargé de donner un corps à ses rêves d'amour.

Son idéal, c'était le beau cavalier, tel que le comprenaient les femmes du commencement de ce siècle, celui qui, pour parler leur langage, réunissait les formes d'Hercule au visage d'Apollon. Et quoique Lucien ne remplît pas complètement ce programme mythologique, il s'en rapprochait cependant assez pour plaire à l'inflammable Clarisse, et il eut tôt fait de lui tourner la tête.

Ce fut, d'ailleurs, une séduction involontaire et même

inconsciente, car le lieutenant était tout à son amour pour Thérèse et ne remarquait guère l'impression qu'il produisait sur cette plantureuse demoiselle, dont les soupirs et les œillades auraient cependant dû le toucher.

Ce jour-là, notamment, il semblait encore plus indifférent que de coutume aux prévenances de M^{lle} Bonnin, c'était le nom que Saint-Privat se donnait partout ailleurs que dans l'exercice de ses diverses fonctions interlopes, et, par conséquent, le nom que portait Clarisse, à son grand chagrin, car elle le trouvait bien vulgaire.

L'officier avait accepté le bras qu'elle lui avait offert, mais il ne la regardait pas, et, au lieu de s'enivrer de la vue de ses charmes, il marchait les yeux baissés comme un homme qui pense à toute autre chose qu'à faire la cour à sa compagne de promenade.

— Bonjour, mon cher convalescent, lui cria M. Saint-Privat en venant à sa rencontre.

— Bonjour, mon cher hôte, répondit assez froidement Lucien.

— Il me semble que les forces vous reviennent à vue d'œil, reprit le bon vieillard, et je parie que si vous vous appuyez sur le bras de ma fille, ce n'est plus par nécessité.

— J'abuse, en effet, de l'obligeance de mademoiselle, dit le jeune homme en se dégageant.

Si Saint-Privat se proposait de ménager au lieutenant une occasion de se montrer gracieux avec Clarisse, il avait complètement manqué son but.

La belle personne lança à l'auteur de ses jours un regard courroucé et dit en minaudant :

— Ah ! monsieur, j'étais bien heureuse de vous rendre ce service et j'en veux à mon père de vous enlever à mes soins.

— Telle n'était pas mon intention, balbutia Saint-Privat assez déconcerté.

— M. Lucien doit en avoir d'autant plus besoin, que la séance qu'il a bien voulu m'accorder ce matin a dû le fatiguer, reprit vivement Clarisse. Deux heures de pose, songez donc ! Mais aussi le portrait avance. Il est vrai que je travaille avec tant de plaisir ! Tout dépend du modèle. J'ai mis un mois à copier le buste de Socrate, tandis que je réussis très bien la tête de Romulus dans le tableau de l'enlèvement des Sabines, par M. David... et je trouve que M. de Bellefond ressemble beaucoup à Romulus.

M^{lle} Clarisse donnait volontiers la particule aux gens qui lui plaisaient, mais, comme son père, elle manqua son effet.

— Je m'appelle Bellefond tout court, dit l'officier.

— Et ce nom-là vaut tous les titres du monde, s'écria le Saint-Privat. Quand on s'est comme vous couvert de gloire dans dix batailles, cela suffit amplement.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

N'est-ce pas Voltaire, l'immortel Voltaire, qui a dit cela ?

Mais venez donc, cher ami, vous asseoir à l'ombre de cette charmille, au pied de la treille qui court le long du

grand mur. C'est votre place favorite, et je vois que Bourdache a eu l'attention d'y faire porter votre grand fauteuil et une chaise pour moi. On dirait qu'il a deviné que je suis venu ce matin pour causer avec vous.

— Ce n'est pas Bourdache, c'est moi qui ai fait disposer ces sièges, dit vivement la demoiselle.

M. Lucien veut bien me permettre de lui faire la lecture, et j'ai choisi ce matin un roman de Mme Cotin, mon auteur favori... *Mathilde et Malek-Adel*... c'est ravissant. N'est-ce pas, monsieur ?

— Ravissant est bien le mot, mademoiselle, dit le lieutenant d'un ton qui démentait absolument son appréciation de la littérature en vogue.

— Le caractère du jeune guerrier sarrasin me plaît infiniment, reprit la jeune personne en jouant de la prune.

Saint-Privat jugea sagement que le goût de sa fille pour les jeunes guerriers, sarrasins ou autres, se prononçait d'une façon trop accentuée et qu'il était temps de mettre un terme à ses effusions.

— Ma chère enfant, lui dit-il tout doucement, M. Bellefond a surtout besoin de repos, et la lecture pourrait le fatiguer. Je crois, d'ailleurs, que Julie voudrait te consulter...

— Sur la quantité de sucre qu'il faut mettre dans les confitures, peut-être ? demanda aigrement Clarisse. Vous savez bien que je n'entends rien à ces choses-là.

— Non, mademoiselle, il ne s'agit point de confitures, dit solennellement Mme Boutard. J'ai quelque chose à vous dire de la part de votre père.

— Mon père peut bien me parler lui-même, ce me semble, et...

— Ma petite Clarisse, en ce moment, j'ai à causer avec notre cher blessé, interrompit Saint-Privat, et si tu voulais être bien gentille, tu nous laisserais seuls... Oh ! ce ne sera pas long... un quart d'heure ou une demi-heure tout au plus.

— Il suffit. Je m'en vais, dit la belle d'un air piqué.

Et, fermant avec dépit le livre qu'elle avait déjà ouvert, elle fit volte-face pour cacher sa rougeur, et s'achemina à pas pressés vers le pavillon, où Mme Boutard s'empressa de la suivre.

— Elle est un peu volontaire, un peu exaltée, mais cela lui passera en se mariant, dit M. Saint-Privat en la regardant d'un œil attendri, pendant qu'elle s'éloignait.

— M^{lle} Bonnin est charmante, prononça gravement Lucien ; mais ne disiez-vous pas, mon cher hôte, que vous aviez à me parler ?

— Oui, je voudrais vous entretenir d'affaires importantes... d'un sujet qu'il ne convient pas de traiter devant cette enfant.

— Cela se trouve à merveille ; je désire tout autant que vous que nous ayons ensemble une conversation sérieuse.

— Nous serons fort bien ici pour cela. Veuillez donc prendre place dans ce fauteuil, mon cher ami, et surtout promettez-moi qu'au premier symptôme de fatigue vous me direz de cesser. Je tiens avant tout à ménager votre précieuse santé, comme vous pouvez le croire...

— Rassurez-vous, monsieur ; je suis de force maintenant à supporter une explication, et même de force à

quitter cette maison, pour faire cesser l'embarras que je vous cause.

— Quitter cette maison ! Y pensez-vous, cher ami ?

— J'y pense beaucoup, et je l'aurais déjà fait si mes blessures me l'eussent permis. Mais je sens fort bien maintenant que je puis supporter un déplacement.

— Vous vous trompez, M^{me} Boutard, qui s'y connaît, me disait encore tout à l'heure que vous en aviez au moins pour trois semaines avant d'être en état de bouger d'ici, et que la moindre imprudence de votre part aurait les conséquences les plus fâcheuses.

— Je ne conteste ni l'expérience, ni les talents de M^{me} Boutard, mon cher hôte ; mais elle n'est pas infallible, que je sache, et je lui prouverai bientôt qu'elle se trompe sur ce point.

— Quoi ! véritablement, vous songeriez à nous fuir ! Je ne puis croire à une pareille résolution.

— Elle est cependant irrévocablement arrêtée dans mon esprit.

— Mais vous me désolez, mon cher Lucien, et je ne puis m'expliquer.... Ah ! mon Dieu ! est-ce que vous auriez à vous plaindre ici de quelqu'un ? Vous aurait-on manqué ?

— En aucune façon. Il n'est, au contraire, sorte de prévenances qu'on n'ait pour moi.

— Peut-être en a-t-on trop ? Peut-être vous a-t-on fatigué d'assiduités ? Je sais ce que c'est que l'excès de zèle et, si vous aviez à vous en plaindre, croyez, mon cher Bellefond, qu'aucune considération ne m'empêcherait...

— Non, non, ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc alors ? Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez. Je m'étais si bien accoutumé à vous voir chaque jour. Il me semblait presque, je vous le jure, que vous étiez de la famille et je ne puis me faire à l'idée de vous perdre.

— Mon cher hôte, je ne doute nullement de l'intérêt que vous me portez ; mais, excusez ma franchise, il ne faut rien exagérer.

Notre première rencontre ne date pas d'un mois et il n'y a guère que trois semaines que vous m'avez recueilli chez vous avec une bonté dont je ne perdrai jamais le souvenir. Cela suffit amplement pour que je vous sois attaché par les liens de la reconnaissance. Ce n'est pas assez pour que je renonce à d'anciennes amitiés, pour que je rompe des relations auxquelles j'attache beaucoup de prix et que j'avais formées depuis longtemps quand j'ai eu la bonne fortune de vous rencontrer.

— Vous voulez parler des personnes à qui vous avez écrit à plusieurs reprises, et à qui vous aviez légué votre fortune au moment de monter dans ce fiacre fatal.

— Et quand cela serait ? dit Lucien en se dressant du fond de son fauteuil.

Saint-Privat, qui était assis en face de lui sur une modeste chaise de paille, lui prit affectueusement la main et lui dit avec un grand soupir :

— Hélas ! mon cher ami, je crains bien que ces personnes soient moins disposées que vous ne le supposez à renouer avec vous des rapports brusquement interrompus par ce malheureux duel.

— Qu'en savez-vous ? demanda sèchement Lucien.

— Je ne le sais pas positivement, mais je n'en veux pour preuve que leur persistance à s'abstenir de vous répondre, dit d'un air contrit le père de Clarisse.

Le lieutenant, qui sentait le poids de cet argument, ne put s'empêcher de baisser la tête et Saint-Privat, pour profiter de l'effet produit, reprit aussitôt :

— Mon ami, à Dieu ne plaise que je cherche à pénétrer vos secrets. Vous étiez bien libre de placer vos affections comme vous l'entendiez et vous l'êtes assurément de penser que vos amis vous sont restés fidèles. Cependant je ne puis m'empêcher de vous rappeler que vous leur avez écrit trois fois, que vos lettres ont été remises exactement et que ceux qui les ont reçues, non-seulement ne sont pas venus vous voir, mais n'ont pas même daigné vous donner signe d'existence.

Croyez-moi, mon cher enfant, ajouta le bon vieillard d'un ton tout à fait paternel, j'ai l'expérience de la vie, je connais l'humanité et ses faiblesses. Dans le malheur, on n'a plus d'amis. Les vôtres vous étaient dévoués, je n'en doute pas, mais le dévouement a des bornes, et, depuis qu'ils savent que vous êtes signalé à la police, recherché pour crime d'affiliation à une société secrète, ils sont moins empressés d'entretenir une liaison qui peut les compromettre gravement.

— Vous vous trompez, je vous l'affirme, dit Lucien avec énergie. Il se peut que mes amis se soient éloignés de moi, mais le lâche motif que vous leur prêtez n'y est pour rien.

— Quel que soit ce motif, je suis bien sûr qu'ils vous reviendraient avec empressement, s'ils apprenaient que

vous êtes libre, riche, à l'abri de toute poursuite politique, comme on l'est toujours quand on a une grande fortune...

— C'est fort bien, interrompit le blessé avec impatience, mais où voulez-vous en venir, je vous prie ?

— A vous rappeler, mon cher Lucien, que cette fortune, il ne tient qu'à vous d'en devenir l'heureux possesseur.

— Bon ! vous voulez encore parler de ce testament ?

— Et de quoi parlerais-je qui pût vous intéresser davantage, mon ami ?

Songez donc qu'il s'agit de deux millions à vous légués par votre oncle...

— Et dont vous tenez beaucoup à avoir votre part, je le sais.

— Pourquoi le nierais-je ? Les affaires sont les affaires. Je ne suis qu'un négociant, un pauvre négociant qui a eu de la peine à amasser une honnête aisance...

— Et qui voudrait arriver à l'opulence d'un seul coup. Joli commerce que vous faites là, mon cher hôte.

Le père de Clarisse ne parut point blessé de ce ton ironique. Seulement, il se recueillit un instant comme un homme qui s'apprête à entamer une explication délicate.

— Je n'ignore pas, dit-il enfin, que les apparences sont contre moi et que mes propositions vous ont tout d'abord mis en défiance.

Lorsque, après vous avoir cherché longtemps, j'ai eu le bonheur de vous rencontrer dans le jardin du Palais-Royal, j'ai bien vu que vous me preniez pour un de ces

spéculateurs de bas étage qui vont trafiquant d'espérances chimériques.

— Convenez que cette histoire de testament retrouvé que vous veniez me raconter à brûle-pourpoint était bien faite pour me surprendre.

— J'en conviens très-volontiers, et, en vous abordant, je m'attendais à toutes sortes d'objections de votre part, mais aussi je me faisais fort de les lever.

Malheureusement, ce soir-là, je n'en eus pas le temps, et nous nous trouvâmes subitement jetés tous les deux dans l'aventure la plus inouïe qui se soit jamais vue.

— C'est exact, et j'ajoute que c'est moi seul qui vous y entraînai. Je me plais même à reconnaître que, sans vous, j'y serais resté. Si vous ne m'aviez pas amené ici, je serais mort au bout de mon sang, ou, en supposant que j'eusse survécu à mes blessures, je serais tombé entre les mains de mes ennemis politiques et, une fois guéri, j'aurais été envoyé devant un conseil de guerre ou devant une cour prévôtale.

— Je n'ai fait que mon devoir, dit modestement Saint-Privat ; mais, puisque vous parlez de vos ennemis politiques, laissez-moi vous rappeler en passant que nous avons eu ici quelque peine à vous soustraire à leurs poursuites, et que, si vous commettiez l'imprudence de retourner à votre domicile, vous seriez infailliblement arrêté.

— Rassurez-vous, mon cher hôte, quand je sortirai d'ici, je prendrai mes précautions ; mais revenons, je vous prie, à l'historique de vos offres. Vous me disiez que sans ce duel, vous m'auriez fourni, dès le début, des explications satisfaisantes ; je les attends toujours.

— Ce n'est pas ma faute ; plusieurs fois déjà j'ai essayé de vous les donner, depuis que vous êtes entré en convalescence et vous avez invariablement, sous un prétexte ou sous un autre, refusé de les entendre.

— J'avais sans doute mes raisons pour agir ainsi.

— Vos raisons ? oui, je crois que je les devine. D'abord, vous n'aviez encore en ma sincérité qu'une foi assez tiède, et surtout vous ne vouliez pas vous engager avant d'avoir consulté le... les personnes à qui vous aviez écrit... Est-ce bien cela ?

— Admettez que ce soit cela et continuez.

— Eh bien, donc, puisque ces personnes ne vous ont pas répondu, vous n'avez plus à attendre d'elles un avis, et rien, ce me semble, ne peut vous empêcher de prendre une décision sur-le-champ.

Vous connaissez mes conditions. Je n'ai qu'une parole et je les maintiens. Si elles vous conviennent, comme je l'espère, nous pouvons tout terminer sur-le-champ. J'ai préparé un petit acte sous seing-privé dont je vais vous donner lecture...

— Et qui stipule à votre profit l'abandon de la somme ronde de... un million, n'est-il pas vrai ?

Saint-Privat fit un signe de tête affirmatif.

— Un million que vous gagneriez d'un trait de plume, appuya Lucien.

— D'un trait de plume ! ah ! mon cher enfant, on voit bien que vous ne savez pas ce qu'il en coûte pour mener à bien une affaire de ce genre, s'écria Saint-Privat. Si je vous disais que depuis un an, je ne m'occupe que de

celle-ci, que je n'ai épargné pour réussir ni mon temps, ni mes peines; si j'énumérais les démarches de tout genre auxquelles je me suis livré, les voyages que j'ai entrepris, les dangers que j'ai affrontés...

— On peut faire tout cela et même davantage pour un million. Mais vous me parlez de voyages et de dangers. Est ce que vous voudriez me faire croire que vous êtes allé chercher le testament de mon oncle dans les marécages glacés de la Russie ?

— Non, non... ce n'est pas cela que je veux dire...

— Ah ! tant mieux, car vous seriez en contradiction avec vous-même, attendu que vous m'avez avoué dans le jardin du Palais-Royal, que ce testament n'était pas entre vos mains.

— C'est vrai, mais j'ai ajouté que je savais où il était.

— D'accord, et vous avez naturellement refusé de m'apprendre où se trouve ce précieux papier.

— Il ne tient qu'à vous de le savoir bientôt.

— En signant votre petit acte, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, oui.

— Et si je le signe, vous me remettrez le testament à l'instant même ?

Saint-Privat réfléchit un instant et répondit :

— La probité m'oblige à confesser que non. Je m'engage à vous le remettre sous un très-bref délai, mais je ne puis fixer de jour. Vous ne risquez rien, d'ailleurs, puisque vous ne me devrez le million qu'après votre envoi en possession de la succession Lacaussade. Ma franchise vous garantit ma bonne foi, et, pour vous prouver que tout ceci est entre nous une question de loyauté, je ne

fais nulle difficulté de vous déclarer que la validité d'un acte de la nature de celui que je vous demande de signer pourrait être contestée devant les tribunaux.

Je compte beaucoup moins sur ce papier timbré que sur votre parole d'honneur. Quand vous me l'aurez donnée, je serai absolument sûr que vous exécuterez nos petites conventions.

Ce petit discours, chaleureusement débité, fit sur Lucien Bellefond une impression assez vive, et il ne put s'empêcher de le laisser voir.

— Écoutez, mon cher enfant, reprit Saint-Privat, empressé de profiter de ce premier avantage, je ne prétends point influencer votre décision, encore moins la contraindre. Vous êtes libre d'accepter ou de rejeter ma proposition, que je crois équitable.

Si vous refusez de traiter, je renoncerai sans trop de regret aux espérances que j'avais conçues; cette affaire assurait le repos de mes vieux jours et, je puis bien le dire, le bonheur de ma fille, qui se serait mariée à son gré. Je renoncerai à tout cela, dis-je, et j'espère que nous n'en resterons pas moins bons amis, car vous ne sauriez m'en vouloir de prendre les intérêts de ma Clarisse chérie.

Si, au contraire, vous acceptez... oh ! alors, je n'aurai plus de secrets pour vous. Je vous dirai tout, et je puis, dès à présent, vous confier mes projets et mes souhaits. Je vais être obligé de m'absenter pour quinze jours ou trois semaines au plus, et, pendant cette absence, je désire de tout mon cœur que vous consentiez à rester ici. Je vous le demande en grâce, et cela uniquement dans

votre intérêt, pour vous éviter de tomber aux mains de la haute police, qui surveille votre maison.

— Et, à votre retour, vous me rapporterez le testament ?

— Je vous le rapporterai, n'en doutez pas, et, qui plus est, je me chargerai d'arranger votre affaire politique. J'ai obligé dans le temps un des gros bonnets du ministère de l'intérieur et il ne me refusera pas son appui pour vous faire rayer de la liste des suspects. Je ferai valoir cette considération que vous êtes devenu millionnaire et qu'un millionnaire ne conspire jamais.

Lucien ne suivait pas très-attentivement les appréciations de Saint-Privat sur l'influence de la fortune dans les régions gouvernementales.

Il était plongé dans de profondes et de tristes réflexions qui n'avaient pas pour objet l'héritage du colonel.

Il pensait à M. Vernède qui lui tenait rigueur et à Thérèse qui l'avait oublié, puisqu'elle ne lui répondait pas.

Il ne comptait plus sur le succès de sa tentative de la veille et il désespérait de jamais rentrer en grâce dans la maison de la rue des Bourdonnais, car il lui semblait que le rigide banquier ne lui pardonnerait jamais d'avoir menti, et que sa fille serait sans pitié pour un joueur et pour un duelliste.

Dans l'état de découragement où il était tombé, que lui importait de suivre le conseil de M. de Saint-Privat en restant chez lui jusqu'à son retour ? Que lui importait même d'accepter sa proposition et de lui jeter un million pour prix de ses services ? Si cet homme disait la vérité,

il restait encore à Lucien une énorme fortune, et Lucien tenait à se venger de M. Vernède en la lui offrant.

Toutes ces pensées, on aurait dit que le père de Clarisse les lisait sur le visage de l'officier, car, sans ajouter un seul mot à ses promesses, il tira de son portefeuille un papier, le déplia, le tendit à Lucien, qui le prit, et, extrayant de sa poche une écritoire de corne qui contenait de l'encre et une plume, il l'ouvrit et il attendit.

Le neveu de M. Lacaussade lut rapidement l'écrit, accepta la plume toute préparée que Saint-Privat lui tendait avec grâce et signa tout d'un trait, peut-être pour s'ôter le temps de réfléchir.

— Merci, mon cher enfant, merci d'avoir eu confiance en moi, s'écria le bon vieillard en serrant précieusement le papier. Vous ne vous en repentirez pas, je vous le jure.

Et maintenant, ajouta-t-il en lui prenant les mains, vous me donnez votre parole d'honneur, votre parole de militaire de tenir l'engagement que vous venez de signer ?

— Je vous la donne, dit dédaigneusement Lucien.

Il n'avait pas achevé de prononcer le serment demandé, qu'au-dessus de sa tête bruirent les feuilles, frôlées par une pierre qui vint tomber à ses pieds.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria M. Saint-Privat en se levant tout effaré. Quel est le polisson qui se permet de nous jeter des pierres ?

Et il voulut se baisser pour ramasser le projectile.

Mais, avec une vigueur et une prestesse dont personne ne l'aurait cru capable, Lucien le repoussa d'une main et, de l'autre, s'empara du caillou qui venait de tomber à ses pieds.

Il avait vu du premier coup d'œil que ce caillou était enveloppé dans un papier et quelque chose lui disait que ce papier lui apportait un message en retour de celui que, la veille au soir, il avait lancé par-dessus le mur.

Il était assez naturel qu'on lui répondît par cette voie, puisqu'il s'en était servi avec succès, et ce fut avec une très-vive émotion qu'il déplia l'enveloppe.

— Que faites-vous là? cher ami, demanda le père de Clarisse en prenant un air effrayé.

— Vous le voyez bien, dit le blessé, j'ouvre ma correspondance.

— Comment!

— Oui, parbleu! c'est une lettre...

— Une lettre! mais cette lettre est un piège.

— Allons donc!

— Et, à votre place, moi je me garderais bien de la lire.

— C'est possible, mais, moi, je la lis, répliqua Lucien d'un ton ferme et en regardant son hôte dans le blanc des yeux. Je suis libre de mes actions, je suppose.

— En doutez-vous, cher ami? balbutia Saint-Privat tout à fait décontenancé.

Il ne savait pas ce que contenait le chiffon de papier tout froissé que l'officier tenait à la main, mais il se doutait bien que cet envoi venait d'un ennemi.

Il entrevoyait même déjà que la jeune fille qui rôdait tout à l'heure devant la maison, y était pour quelque chose.

Et il ne se trompait pas. Lucien tressaillit de joie. Il avait reconnu l'écriture de Thérèse et il lisait avidement.

L'ex-directeur du cabinet noir suivait, sur le visage de l'officier, les impressions qui l'agitaient.

Il y vit se peindre successivement la surprise, la joie, l'indignation, et, à la fin, ce fut ce dernier sentiment qui l'emporta sur les deux autres.

Lucien, après avoir rapidement achevé sa lecture, lança au doux vieillard un regard qui faillit le faire rentrer sous terre, et lui dit d'une voix vibrante :

— Qu'avez-vous fait de mes lettres ?

— Vos lettres ? murmura Saint-Privat.

— Oui, les lettres que vous deviez faire porter rue des Bourdonnais.

— Elles ont été remises à leur adresse, je vous le jure.

— Vous mentez !

— Mais...

— Vous mentez, vous dis-je. Où sont-elles ? Répondez.

— Je... je ne sais pas. Je vais interroger Bourdache.

— C'est inutile. Je vais vous dire, moi, ce qu'elles sont devenues. Votre digne serviteur vous les a livrées, comme vous lui en aviez donné l'ordre ; vous les avez lues et probablement brûlées ensuite.

— Qui a pu vous dire...

— Quelqu'un qui le savait, apparemment. Vous ne répondez pas, donc, vous avouez.

Saint-Privat était pâle comme la mort et il se taisait.

Avec son intelligence subtile, il avait promptement deviné que la lettre dénonciatrice devait venir de ce monsieur de la rue des Bourdonnais qui se plaignait de n'avoir pas reçu de nouvelles de Lucien, et il sentait bien qu'il n'y avait pas moyen de récuser un pareil témoignage.

Il ne s'expliquait pas comment les amis du blessé avaient découvert qu'il se cachait dans une maison isolée de la rue d'Enfer, mais il comprenait à merveille que le moment était venu de confesser au moins une partie de ses torts.

— Eh bien, oui, s'écria-t-il tout à coup, oui, j'en conviens, j'ai pris sur moi de détruire ces lettres. Pourquoi le nierais-je? Vingt fois déjà j'ai été sur le point de vous le dire, mais, dans l'état où vous étiez, je craignais de vous causer une émotion trop vive.

— Touchante sollicitude, en vérité, et dont je ne saurais trop vous remercier!

— Je vous en supplie, ne me condamnez pas sans m'entendre. Veuillez considérer que, par la force des choses, j'étais chargé de veiller sur vous... que je me considérais comme responsable des suites d'une imprudence, et que c'était une grosse imprudence que d'écrire à quelqu'un, même à un ami... Cet ami devait ignorer que vous êtes recherché par la police... que votre domicile de la rue des Bons-Enfants est surveillé, et que la moindre indiscretion de sa part pouvait vous être funeste... enfin...

— Assez! interrompit Lucien. Faites-moi grâce de vos ineptes mensonges. Je connais le vrai motif qui vous a poussé à commettre une infamie. Vous vouliez me garder sous votre main jusqu'à ce que vous fussiez en mesure de me remettre le testament de mon oncle et de partager sa succession avec moi. Vous craigniez de me laisser communiquer avec mes amis, parce qu'ils auraient pu me détourner de consentir à ce marché.

— Il est conclu maintenant, dit vivement Saint-Privat qui tenait son sous-seing.

Et comme il vit que l'héritier haussait les épaules, il se hâta d'ajouter :

— D'ailleurs, j'ai votre parole, qui vaut mieux que tous les actes du monde.

— Je le sais, dit Lucien avec mépris. Vous auriez pu vous dispenser de me la demander. Je n'aurais pas contesté la valeur de l'engagement écrit que vous m'avez fait prendre, et je ne la contesterai pas.

Saint-Privat ne dissimula point un mouvement de joie.

— Vous avez le champ libre pour courir après cette fortune où vous vous êtes taillé par avance une si jolie part; quand vous m'apporterez le testament, si tant est qu'il existe et que vous puissiez vous le procurer, je vous donnerai votre salaire, et tout sera fini entre nous. Mais, en attendant, vous trouverez bon que je ne prolonge pas davantage mon séjour chez un homme qui m'a indignement trompé.

— Quoi! vous songeriez à me quitter! Non, c'est impossible... Vous ne voudrez pas me désoler... nous désoler tous... et vous resterez avec nous... au moins jusqu'à mon retour.

— Pas un jour, pas une heure, dit Lucien en se levant brusquement.

— Mais, dans l'état où vous êtes, c'est vous exposer à une rechute...

— Peu vous importe. Je veux partir, vous dis-je.

— Partir! vous n'y songez pas! C'est de la folie! Et je

serais coupable, si je consentais à vous laisser exposer ainsi votre santé...

— Auriez-vous par hasard l'intention de me retenir de force?

— De force ! non, sans doute. Mais j'ai le devoir de vous représenter les conséquences d'une semblable extravagance et même de m'y opposer de tout mon pouvoir... par la persuasion d'abord.

— Pas d'ambages, je vous prie. Vous voulez m'empêcher de sortir d'ici, c'est parfaitement clair. Eh bien ! écoutez ceci. La pierre que je tiens à la main n'est pas tombée du ciel. Ceux qui me l'ont jetée savent que je suis chez vous et ils sont là, dans la rue, de l'autre côté de ce mur. Je n'ai qu'à les appeler pour qu'ils m'entendent. Il me suffirait d'élever un peu la voix. Or, je vous le déclare, si vous ne m'ouvrez, à l'instant même, la porte de cette maison, je vais crier au secours et je vous réponds qu'ils n'hésiteront pas à aller chercher le commissaire de police.

— Vous ne feriez pas cela, s'écria Saint-Privat effrayé.

— J'y suis parfaitement décidé et je n'attendrai pas plus d'une minute, dit le lieutenant d'un ton si résolu, que le bon vieillard comprit qu'il n'y avait plus qu'à se soumettre.

— Il faut en passer par toutes vos volontés, soupira-t-il ; mais, s'il vous arrive malheur, je décline toute responsabilité. Et puis, il m'est bien permis de vous demander l'assurance que je ne serai pas inquiété à votre sujet...

— Je vous la donne, au nom de mes amis et au mien.

— Et de vous demander aussi où je pourrai vous retrouver quand il s'agira de vous remettre le testament.

— Vous viendrez vous informer de moi chez M. Vernède, rue des Bourdonnais, 75.

— Celui à qui les lettres étaient adressées? murmura le bonhomme consterné.

— Précisément. C'est un homme pour qui je n'ai pas de secrets, et je vais l'instruire de nos conventions. Vous pourrez donc vous présenter chez lui, vous trouverez à qui parler.

Maintenant, ajouta Lucien, finissons-en. Vous allez m'accompagner et donner l'ordre à ce drôle qui garde votre logis de me laisser passer; mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il donc encore?

— Vous avez, il y a une heure, saisi et enfermé un enfant qui frappait à la porte cochère.

— Un enfant! répéta Saint-Privat abasourdi. Il ne comprenait pas comment son prisonnier pouvait être si bien informé, et il se demandait s'il n'y avait pas de la sorcellerie dans tout cela.

— Oui, reprit l'officier, un enfant qu'il faut me rendre sans plus tarder.

— Ce n'est pas moi qui ai fait cela... c'est cette brute de Bourdache.

— Peu m'importe; je veux cet enfant. Allons, mon cher hôte, donnez-moi le bras et conduisez-moi jusqu'aux limites de votre domaine, dit Lucien d'une voix railleuse.

Saint-Privat était vaincu. Il le comprit, et il se soumit d'aussi bonne grâce qu'il le put.

Lucien s'appuya sur lui pour traverser le jardin, et

il n'eut à subir en chemin que des reproches amicaux.

— Partir ainsi ! dans votre costume de malade ! sans prendre le temps de changer de vêtements, de nous dire adieu... Ah ! mon cher ami, ma fille Clarisse va me reprocher amèrement de ne pas vous avoir retenu... au moins jusqu'à ce qu'elle ait achevé votre portrait, disait le bon vieillard.

— Mlle Clarisse se consolera en copiant une fois de plus la tête de Romulus, répondit ironiquement l'officier.

Saint-Privat sentit qu'il fallait se résigner et il fit contre fortune bon cœur.

On arriva sans rencontrer personne sous le vestibule, où Bourdache se promenait en fumant sa pipe.

Il serait difficile d'exprimer la stupéfaction du Cerbère quand il entendit son maître lui commander d'extraire le bossu de la cave. Il obéit pourtant, et ramena le pauvre Ésope, encore tout étourdi de la réclusion qu'il venait de subir.

Pour abrégér les explications, Saint-Privat tira le cordon lui-même et fit mine d'embrasser Lucien, qui le repoussa, prit l'enfant par la main et franchit le seuil avec lui.

— Bah ! grommela l'excellent père pendant que la porte de la cage se refermait sur les oiseaux envolés, Clarisse perd peut-être un mari, mais elle vient de gagner une belle dot.

Je tiens mon acte. A nous deux, maintenant, madame Zénobie !

CHAPITRE II

Quand Lucien se trouva dans la rue, il sentit que ses forces ne le soutiendraient pas longtemps, et il alla s'asseoir sur une borne, en face de la muraille du jardin.

L'enfant, tiré brusquement de l'obscurité de la cave, ébloui par la lumière aveuglante d'un splendide soleil de juillet, se laissait traîner par son sauveur sans articuler un seul mot.

Mais, quel que fût son étonnement, celui de l'officier était encore bien plus grand de ne voir personne dans la rue, où il croyait trouver Thérèse, car la lettre était d'elle.

Cette lettre, il la tenait encore dans sa main, et il se mit à la relire.

« Vos messages ne sont point parvenus à mon père, disait la jeune fille, qui paraissait avoir écrit à la hâte. Celui que vous m'avez adressé par la voie que vous savez

vient de m'être remis par un enfant qui m'a accompagnée jusqu'à la maison où on vous garde. Il y a frappé ; on s'est emparé de lui et on l'y a entraîné. J'ai couru chercher du secours et écrire ce billet, que j'espère vous faire parvenir en vous le lançant dans le jardin. Si vous le recevez, sortez, si cela est en votre pouvoir. Vos amis vous en supplient. Ils vous attendent et, si la journée se passait sans que vous vinssiez les tirer d'inquiétude, ils prendraient d'autres mesures pour vous délivrer, car ils ne doutent pas que vous ne soyez retenu malgré vous.

« Courage, espoir. »

Il n'y avait pas de signature, mais Lucien avait reconnu l'écriture, et il était persuadé que Thérèse seule avait pu jeter la pierre.

Son cœur débordait de joie, quoiqu'il y eût bien des points obscurs dans cette aventure. Il ne comprenait qu'une chose, c'est que sa fiancée l'aimait toujours et qu'il allait la revoir. Où et comment ? Il commençait à se le demander, quand l'idée lui vint d'interroger l'enfant qu'il venait d'arracher des mains de Saint-Privat et consorts.

— Petit, lui dit-il doucement, c'est toi qui as ramassé hier soir une pierre au pied de ce mur ?

— Oui, monsieur, une pierre enveloppée de papier. J'ai lu ce qu'il y avait d'écrit et j'ai porté la lettre ce matin à la dame.

— Et elle est venue ici avec toi ?

— Oui, monsieur. Nous avons rencontré un vieux monsieur qui sortait de la maison, et la dame lui a de-

mandé si M. Lucien Bellefond ne demeurait pas là; il a répondu qu'il n'en savait rien et il s'en est allé.

— C'était ce misérable Bonnin, sans doute, dit entre ses dents Lucien. Continue.

— Alors, la dame voulait frapper à la porte, mais j'avais peur pour elle et c'est moi qui...

— Oui, c'est toi qui as frappé et ces brigands-là t'ont pris. Mais elle ne t'avait pas dit ce qu'elle allait faire?

— Elle n'en a pas eu le temps, monsieur. Elle a dû être aussi surprise que moi quand ils m'ont attrapé.

— Oui, murmura Lucien; et c'est alors qu'elle a couru chercher quelqu'un pour l'aider à me délivrer. Mais comment se fait-il que personne ne m'attende ici?

En effet, la rue était solitaire; on n'y voyait qu'un fiacre arrêté à cinquante pas au delà de la ruelle qui terminait le mur du jardin.

Le lieutenant sentait bien qu'il ne pouvait pas rester là et il se disait que ce fiacre, s'il était libre, ferait bien son affaire, car il n'était guère en état de marcher.

Seulement, il ne savait pas trop où aller.

Rentrer à son domicile de la rue des Bons-Enfants, ç'eût été une insigne imprudence, à en croire M. Saint-Privat, et il n'y avait pas de raison pour douter de ses assertions sur ce point.

Aller tout droit chez M. Vernède, Lucien n'osait pas risquer une démarche aussi hardie.

Dans tous les cas, il fallait partir et emmener le pauvre petit être que Mlle Vernède lui avait recommandé.

— Tu ne me quitteras pas, mon garçon, lui dit-il en lui posant la main sur l'épaule.

— Non, monsieur, répondit vivement Ésope, et vous pourrez vous appuyer sur moi. Ne craignez pas de me fatiguer. Je ne suis pas bien fort, mais je vous aiderai tout de même.

Lucien le remercia d'un sourire et s'achemina en se servant du brave enfant pour se soutenir.

Il eut soin de donner un coup d'œil en arrière, mais il vit que la porte cochère restait hermétiquement close et que son hôte ne songeait point à le poursuivre.

Il prêta aussi l'oreille en longeant la bienheureuse muraille que les lettres franchissaient avec tant d'à-propos, et il n'entendit ni la voix du bonhomme, ni celle de la belle Clarisse.

S'il y avait une explication entre Saint-Privat et sa fille, cela se passait à huis clos, à moins que Mme Boutard n'eût déjà suffisamment chapitré la jeune personne pour lui imposer silence.

En approchant du fiacre, Lucien s'aperçut avec dépit qu'il devait être gardé, car le cocher se retournait sur son siège pour parler à quelqu'un dans l'intérieur.

En approchant encore, il vit une tête se montrer à la portière et disparaître aussitôt.

— Allons ! se dit-il philosophiquement, j'irai bien jusqu'à la place Saint-Michel, et là, du moins, je suis sûr de trouver une voiture.

Et il continua d'avancer assez péniblement.

Bientôt il arriva à la hauteur du fiacre, qu'il rasa d'assez près, et il allait passer outre sans lever les yeux, quand tout à coup la portière s'ouvrit doucement.

— Monte, lui cria en même temps une voix qu'il crut reconnaître.

Il s'arrêta court, et il vit avec stupéfaction la bonne et joviale figure de son ami Mâchefer.

L'ex-fournisseur riait en lui tendant la main.

Ce n'était pas le moment de demander des explications, Lucien le sentait bien. Cependant, il ne voulait pas abandonner le pauvre garçon qu'il avait délivré, et il le montra d'un geste à Mâchefer, qui dit aussitôt :

— Fais monter aussi le petit.

Ésope entendit et ne se fit pas prier. Il sauta sur le marchepied et de là dans l'intérieur, où le convalescent le suivit avec l'aide de Mâchefer.

— Ainsi, s'écria-t-il en se jetant dans les bras de son ancien camarade, ainsi, c'est à toi que je dois...

— Minute ! nous causerons tout à l'heure, interrompit le *frère du plâtre*.

Et, avançant la tête au dehors, il dit au cocher :

— Rue du Jour, au coin de la rue Montmartre.

— C'est donc chez toi que nous allons ? demanda Lucien.

— Oui, parbleu ! et pour cause. Si tu t'avisais de rentrer à ton domicile, tu coucherais ce soir en prison, et, d'autre part, je ne te conseillerais pas d'aller de but en blanc demander asile à notre ami Vernède.

— C'est donc vrai ! il me hait maintenant, il me méprise ! il me regarde comme un traître !

— Mais non ! mais non ! tu vas trop vite. Il t'en veut de ta

disparition un peu brusque, et, pour rentrer en grâce, il faudra que tu la lui expliques...

— Elle ne l'a donc pas encore fait ?

— Elle, c'est la charmante Thérèse, je suppose, dit Mâchefer en riant. Et tu t'étonnes qu'elle n'ait pas encore prévenu son père. Peste ! comme tu y vas ! Il me semble pourtant qu'elle n'a pas perdu son temps et qu'elle a bien fait ce qu'elle a fait.

Récapitulons un peu. Ce matin, Mlle Vernède, en allant à la messe, est accostée par ce brave garçon, qui lui remet ta lettre, ramassée par lui la veille au soir. Sans plus réfléchir, elle court à la rue d'Enfer, et elle s'adresse naïvement, pour avoir de tes nouvelles, aux gens qui te gardaient en chartre privée. Tu sais à peu près ce qu'il en est advenu. On a coffré son messenger, et peu s'en est fallu qu'on ne la coffrât elle-même. Mais elle a pu se sauver et alors elle a eu la bonne idée de venir conter toute cette histoire à son vieil ami Timoléon Mâchefer.

C'est moi qui lui ai conseillé de te répondre par la même voie.

— Et c'est toi qui tout à l'heure m'as jeté la lettre ?

— Oui, ma foi ; j'ai usé de ce moyen à tout hasard. S'il n'avait pas réussi, j'en aurais trouvé un autre. Mais je ne voulais pas que ta fiancée se compromît, et j'ai obtenu qu'elle me laissât agir à sa place.

— Ma fiancée ! L'est-elle encore ? murmura tristement Lucien.

— Je puis te rassurer sur ce point, monsieur l' amoureux. Mlle Vernède n'a jamais cessé de croire que, si tu ne revenais pas, c'est que tu étais retenu contre ton gré,

elle n'a jamais cessé de prendre ta défense auprès de son père.

— Ah ! je savais bien qu'il m'accusait, lui !

— Hé ! hé ! on accuserait à moins, cher ami. Trouve-moi donc un père qui supporte sans se plaindre que son futur gendre s'éclipse un beau jour sans l'avertir et reste trois semaines sans donner signe de vie.

— Il ne me pardonnera jamais.

— Je crois que si, car, en ce moment même, on plaide ta cause auprès de lui, et tu as un fameux avocat.

— Thérèse ?

— Oui, Thérèse, qui, en sortant de chez moi, a couru chez l'auteur de ses jours.

— Ah ! j'espérais la voir, murmura Lucien.

— Égoïste, va ! s'écria gaiement Mâchefer. Tu te plains qu'on ne t'eût pas défendu auprès de notre ami Vernède, et maintenant que tu sais qu'on te défend, tu te plains encore. Il faudrait pourtant savoir ce que tu veux.

— Je veux te remercier, mon brave camarade, dit Lucien avec effusion, te remercier cordialement et te raconter mon histoire, pour que tu saches bien de quelle fatalité j'ai été victime.

— Chut ! dit l'ex-fournisseur en mettant un doigt sur ses lèvres. J'ai aussi beaucoup de choses à t'apprendre, mais nous causerons tout à l'heure, chez moi.

Dis-moi, petit, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule d'Ésope, as-tu envie de gagner ta vie en travaillant ?

— Oh ! monsieur, je serais trop heureux... mais je suis si faible...

— N'importe. Tu sais lire, à ce qu'il paraît ?

— Et écrire aussi, monsieur.

— Eh bien ! je me charge de toi. Je vais te mettre au magasin, au département des oranges. Tu enregistreras les caisses de Valence et de Portugal. C'est dit ; mais pas un mot à mes commis sur la manière dont tu as fait ma connaissance.

Et comme le bossu ouvrait la bouche pour exprimer sa gratitude, Mâchefer ajouta :

— Silence ! nous arrivons.

Le fiacre avait marché grand train, et le trajet s'était fait presque sans que Lucien s'en aperçût.

Le magasin de l'ex-fournisseur occupait, à l'angle de la rue Montmartre et de la rue du Jour, le rez-de-chaussée d'une vieille maison toute noire et toute déjetée, mais parfaitement disposée pour le commerce et pour l'habitation.

Cette bâtisse, âgée de deux siècles au moins, avait deux façades et deux entrées.

Sur la rue Montmartre s'ouvrait la boutique toute pleine de caisses d'oranges et de citrons, de sacs d'amandes, de barils d'anchois, de tonnes de harengs-saurs et de mannes où s'empilaient les morues sèches.

Elle était fort bien achalandée cette boutique, car les affaires de Timoléon Mâchefer étaient en pleine prospérité et prenaient chaque jour de l'extension.

Au-dessus, à l'entresol, on trouvait la caisse et le bu-

reau du teneur de livres, qui communiquaient avec le magasin par un escalier intérieur.

Le logement particulier du marchand de salaisons et de fruits occupait les deux étages supérieurs et s'accédait par une porte donnant sur la rue du Jour, ainsi nommée sans doute par antiphrase, car cette voie, adossée à l'église Saint-Eustache et dominée par les énormes contre-forts de la nef, est une des plus sombres de Paris.

Grâce aux facilités offertes par ces deux entrées distinctes, Mâchefer pouvait toujours aller et venir sans que ses chalands, ni même ses commis, s'en aperçussent.

Il fit naturellement arrêter le fiacre dans la rue du Jour, le renvoya et introduisit ses deux compagnons de route par son escalier personnel.

L'ex-fournisseur avait des habitudes fort simples et, pour tout domestique, il se contentait d'une servante, une vieille paysanne qu'il avait fait venir de son pays et qui était d'un dévouement et d'une discrétion à toute épreuve.

Il lui confia le petit bossu en lui recommandant de le faire déjeuner et il conduisit Lucien au second, dans une chambre simplement mais proprement meublée.

— Tu seras là comme chez toi, lui dit-il en l'installant dans un bon fauteuil à la Voltaire, et même mieux que chez toi, car personne ne viendra t'y chercher, tandis qu'à ta rue des Bons-Enfants...

— Alors, ma maison est surveillée ? demanda l'officier.

— Elle l'a été surtout, aussitôt après ta disparition. La surveillance s'est un peu relâchée depuis, mais il ne faudrait pas s'y fier. Tu as certainement été signalé comme suspect.

— Par qui ?

— Je n'en sais rien. J'ai cru d'abord que tu avais été dénoncé comme *frère du plâtre* ; mais comme ni moi, ni aucun de nos amis nous n'avons été inquiétés, j'ai changé d'idée et je me figure que, si la police te cherche, tu dois cela à ce particulier que tu as rencontré un certain dimanche soir au café de la Rotonde, qui se prit de querelle avec toi et à qui tu remis fort imprudemment ta carte.

Tu m'as raconté cette histoire quelques jours après et je n'y avais pas attaché grande importance, mais plus tard, en me la rappelant, je me suis dit que cet homme devait être un agent provocateur...

— Je le crois comme toi.

— Et que muni de ton nom et de ton adresse, il avait envoyé un rapport où il t'accusait de tenir des propos séditieux, peut-être même de conspirer avec d'autres officiers à demi-solde et où il te recommandait à toutes les sévérités du gouvernement.

— Oui, cela doit être.

— Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, il est certain que tu as la police à tes trousses, et nous avons même fini, Vernède et moi, par penser que tu t'étais laissé prendre et que si nous ne recevions pas de tes nouvelles, c'est qu'on t'avais mis en prison et au secret.]

— Non, parbleu ! mon histoire est plus extraordinaire que vous ne le pensiez.

— J'en ai deviné une partie en lisant la lettre que tu as écrite à Thérèse.

Je parie que tu t'es battu.

— Oui, avec un officier prussien.

— Inutile de te demander si tu l'as tué. Je connais ta force, et quand tu t'alignes avec messieurs les alliés, tu ne les manques guère.

— J'ai tué, en effet, celui-là, mais j'ai reçu de lui vingt coups de couteau et je suis resté pour mort...

— Comment ! des coups de couteau ?

— Oui, dans un fiacre. Cet enragé ne voulait pas se battre autrement et il prétendait que je l'avais insulté au jeu.

— Je te reconnais bien là. Tu as donc joué, malgré tes belles promesses ?

— Que veux-tu ! j'avais perdu la tête. M. Vernède m'avait confié ses embarras ; je savais qu'il lui fallait trois cent mille francs...

— Et tu t'étais engagé à les lui fournir.

— Il te l'a dit ?

— Mon Dieu ! oui, et je t'avouerai même que cela m'avait fort surpris, car je ne te croyais pas assez riche pour trouver ainsi cent mille écus du jour au lendemain.

— Hélas ! je n'en possédais pas le tiers, et c'est pour me procurer le reste que je suis allé tenter la fortune au n° 154.

— Et la fortune t'a tourné le dos, juste au moment où tu croyais la tenir. C'est dans l'ordre. Je commence à

m'expliquer tes aventures, sauf pourtant celles qui ont suivi ton duel en fiacre. Comment se fait-il que nous t'ayons retrouvé dans une maison de la rue d'Enfer ?

— On m'y a transporté pendant que j'étais évanoui.

— Qui cela ?

— Un homme que j'avais rencontré au Palais-Royal quand la querelle s'est engagée, et qui avait consenti à me servir de témoin.

— Un Français ?

— Oui, un vieillard. Il se nomme M. Bonnin. Il a fait fortune dans le commerce et il est propriétaire de cette maison, qu'il n'habite pas, du reste.

— Et il t'a fait soigner ?

— Oui, par sa gouvernante. Il ne voulait pas appeler de médecin de peur de m'attirer une méchante affaire. La mort du Prussien a dû faire du bruit, et...

— Voilà assurément un homme bien prudent, interrompit Mâchefer. Mais, dis-moi, pourquoi cet hôte si charitable s'est-il permis d'intercepter les lettres que tu écrivais à Vernède, car nous avons supposé, en lisant le billet adressé à Thérèse, qu'on avait supprimé ta correspondance.

— Vous aviez raison. J'ai écrit trois lettres avant celle qui est miraculeusement parvenue à M^{lle} Vernède et il les a brûlées toutes les trois.

— C'est charmant. Tu étais gardé, à ce qu'il paraît, comme un prisonnier d'Etat ! Et on empoignait pour les incarcérer aussi les gens qui se permettaient d'aller te demander. Ah ça ! mais c'est donc une Bastille que cette

maison et cet homme voulait donc te séquestrer à tout jamais ?

— Tu vois bien que non, puisqu'il m'a laissé sortir aussitôt que je l'ai exigé.

— Alors, je n'y comprends plus rien et tu me feras un sensible plaisir de m'expliquer ce mystère.

— Je ne me l'explique pas encore très-bien moi-même, car je n'ai guère eu le temps d'y réfléchir. En effet, il y a une heure, je ne savais pas que M. Bonnin avait escamoté mes lettres et je me croyais parfaitement libre. Cependant, j'ai des raisons de penser qu'il avait un intérêt personnel à me retenir chez lui, tout en me laissant supposer qu'il ne dépendait que de moi de partir.

— Et quel était cet intérêt ?

— C'est assez embrouillé à exposer, mais je vais tâcher de te le faire comprendre. Il faut te dire d'abord que ce Bonnin m'avait abordé dans le Palais-Royal pour me proposer un marché fort étrange.

— Un marché ?

— Oui, tu sais que j'avais un oncle...

— Le colonel Lacaussade, parbleu ! qui est mort à la Bérésina.

— Précisément. Eh bien, le sieur Bonnin prétend que mon oncle m'a légué toute sa fortune par un testament qui se trouve entre les mains d'une personne à lui connue.

— Et il t'offre de te procurer ce testament ?

— Oui, à condition que je lui remettrai une somme...

— D'un million.

— Comment sais-tu que c'est le chiffre exigé ? demanda Lucien très-surpris.

— Je vais te le dire, reprit Mâchefer dont la figure trahissait une émotion inexplicable ; mais d'abord, dis-moi, comment est-il fait ton M. Bonnin ?

— Il est de taille moyenne et porteur d'une figure tellement insignifiante, qu'il m'est très-difficile de te faire son portrait. Autant que j'en puis juger, il peut avoir de cinquante à soixante ans.

— N'a-t-il pas les yeux gris ?

— Oui, des yeux de chat, sauf qu'ils ne brillent jamais.

— Bon ! et la voix ?

— La voix est sourde, une voix sans accent particulier.

— C'est bien cela.

— Ah ça ! est-ce que tu le connaîtrais, par hasard !

— Peut-être bien. Mais avant tout, dis-moi, t'a-t-il nommé la personne qui, selon lui, serait en possession du testament de ton oncle ?

— Il s'en est bien gardé. C'est son secret, le secret qu'il me proposait de me vendre.

— Très-bien. Et cette personne, il t'offrait de te l'amener ?

— Non. Il se charge, prétend-il, de se faire remettre par elle le testament et de me l'apporter.

— Immédiatement ?

— Non, mais à très-bref délai, au retour d'un voyage qu'il va faire et qui durera quinze jours, un mois au plus.

— Il n'y a plus de doute, dit tout bas l'ex-fournisseur qui paraissait de plus en plus agité.

— Que veux-tu dire ? Explique-toi, je t'en conjure. Tu me fais mourir avec tes réticences.

— Lucien ! mon cher Lucien, s'écria Mâchefer, calme-toi, rappelle tes souvenirs et réponds à la question que je vais te poser.

Connais-tu, ou as-tu connu, à une époque quelconque de ta vie, une femme portant le nom bizarre de Zénobie Capitaine ?

— Zénobie Capitaine ! répéta Lucien. Il me semble que ce singulier assemblage de noms ne m'est pas inconnu.

— Cherche bien, dit Mâchefer ; c'est de la dernière importance.

— Attends donc ! je crois que jadis... dans mon enfance, il y avait... oui... c'est cela... il y avait une brave femme qui me contait des contes pour m'endormir, et qu'on appelait la mère Zénobie... et elle était veuve d'un certain Capitaine qui avait servi autrefois dans les gardes-françaises et qui était mort garde-chasse chez mon oncle.

— Bon ! et que faisait-elle, cette femme ?

— Ma foi, je ne m'en souviens plus trop... Elle a dû quitter le pays quand j'avais à peine huit ou dix ans... Attends donc, pourtant... Ah ! parbleu ! j'y suis... Elle est partie comme cantinière avec la batterie que commandait mon oncle à Marengo, et depuis elle a fait avec lui toutes les campagnes... entre autres, celle de Russie...

— J'en étais sûr.

— Et je crois même qu'elle y a péri, car je me rappelle maintenant que, l'année dernière, un de mes compatriotes passant à Paris, m'a parlé de cette femme et m'a dit qu'on n'avait jamais eu de ses nouvelles, pas plus que de celles du colonel.

— C'est bien cela ! s'écria Mâchefer. Allons, mon vieux camarade, je commence à croire que la chance nous revient.

— Ah ça ! demanda Lucien très-intrigué, m'expliqueras-tu enfin ce que signifient tes questions et tes exclamations ?

— Oui, certes, je vais te l'expliquer, mais apprête-toi à t'étonner et à te réjouir.

Tu as disparu un dimanche, n'est-ce pas ?

— Le dimanche 9 juillet. J'avais eu le bonheur de passer la journée avec M. Vernède et sa fille, et je ne les ai pas revus depuis, car le soir même j'ai rencontré au jeu ce Prussien.

— Et tu t'es ruiné, et tu t'es battu, et on t'a porté rue d'Enfer séance tenante ?

— Oui, chez M. Bonnin, d'où je ne suis plus sorti.

— Eh bien, figure-toi que le lendemain, le lundi, je suis allé dans la journée passer une heure au petit café où j'ai l'habitude d'aller faire ma sieste après déjeuner. Je me suis accoutumé en Espagne à dormir un peu l'après-midi.

— N'est-il pas situé dans la rue des Bourdonnais, ton café ?

— Tout juste. A dix pas de chez l'ami Vernède.

— J'y suis entré avec toi une fois ou deux.

— Oui, c'est vrai, je me le rappelle. Alors tu as dû remarquer que le maître de l'établissement et son garçon criaient en me parlant, comme s'ils avaient eu affaire à un sourd ?

— En effet, il me semble...

— C'est qu'ils croient que je le suis. Une plaisanterie que je fais quelquefois et qui est en même temps une bonne précaution. Quand on conspire, il ne faut jamais négliger ces petits moyens-là.

Donc, ce fameux lundi, j'étais là, dans mon coin ordinaire, et je commençais à ronfler sur un journal, quand j'ai vu entrer un individu que j'y avais déjà rencontré plusieurs fois et que j'ai reconnu du premier coup d'œil pour un mouchard ; linge douteux, mine inquiète, regard en dessous.

Le drôle est venu justement s'asseoir à une table voisine de la mienne et il a demandé de la bière et deux verres. Il attendait quelqu'un. Ça m'intéressait déjà, quoique je ne me doutasse de rien. Alors j'ai fermé les yeux de plus belle, mais je n'ai pas dormi du tout, comme tu peux croire.

— Quel rapport a cette histoire avec...

— Ah ! sacrebleu ! tu es bien pressé. Laisse-moi finir, si tu veux savoir quelque chose.

Je te disais donc que j'avais fait semblant de m'assoupir. Une heure après, l'homme que le mouchard attendait est arrivé. Celui-là était habillé en vieux troupier et déguisé dans la perfection. Tout autre que moi s'y serait laissé prendre et je te réponds que ce matin-là est de première force. Mais je ne suis pas de ceux qu'on *fait au*

même et je l'ai deviné rien qu'à sa manière de tenir sa tête de trois-quarts quand il a été assis. Il avait un œil à son camarade et un œil à ce qui se passait derrière lui.

— Et qu'a-t-il dit, ce faux grognard ! demanda Lucien que ce récit commençait à intéresser.

— Il a commencé par vouloir emmener l'autre pour causer avec lui sans crainte d'être entendu, mais cet imbécile qui est un habitué du café lui a assuré que j'étais sourd comme un pot, et il l'a cru. Alors, ils se sont mis à parler entre haut et bas, mais tu sais que j'ai l'oreille fine et je ne perdais pas un mot.

Il était question entre eux d'espionnage. Le prétendu troupier étant en surveillance au bureau de la poste restante, avait été surveillé lui-même et *filé* par un particulier qu'il soupçonnait d'appartenir à la police du château. Il y avait une femme dans l'affaire, une femme qui était venue réclamer une lettre au nom de Zénobie.

— Voilà qui est bizarre, en effet. Ce nom n'est pas commun et il se peut qu'il s'agit de la cantinière.

— Ne va pas si vite. A cette séance, il n'en fut pas dit plus long sur cette Zénobie dont le prénom seul fut prononcé. Le grognard demanda aussi à l'autre si la police avait entendu parler d'un duel entre un Français et un Prussien...

— Il demandait cela le lundi, et je m'étais battu dans la nuit du dimanche au lundi ! Mais, à ce moment-là, il n'y avait guère que M. Bonnin qui pouvait savoir .. est-ce que cet agent habillé en vieux soldat serait...

— Tu vas voir. Son acolyte lui a répondu qu'on n'avait

rien appris de semblable ; qu'on avait seulement trouvé un officier étranger assassiné dans un fiacre...

— Assassiné ! Il en a, pardieu ! bien menti !

— Tout cela, comme tu peux croire, m'intéressait médiocrement, et j'écoutais ces deux coquins plutôt pour l'acquit de ma conscience que dans l'espoir d'attraper au vol un renseignement utile aux *Frères du plâtre*, lorsque, au moment où je m'y attendais le moins, ton nom fut prononcé.

— Mon nom ?

— Oui, le plus vieux demanda à l'autre s'il connaissait un lieutenant à demi-solde appelé Lucien Bellefond et surveillé pour cause politique ; à quoi l'autre répondit que non, mais qu'il ferait prendre des renseignements, et mes chenapans se séparèrent en se donnant rendez-vous au même café pour le lundi suivant, à midi.

— Et tu es revenu ce jour-là ?

— Inutile de me le demander. J'ai même avancé mon déjeuner pour ne pas manquer une si belle occasion.

— Et qu'as-tu appris ?

— Cette fois-là, ton nom ne revint pas sur le tapis, et ils ne parlèrent plus du duel en fiacre. En revanche, il fut fortement question de cette Zénobie, et je sus qu'elle s'appelait Capitaine. Je sus aussi ce que lui voulait le faux grognard que je reconnus parfaitement, quoiqu'il fût venu au rendez-vous en habit bleu, en pantalon de nankin et en souliers à boucles d'argent.

— C'est mon homme ! c'est le Bonnin !

— Parbleu ! mais écoute ! j'arrive au moment le plus curieux de l'aventure. L'homme à l'habit bleu s'ouvrit



alors entièrement à son subalterne. Il l'avait déjà chargé depuis une quinzaine de retrouver cette Zénobie, mais il paraît qu'il ne lui avait pas encore dit pourquoi il la cherchait. A cette seconde séance, il le lui a appris, sans doute pour stimuler son zèle en lui promettant une part du gâteau. Il paraît que cette Zénobie est en possession d'un testament qui donne une très-grosse fortune, deux millions au moins...

— Juste le chiffre auquel ce Bonnin fixe celle de mon oncle.

— A un particulier qui n'est pas l'héritier naturel du défunt et qui ignore absolument l'existence du susdit testament.

— C'est bien mon cas.

— L'homme ajouta qu'il avait sous la main ce particulier et qu'il comptait tirer de lui, au moyen d'un arrangement écrit, la moitié de la succession.

— Oui, un million.

— Seulement, il ne tenait pas encore la Zénobie, il voulait la découvrir à tout prix, et il promettait à son auxiliaire cinq pour cent sur son million s'il la lui dénichait avant un mois.

— Je m'explique maintenant pourquoi il ne m'a pas pressé davantage de signer.

— Le mouchard en sous-ordre promet, tu le penses bien, de faire de son mieux, et ils se séparèrent.

— Mais tu savais tout ?

— Je ne savais rien, au contraire, et leur conversation m'avait considérablement ennuyé, car je ne pouvais pas supposer qu'elle te concernait. C'est même un miracle

que je l'aie retenue dans tous ses détails, et tu vois qu'il fait bon avoir de la mémoire. Tout à l'heure, quand tu m'as parlé de la succession du colonel et des propositions du sieur Bonnin, l'histoire de l'autre jour m'est revenue... et le nom de Zénobie Capitaine a été un trait de lumière...

— Alors, à ton avis, cette femme aurait le testament de mon oncle ?

— C'est clair comme le jour.

— Mais puisqu'elle est morte en Russie.

— Qu'en sais-tu ? On l'a dit, mais ce n'est pas vrai. Il revient tous les jours des soldats qui furent faits prisonniers pendant la retraite. Je crois fermement que ce policier, qui spéculé sur les successions des autres, ne s'est pas amusé à raconter à son acolyte une histoire en l'air et que la cantinière est récemment rentrée en France. Quoi de plus naturel que ton oncle lui ait confié son testament ? Elle l'avait suivi dans toutes ses campagnes, tu viens de me le dire toi-même. Elle était de son pays, elle te connaissait depuis ton enfance. Elle se sera trouvée près du colonel, au moment de sa mort.

— Tout cela est possible, en effet. Seulement, je me demande comment elle ne m'a pas informé de son retour, et aussi comment ce secret est au pouvoir de M. Bonnin, car, je n'en doute plus, ton policier et mon homme de la rue d'Enfer ne font qu'une seule et même personne.

— Comment ? s'écria Mâchefer. Je n'en sais rien et je ne m'en inquiète guère, puisque tu peux maintenant te passer de ce drôle. Nous trouverons bien sans lui Zénobie Capitaine, elle te remettra le testament et tu auras les

deux millions, sans être obligé de partager. Vernède est sauvé et sa fille sera bien contente.

— Oui, dit Lucien, tout ce que j'aurai appartiendra à M. Vernède, mais je ne toucherai que la moitié de l'héritage, car j'ai signé la promesse de donner un million à ce Bonnin.

— Quoi ! tu as fait cette sottise !

— Hélas ! oui. J'ai signé l'acte, il n'y a pas une heure. C'est une vraie fatalité. Je venais d'écrire mon nom au bas de ce maudit papier quand la pierre qui m'apportait la lettre de Mlle Vernède est tombée à mes pieds... une minute trop tard.

— Le diable soit de ton empressement ! Ne pouvais-tu donc attendre pour te livrer pieds et poings liés à cet intrigant ?

— Que veux-tu ? je me croyais abandonné, oublié de tout le monde. J'avais écrit trois fois sans recevoir de réponse.

— Et il ne t'est pas venu à l'esprit que ce coquin avait intercepté ta correspondance ? L'amour t'empêchait donc de raisonner ?

— Je le crois.

— Perdre un million pour ne pas s'être donné la peine de réfléchir, sacrebleu ! c'est dur.

— J'en conviens. Mais qu'y faire ?

L'ex-fournisseur ne répondit pas tout d'abord. Il se promenait à travers la chambre, en frappant du pied et en maugréant tout bas.

— Eh bien ! non, il ne l'aura pas son million, le vil drôle, s'écria-t il enfin. Un acte de ce genre n'est pas va-

lable, aucun tribunal ne consentirait à légitimer une opération pareille. On ne vend plus son patrimoine pour un plat de lentilles. C'était bon du temps d'Ésaü. Comment diable ! cette idée-là ne m'est-elle pas venue tout de suite...

Allons ! mon vieux camarade, ne crains rien. La faute que tu as commise ne tirera pas à conséquence, et, si le Bonnin a l'impudence de te réclamer son salaire, tu peux hardiment l'envoyer se faire pendre où il lui plaira.

— Tu te trompes, murmura le lieutenant ; je serai obligé malheureusement de tenir l'engagement que j'ai contracté.

— Mais pourquoi, puisque je t'affirme que...

— Parce que j'ai donné ma parole d'honneur de ne pas contester la validité de l'acte.

— Ah ! mille tonnerres ! c'est trop fort, et il faut que tu sois fou, complètement fou.

— Peut-être, mais le mal est fait. Je tiendrai ma parole.

— Bon ! Et, si j'allais, moi qui n'ai pas donné la mienne, tomber chez ce coquin dans son repaire de la rue d'Enfer, et me faire remettre l'acte en le menaçant de lui casser les reins ?

— J'ai donné aussi ma parole qu'il ne serait inquiété ni par moi ni par mes amis.

— Encore ! Tu as donc juré de te ruiner ?

— Je ne savais pas... si j'avais su...

Mâchefer leva les bras au ciel et reprit sa promenade

furibonde en proférant, tout haut cette fois, d'abominables jurons.

Tout à coup il s'arrêta, frappé d'une idée.

— Au fait, demanda-t-il, à quoi t'es-tu engagé? à donner le million en échange du testament?

— Oui, ce sont bien là les termes de la convention qu'il m'a fait signer.

— Donc, si le Bonnin ne te remet pas le testament, tu ne lui dois rien.

— Cela va de soi.

— Eh bien, nous sommes sauvés, et il ne te dépouillera pas de la moitié de ton avoir, le chenapan.

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas manquer à ma parole.

— Tu n'y manqueras pas, sois tranquille, car cet homme ne pourra pas te vendre un testament qui sera entre tes mains.

— Comment?

— Eh! parbleu! je sais où il est ce bienheureux testament. C'est la cantinière qui l'a; cela crève les yeux. Elle aimera mieux te le donner à toi qu'à un aventurier qu'elle ne connaît pas.

— Je n'avais pas pensé à cela, murmura Lucien.

— C'est cependant bien simple. Tu diras à ton Bonnin: J'étais tout disposé à vous payer le prix convenu, mais donnant, donnant. Vous n'avez pas le testament, puisque je le tiens déjà. Nous sommes quittes.

— Je ne sais vraiment si ce serait bien loyal. .

— Tu plaisantes, je crois, avec tes scrupules. D'abord, il n'y a point à se gêner avec un fripon de cette espèce.

S'il avait pu te voler toute la fortune de ton oncle il n'y aurait pas manqué, sois-en bien convaincu. Mais, de plus, je ne vois pas ce que la conscience la plus méticuleuse pourrait trouver à redire à ce que je te propose. Tu as juré d'acheter, c'est fort bien. Encore faut-il qu'on te livre la marchandise. Il s'agit ici d'une course à l'héritage. Tant pis pour Bonnin, s'il se laisse gagner de vitesse.

— Le fait est qu'il serait fort attrapé, mais qu'il n'aurait, je crois, rien à dire. Seulement, es-tu bien sûr que ce soit cette Zénobie Capitaine qui possède le testament de mon oncle ?

— Et qui, diable ! serait-ce ? As-tu déjà oublié la conversation que je viens de te raconter et que j'ai entendue au café des Bourdonnais ? Sois sûr que M. Bonnin ne s'inquiéterait pas tant de cette vivandière si elle ne tenait pas ta fortune entre ses mains.

— D'après ce que tu m'as dit, il n'est pas seul à s'en préoccuper, puisqu'il racontait qu'un autre mouchard s'était présenté à la poste restante.

— N'embrouillons pas une affaire qui est déjà assez compliquée. Tout s'accorde à démontrer que le plus heureux hasard m'a mis sur la bonne piste et qu'il ne s'agit que de retrouver la veuve Capitaine.

— Cela ne doit pas être si facile que tu le penses puisque ce Bonnin ne la tient pas encore. Il a dû la chercher activement et si, comme je le crois, il est de la police, il dispose de beaucoup de ressources qui te manquent.

— Bah ! j'y suppléerai, et d'ailleurs j'ai un avantage sur lui, c'est que je n'ai peur de rien, tandis que je parierais qu'il a peur de tout.

— Hum! découvrir dans cette ville immense une femme qu'on n'a jamais vue, ce n'est pas, quoi que tu en dises, une tâche aisée.

— Qui te parle de la découvrir dans Paris? Elle n'y est pas, j'en suis sûr.

— Qui te fait croire cela?

— Si elle y était, elle aurait commencé par te le faire savoir, puisqu'elle n'y serait venue que pour s'acquitter de la mission dont le colonel a dû la charger.

— Les lettres n'arrivent pas toujours à leur adresse, j'en sais quelque chose. Et je suppose que, comme moi, tu crois à l'existence du *cabinet noir*?

— Sans doute, et il se peut, en effet, qu'en ta qualité de suspect, tu aies été signalé aux décacheteurs de correspondance, mais passons à un autre ordre de preuves.

Que t'a dit le Bonnin quand tu l'as quitté malgré lui? Il est impossible qu'il t'ait laissé aller sans te demander où il pourrait te rencontrer plus tard pour te remettre le testament.

— Oh! il s'est enquis avec beaucoup de sollicitude de mes projets et je lui ai dit de m'écrire chez M. Vernède.

— Tu as eu tort, dit vivement Mâchefer.

Il était inutile de livrer à un mouchard l'adresse de notre ami.

— Tu oublies que malheureusement ce mouchard la connaissait déjà, répliqua Lucien.

— Par les lettres que tu lui avais confiées et qu'il a

interceptées. C'est vrai. Je n'y pensais plus. Il n'y a que demi-mal, je l'espère. Cependant, à tout hasard, tu feras bien de prévenir notre ami Vernède.

Maintenant, le sieur Bonnin ne t'a-t-il pas déclaré qu'il allait s'absenter ?

— Oui, et il m'a même confessé que cette absence n'avait d'autre but que d'aller chercher le testament, lequel n'était pas encore en sa possession.

— Bon ! Et combien de temps disait-il que devait durer ce voyage ?

— De quinze jours à trois semaines.

— C'est bien cela.

— Que veux-tu dire ?

— Eh ! oui. Quatre à cinq jours pour aller à Périgueux, autant pour en revenir, en tout huit à dix. Il lui reste une semaine à employer. C'est suffisant pour s'aboucher avec la cantinière et la décider à lui confier les dernières volontés de ton oncle.

— Alors, tu crois que cette femme est à Périgueux ?

— J'en suis certain. Où veux-tu qu'elle soit, puisqu'elle n'est pas à Paris ? Elle a dû, en arrivant de Russie, se diriger sur son pays natal, où elle devait compter qu'on pourrait lui fournir de tes nouvelles.

— Et où elle en aurait eu certainement, si elle s'était adressée à mon métayer de Château-Lévêque, à deux petites lieues de la ville.

— Sait-il ton adresse actuelle, ton métayer ?

— Non, il y a un an que je ne lui ai écrit, et, à cette époque, je n'habitais pas encore la rue des Bons-Enfants.

— Tu vois donc que cette brave Zénobie peut bien ignorer où tu es, et c'est très-probablement pour ce motif qu'elle ne t'a pas encore donné signe d'existence.

— C'est possible, en effet.

— Et que, faute d'aller à sa recherche, tu courrais grand risque de ne pas la voir de longtemps, ou, ce qui serait pis encore, de te laisser distancer par le vieux scélérat de la rue d'Enfer.

— Alors, tu es d'avis que je parte pour Périgueux ?

— Toi ! c'est pour le coup que tu perds l'esprit.

— Mais il me semble pourtant que tu viens de dire...

— J'ai dit qu'il me paraissait urgent de devancer M. Bonnin auprès de Zénobie Capitaine, mais à Dieu ne plaise que je te conseille de faire le voyage toi-même. Tu es encore trop faible pour l'entreprendre, et, à un autre point de vue, ce serait aussi une insigne imprudence. Tu as été dénoncé comme ennemi du gouvernement, cela est évident, puisque ton logement est surveillé. Ton signalement doit avoir été envoyé à la gendarmerie, et surtout à celle du département où tu es né. Tu serais arrêté en descendant de la diligence.

— Comment faire alors ?

— Vraiment, te voilà bien embarrassé ! Ne dirait-on pas qu'il n'y a que toi qui puisse aller à Périgueux ?

— Eh ! mais, pour une expédition de ce genre, il n'est pas très-facile de se procurer un remplaçant.

— Le remplaçant est tout trouvé, parbleu !

— Ma foi ! je ne devine pas qui ça peut être.

— Le remplaçant, c'est moi, grand nigaud, dit Mâchefer en riant.

— Comment ! toi, tu ferais le voyage à ma place ! s'écria Lucien.

— Mais oui. Cela t'étonne ? Il n'y a pas de quoi, en vérité. Que servirait-il d'avoir des amis, si on ne pouvait pas compter sur eux dans les occasions comme celle-ci ?

— Je te reconnais bien là, mon vieux camarade, et je te remercie de cœur. Seulement...

— Seulement, quoi ?

— Je ne sais trop si je dois accepter ton offre généreuse.

— Tu te défies de moi ou tout au moins de mes capacités, à ce qu'il paraît.

— Non, ce n'est pas cela, mais je ne veux pas que tu abandonnes tes affaires à cause de moi.

— Abandonner mes affaires ! allons donc ! Pour qui me prends-tu ? Ce serait bien malheureux si ma maison ne pouvait pas marcher sans moi, et on voit bien que tu n'entends rien au commerce. Mais songe donc qu'il n'y a pas d'année où je ne fasse deux ou trois absences de quinze jours ou d'un mois pour aller faire mes achats d'oranges à Marseille et mes achats de morue à Granville. J'ai mon caissier, le père Frantz, qui a servi autrefois dans les dragons ; quand je n'y suis pas, il mène tout le monde comme il menait son peloton et les choses n'en vont que mieux, car moi je suis trop bon avec les commis et trop coulant avec les pratiques.

Ainsi, ne te tourmente pas pour mes intérêts. Ils ne périliteront point pendant mon voyage et les tiens s'en trouveront bien.

Voilà donc qui est dit. Je pars.

— Quand?

— Ce soir, parbleu!

— Ce soir!

— Mon Dieu, oui. Je suis d'avis qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud et d'ailleurs je n'ai point envie de me laisser devancer par M. Bonnin. Il ne perdra pas de temps, lui, je t'en réponds.

— Le fait est que, si tu crois à l'utilité de ce déplacement, il vaut mieux ne pas le différer.

— Si j'y crois! mais c'est-à-dire que je parie cent louis contre un écu de six livres de dénicher Zénobie d'ici à la fin de la semaine et de te rapporter le testament d'ici à quinze jours.

— Tu parlais tout à l'heure des dangers auxquels je m'exposerais en allant là-bas. N'en courras-tu pas autant que moi?

— Nullement, cher ami, nullement. J'ai été *frère du plâtre*, c'est vrai, et même je le suis encore, quoique nos réunions soient suspendues pour le moment, mais j'ai la chance de ne point avoir été signalé personnellement, et, comme l'espion que nous avons muré n'est plus là pour nous dénoncer...

— Tu me rappelles là un bien vilain souvenir, murmura Lucien.

— Bah! on n'a fait que lui appliquer notre loi, et je te jure qu'il n'avait pas volé *la mort par la muraille*.

Revenons à notre affaire. Je n'ai donc pas à craindre d'être reconnu, et, de plus, je suis pourvu d'un passeport parfaitement régulier au nom de Timoléon Mâchefer, mar-

chand de salaisons. Pour défier tous les commissaires et toutes les brigades de gendarmerie de France et de Navarre, je n'ai qu'à le faire viser à destination de Périgueux, et c'est ce dont je vais m'occuper tout d'abord. De là, j'irai retenir ma place aux Messageries royales; je reviendrai ici faire ma malle et te dire adieu en dînant avec toi, et puis... en route.

— Tu es expéditif, en vérité.

— J'en ai vu bien d'autres à l'armée d'Allemagne.

— Mais, en admettant que ton voyage s'effectue sans encombre, comment t'y prendras-tu pour découvrir cette femme dans une ville que tu ne connais pas, car tu n'es jamais, que je sache, allé à Périgueux, et tu n'y as pas de relations?

— Non, et je m'en passerai très-bien.

— Songe donc que je ne pourrai pas te fournir le plus petit renseignement. J'ignore où la veuve Capitaine a pu descendre, et je ne saurais pas même te faire son portrait, car je ne l'ai pas vue depuis quinze ans, et elle a dû beaucoup changer depuis qu'elle me contait des contes. Tout au plus trouverais-tu des indications chez mon métayer.

— Ne t'inquiète pas de cela, cher ami. Je suis un vieux routier, et je saurai me débrouiller. Je n'ai à te demander qu'une seule chose.

— Laquelle?

— Un signe qui puisse me faire reconnaître par la cantinière et qui lui prouve que je viens de ta part.

— Mieux que ça. Je vais lui écrire une lettre que tu emporteras.

— Non pas. Une lettre de toi peut, dans un cas donné,

me compromettre. Je puis être arrêté, fouillé. Il faut tout prévoir. Règle générale, vois-tu, mon petit Lucien, il faut écrire le moins possible. Donc, j'aimerais mieux un objet, insignifiant pour les gendarmes, et très-significatif pour Zénobie Capitaine.

— Diable ! c'est que je ne vois pas trop... à moins que tu ne lui rappelles que mon conte préféré était le *Petit Poucet*.

— Ce ne serait pas assez concluant. Zénobie doit se défier. Tu ne possèdes pas une bague, un bijou de famille qui soit connu d'elle ?

— Non. Attends donc, cependant... il me semble qu'en partant pour la campagne de Marengo elle m'avait donné...

J'y suis, s'écria tout à coup Lucien en déboutonnant sa veste ; elle m'avait donné cette médaille de Notre-Dame de Fourvières.

Et il brisa le cordon qui suspendait à son cou un petit médaillon de forme ovale.

— Vois-tu, reprit-il, cette croix gravée sur une des faces avec la pointe d'un couteau ? C'est elle qui l'a tracée devant moi en me disant que ce signe me porterait bonheur.

Et le fait est, ajouta l'officier en baissant la voix, qu'il m'a porté bonheur, car j'ai été cent fois au feu depuis que je le porte, et j'en ai été quitte pour une égratignure à la jambe...

— Et pour une douzaine de coups de poignard dans un fiacre, interrompit en riant l'ex-fournisseur ; mais ne crois pas que je dédaigne ce fournement ; j'ai vu à l'armée des camarades qui ne le quittaient jamais et qui s'en

trouvaient très-bien. Seulement, il faut que tu te décides à t'en séparer pour quelque temps, car je n'imagine pas de meilleur passeport auprès de Zénobie.

— Prends-le, dit Lucien avec empressement, et puisse-t-il contribuer à te faire réussir.

Ainsi, tu es absolument décidé à partir ce soir ?

— Oui, mon ami, et je lis dans tes yeux beaucoup de questions auxquelles je vais répondre sans te donner la peine de les formuler.

La première, n'est-ce pas, a rapport à la charmante Thérèse ?

— Mais j'avoue qu'il me serait très-pénible de ne pas la voir pendant ton absence.

— Tu la verras, sois tranquille, mais pas chez elle.

— Quoi ! elle viendrait ici ! son père consentirait ?...

— Son père, à l'heure qu'il est, doit être déjà au courant d'une partie de tes aventures, puisque M^{lle} Vernède est rentrée au logis paternel, après m'avoir raconté ce qu'elle en savait, mais je vais de ce pas chez mon vieil ami Thomas pour lui annoncer mon départ et aussi pour lui expliquer ton cas ; je ne dis pas pour plaider ta cause, car elle est déjà gagnée. Thérèse est un fameux avocat.

— Alors, tu lui demanderas de ne pas m'abandonner ?

— Je lui dirai qu'il est de nécessité absolue que tu restes enfermé ici jusqu'à mon retour et qu'il serait par trop cruel de t'y laisser seul. Et je suis sûr que Vernède ne se fera pas prier pour venir te tenir compagnie, car, au fond, quels que fussent ses griefs contre toi, il n'a jamais cessé de t'aimer. Cet homme froid comme un marbre avait les

larmes aux yeux chaque fois qu'on prononçait ton nom. Ah! tu peux te flatter d'avoir fait sa conquête.

— J'ai pour lui autant d'attachement que d'estime, dit Lucien d'un air embarrassé. Crois-tu qu'il permettra...

— Bon! je te vois venir, interrompit en riant Mâchefer. Tu tiens surtout à savoir si sa fille l'accompagnera quand il te fera visite. Eh bien! je prends sur moi de te répondre : oui.

— Oh! mon ami, si tu obtiens cela...

— Je n'aurai même pas besoin de le demander; je suis sûr qu'il l'a déjà promis à Thérèse; je suis sûr qu'il approuvera fort mon voyage en Périgord, et, entre nous, que ce voyage réussisse ou non, je suis sûr aussi que Thomas ne voudra jamais d'autre gendre que toi.

— Ainsi, il me pardonnerait.

— Quoi? d'avoir joué? Quand il saura que tu jouais pour te procurer les cent mille écus dont il a besoin, il aurait bien mauvaise grâce à te reprocher ton imprudence. Et pour ce qui est du Prussien que tu as tué, il te félicitera au lieu de te blâmer. Maintenant que te voilà rassuré, je pense, parlons peu et bien. Tu habiteras cette chambre où tu seras servi par ma vieille bonne en qui tu peux avoir toute confiance. Frantz, mon caissier, que je te présenterai tantôt, veillera à ce qu'il ne te manque rien. Le petit bossu pourra te voir aussi, s'il est discret. Je le place dès aujourd'hui sous l'autorité du père Frantz.

J'arrive aux visites qui t'intéressent le plus. Tu as pu voir que cette maison a deux entrées. Celle qui nous a servi est parfaitement connue de notre ami Vernède. Il passera donc avec sa charmante fille par la petite porte

qui donne dans la rue du Jour, et il saura s'arranger pour ne pas se faire remarquer. Mais il faut que tu me promettes absolument de ne pas sortir jusqu'à mon retour.

— Je suis donc poursuivi avec acharnement ?

— Je n'en sais rien, mais prudence est mère de sûreté. Tu as ici un asile sûr ; tu n'as pas besoin de t'exposer pour aller prendre l'air dans la rue.

— Oh ! je n'en ai nulle envie.

— Il me semble d'ailleurs que tu ne t'y ennuias pas trop, grâce à nos amis de la rue des Bourdonnais.

A présent que j'ai tout dit, je me sauve. Il me reste à peine le temps de faire mes affaires. La diligence doit partir à six heures, et il est midi passé. A tantôt donc. Je vais dire à Jeannette de te monter à déjeuner.

— Merci, je n'ai pas faim, soupira l'amoureux.

Et il ajouta, en serrant la main que son hôte lui tendait :

— Ah ça ! j'espère que tu m'écritas de là-bas ?

— Oui, répondit Machefer, mais sous le couvert de Frantz, car ton nom doit être signalé, et je me défie de la poste.

Et l'ex-fournisseur prit son chapeau et courut retenir sa place à la diligence qui devait le conduire au pays où il espérait trouver Zénobie Capitaine.

CHAPITRE III

A Madame,

*Madame la baronne de Sainte-Gauburge,
16, rue de la Grange-Batelière,
à Paris.*

« Périgueux, le 5 août 1815.

« Ma bonne Zoé,

« J'ai eu, avant de partir, la faiblesse de te promettre de t'écrire et j'ai aujourd'hui la faiblesse plus grande encore de tenir ma promesse. Je ne sais rien refuser aux femmes. Monseigneur le duc d'Otrante, notre illustre patron, me l'a reproché souvent. Mais d'abord, tu n'es pas une femme comme une autre, puisque tu travailles dans la même partie que moi ; ensuite, tu es personnellement intéressée au succès de l'expédition que j'ai entre-

prise, puisque tu dois m'aider à croquer l'héritage de mon cher oncle, quand je serai parvenu à me le faire délivrer ; enfin, te l'avouerai-je, moi qui ne suis pas bavard de mon naturel, j'éprouve le besoin de te raconter mes aventures de voyage. Elles t'amuseront et, d'ailleurs, tu pourras peut-être me fournir plus tard certains renseignements qui s'y rattachent.

« Donc, sans autre préambule, je commence par le commencement.

« Tu sais que, mardi soir, muni d'un passeport au nom de Jean Gardilan, agent de remonte, d'une lettre de recommandation de Fouché pour les autorités civiles et militaires, et d'un tendre baiser de ma Zoé, je montai dans le coupé de la diligence de Périgueux. Nous étions au complet, mais j'avais la première place, le coin de droite. L'autre était occupé par un respectable vieillard, confortablement vêtu et porteur de lunettes d'or. Au milieu, il y avait un gros homme d'une quarantaine d'années, rond comme une pomme et jovial comme un pinson.

« Je les dévisage tous les deux, sans avoir l'air et sans arrière-pensée. Histoire d'entretenir mon coup d'œil. Le gros homme, joufflu et rougeaud, ne pouvait pas être autre chose qu'un commis voyageur ou un négociant, comme il prit, du reste, la peine de me l'apprendre avant de passer la barrière. Il me dit qu'il était marchand de truffes et qu'il allait en Périgord pour traiter d'avance avec les paysans l'achat d'une forte partie de ces intéressants tubercules livrables en décembre prochain. Et, entre parenthèse, c'est dommage que ce ne soit pas la saison, car je sais,

belle amie, que tu ne les méprises pas, et je t'en aurais certainement rapporté quelques livres.

« Je vis tout de suite que mon voisin ne mentait pas et qu'il y avait d'autant moins à se défier de lui, qu'il est sourd comme une pioche. Il parle beaucoup, mais il entend fort peu. Quant au respectable vieillard du coin de gauche, ce n'était pas précisément la même chose. Il avait beau prendre un air bonasse, son nez m'inquiétait. C'était un nez de chancre, gros et rond du bout, un nez qui paraissait innocent à première vue, mais qui me faisait l'effet de devoir s'étendre et se rétrécir à volonté, comme un morceau de gomme élastique. Il me semblait que je l'avais vu aquilin, ce nez-là. Où ? C'est ce que je ne pouvais pas me rappeler. Je me dis : nous étudierons cela demain au jour, et je m'endormis. Il est superflu d'ajouter que je rêvai de toi.

« Le lendemain au déjeuner, à Orléans, pour faire causer mes deux compagnons, je déployai mon amabilité des grands jours, et j'ose me flatter que j'obtins un certain succès. Le voyageur pour les truffes semblait m'apprécier tout particulièrement, quoique son infirmité l'obligeât le plus souvent à rire de confiance, et entre le dessert et le café, il me jurait une éternelle amitié. Le bonhomme aux lunettes d'or se montra plus réservé. Cependant, il ne fit point difficulté d'apprendre à l'estimable société qu'il allait à Périgueux pour presser le jugement d'un procès, et qu'il était rentier, domicilié au Marais.

« Pendant qu'il défilait ainsi son chapelet, je l'examinais et, plus j'étudiais cette tête-là, plus je me persuadais qu'elle n'était pas naturelle. Il s'était rapetissé le front

avec une vilaine perruque rousse et puis il y avait les coquines de lunettes d'or, avec des verres épais comme des loupes. Je me disais : si je pouvais voir ses yeux à nu, je serais fixé tout de suite. Et ça me trottait si bien par la tête, que je me suis décidé à recourir aux grands moyens.

« Le conducteur crie : « Messieurs les voyageurs, en voiture ! » On sort de table à la hâte, on se bouscule, et, ma foi ! en passant le seuil, je me trouve de front avec le digne vieillard et en faisant tournoyer mon lorgnon au bout de son ruban, — un coup que j'ai inventé à Londres, — j'accroche les lunettes et je les envoie à trois pas. L'homme se lance en avant, saute dessus et les ramasse vivement. Premier indice. Un myope serait resté là comme un terme. Mais avant qu'il les eût chaussées de nouveau sur son nez, je savais tout. Ses yeux avaient rencontré les miens. Il ne m'en fallait pas davantage pour le reconnaître.

« Devine un peu qui c'était. Je te le donne en cent, je te le donne en mille, ou plutôt je vais te le dire pour t'éviter la peine de chercher. C'était le drôle habillé en vieux troupier qui s'est permis une fois, voilà environ trois semaines, de me *fler* depuis la rue Jean-Jacques-Rousseau jusqu'au Palais-Royal. Je t'ai raconté ça. Tu sais, le jour où j'étais allé à la poste restante avec Zulma, ton ancienne femme de chambre, qui me rend parfois de ces petits services. Ne sois pas jalouse, c'était pour l'héritage. Oui, ma tendre Zoé, ce vieux sapajou en besicles et le faux grognard qui m'a échappé dans les Tuileries ne font qu'un. Jamais je n'ai plus regretté qu'on ne l'ait pas assommé sous le balcon du château.

« Ce qu'il y avait de grave dans cette rencontre, je n'ai

pas besoin de l'expliquer à une fine mouche comme toi, baronne de mon cœur. Un drôle qui se permet de monter la garde devant le bureau restant et de partir vingt jours après pour Périgueux doit être en quête de la Zénobie Capitaine à moi signalée par l'homme d'affaires de mon oncle. Tu vas me dire, Sainte-Gauburge adorée, que c'est de ma part une pure conjecture. Non, non, j'ai un flair qui ne me trompe jamais et j'en aurai bientôt la preuve.

« Je me hâte de te rassurer. Quoiqu'il m'ait vu de près le matin où je l'ai *filé* à mon tour après avoir été *filé* par lui, le gredin ne m'avait pas reconnu, j'en étais sûr. Il est vrai que pour ce voyage je m'étais surpassé moi-même dans la confection d'une tête. Cheveux noirs et plats comme ceux de l'ogre de Corse, moustaches couleur de jais et taillées en brosse, teint bronzé, tenue jeune garde. Si Ney ou Labédoyère me rencontraient, ils me tendraient la main à première vue. A propos de Labédoyère, on fait courir ici le bruit qu'il vient d'être arrêté à Paris. Je n'en serais pas trop fâché, ça simplifierait ma besogne politique et j'aurais plus de temps à donner à mon affaire de succession, qui m'intéresse un peu plus que celles de S. M. Louis XVIII. Ne va pas répéter à Fouché ce que je t'écris là.

« Pour revenir à mon chenapan, tout en me demandant par quel hasard il se trouvait fourré dans mon jeu, je pensais à lui jouer un tour et j'ai bien cru que j'allais me débarrasser de lui hier matin ; nous avions passé Limoges et nous montions une côte qui n'en finit pas. Tous les voyageurs étaient descendus et le serpent à lu-

nettes s'était fort attardé. Au haut de la côte, au moment de remonter en voiture, j'affirme à mon ami le marchand de truffes et au conducteur que le troisième occupant du coupé a pris les devants et que nous le rattraperons à la côte suivante. On roule, et, bien entendu, on ne rejoint pas le particulier, qui était resté en arrière. Je riais sous cape et je me disais : toi, mon bonhomme, je serai à Périguenx quand tu pataugeras encore dans les faubourgs de Limoges. D'autant plus qu'au relais suivant, le conducteur avait déclaré que c'était tant pis pour le monsieur et qu'il ne s'amuserait pas à l'attendre. Ah ! bien oui ! il nous a rattrapés à quelques lieues de là, à un endroit que l'on appelle la Coquille. Il avait trouvé moyen de louer à un paysan une carriole attelée d'un de ces petits chevaux de pays qui vont comme des enragés. Décidément, il est très fort, le matin. Qu'en dis-tu, baronne ?

« Moi, ça m'a tellement abasourdi, que je n'ai plus voulu rien essayer jusqu'à la fin du voyage. J'ai employé mon temps à causer avec le marchand de truffes qui, lui, est tout à fait exempt de malice, et aussi à changer mes batteries. Il est évident que le porte-besicles est plus dangereux que je ne l'avais cru d'abord. On ne m'ôtera pas de l'idée qu'il est *de la maison*, quoi que je ne me souviennne pas de l'y avoir jamais vu. Ilsent la mouche à trente pas. J'en suis à me demander si notre Excellence du quai Malaquais ne m'aurait pas détaché ce particulier, à seule fin de me surveiller dans l'accomplissement de ma mission. C'est assez son genre, à ce cher duc.

« Au surplus, je vais bientôt savoir à quoi m'en tenir,

car je compte me présenter demain chez M. le préfet pour lui exhiber mes pouvoirs, lui demander aide et protection et, en même temps, lui signaler un voyageur suspect arrivé par le même coche que moi. J'aurai bien du malheur si je ne parviens pas à faire coffrer ce doux vieillard, ou tout au moins à le faire réexpédier sur Paris comme agent de l'usurpateur.

« Du reste, nous sommes descendus tous les trois, moi, lui et le truffier, à l'hôtel Plumejault et nous avons dîné côte à côte à table d'hôte. Je tiens à ne pas le perdre de vue jusqu'à ce que je puisse l'envoyer en lieu sûr. Il est plein de confiance, à ce que je crois, et il honore volontiers de sa conversation le marchand de tubercules, qui, les trois quarts du temps, lui répond tout de travers, mais qui est, d'ailleurs, une excellente créature.

« Je crois que je ne goûterai pas beaucoup, loin de toi, les charmes de ce pays, où j'ai cependant vu le jour, mais il y a si longtemps et j'ai tant couru depuis ma naissance, que ma fibre est un peu endurcie. Du reste, la ville n'est pas belle et je t'assure que je n'ai pas regardé les femmes. Mais quelle cuisine, baronne ! quelle cuisine ! c'est à se mettre à genoux pour la manger. Faute de truffes qui ne feront leur apparition que dans trois mois, on nous a servi tantôt un plat de champignons que j'ai arrosé d'un certain vin des coteaux de Bergerac... il faudra que j'avise à t'en faire expédier une pièce ou deux, de ce joli vin-là.

« En attendant, belle Zoé, je mets à vos pieds divins le cœur d'un agent de remonte qui songe beaucoup plus à vos attraits qu'à acheter des chevaux, et qui ne souhaite

rien tant que de vous rapporter la Toison d'Or. Elle est dans la poche d'une cantinière que j'apprivoiserai, je l'espère. Jason est bien venu à bout du dragon des Hespérides. Une fois que je lui aurai soutiré, pour le jeter au feu, le testament qui me déshérite, le reste ira tout seul, car elle doit apporter aussi l'acte de décès de mon oncle, et je n'aurai plus qu'à me faire envoyer en possession par le tribunal.

« Deux millions, baronne ! sens-tu toute l'éloquence de ce chiffre et supputes-tu combien il renferme de parties fines au Rocher de Cancale ! Moi, il me semble que j'y suis déjà. A bientôt de mes nouvelles. Je t'embrasse et je reste ton

« MAXIME TRIMOULAC. »

*A Madame,
Madame Julie Boutard,
93, rue d'Enfer,
à Paris.*

« Périgueux, le 5 août 1815. »

« Ma chère Julie,

« Que le diable emporte la sotte péronnelle qui s'est amusée l'autre jour à jeter des pierres dans mon jardin ! Sans elle, notre héritier serait encore sous ta garde et je serais tranquille au moins de ce côté-là, tandis que maintenant, je ne vois partout que des tribulations en perspective. Ce début doit t'indiquer suffisamment que mon voyage ne s'est pas effectué sans incidents, quoique je

sois arrivé sain et sauf à destination. Je me hâte d'ajouter que rien n'est perdu, ni même compromis. Seulement, il y a peut-être quelqu'un qui voit dans mon jeu. Je suis parti un jour trop tard.

« Écoute un peu ce qui est arrivé. J'avais, comme tu sais, retenu une place dans le coupé. Nous étions au complet. J'avais donc avec moi deux autres voyageurs. Je commence naturellement par les examiner. Croirais-tu que, pour le premier que je dévisage, je tombe sur une figure à moi connue, celle d'un bourgeois à côté de qui je me suis trouvé deux fois avec Cornillon au café des Bourbonnais. Je me serais bien passé de cette rencontre, mais cet homme est affligé d'une surdité presque complète et d'une très grande faiblesse d'esprit. Il est d'autant moins à craindre que, lorsqu'il m'a vu au café, j'étais déguisé en grognard et qu'il ne pouvait pas me reconnaître avec ma tête d'avoué, cravate blanche et lunettes d'or. Mais voilà où l'aventure se complique.

« Mon autre compagnon de route était un escogriffe à moustaches cirées dont la mine ne me disait rien qui vaille, brun comme un Italien, avec un œil faux en diable. A peine installé dans mon coin, je me mets à faire semblant de dormir pour pouvoir l'observer tout à mon aise, mais chaque fois que, par-dessus la tête de mon voisin, je lui lançais un regard à paupières entr'ouvertes, je rencontrais ce coquin d'œil obstinément fixé sur moi. Le drôle m'épiait. C'était clair. Pourquoi ? Voilà ce que je ne devinais pas encore.

« Le lendemain, à Orléans, nous sortions de déjeuner à la table d'hôte. Mon particulier s'arrange pour passer

en même temps que moi la porte de la salle à manger, et de la façon la plus innocente du monde, me fait sauter mes lunettes, après quoi il se confond en excuses. Finaud, va ! J'avais compris et je m'étais bien juré que j'arriverais à mettre un nom sur la face de ce sacripant-là. Il me semblait bien que je l'avais rencontrée quelque part, cette face patibulaire, mais je ne me rappelais pas où. Enfin, dans l'après-midi, il faisait une chaleur étouffante et il s'est endormi dans son coin. Le soleil donnait en plein sur lui et lui dorait les joues. Qu'est-ce que je vois ? un signe au beau milieu de la joue droite, un signe garni de poils blonds tirant sur le rouge. C'a été un trait de lumière. J'examine le teint, que je n'avais pas encore vu si bien éclairé. Un teint de blond, ma chère, avec des milliers de petites taches de rousseur imperceptibles. Alors, tout justement, il ouvre les yeux. Des yeux de blond coloré, des yeux gris tirant sur le vert. Et avec ça des cheveux, des sourcils et des moustaches couleur aile de corbeau. A d'autres, mon bonhomme !

« J'étais sûr maintenant que le gueux s'était *fait une tête*. J'avais une base. Il s'agissait de reconstruire l'individu tel qu'il devait être au naturel et tel que j'avais dû le voir ailleurs. Ce n'était, parbleu ! pas facile, et cependant j'y suis parvenu. Décidément, ma bonne Julie, je crois que je ne me suis pas encore trop rouillé depuis le temps où, vers la fin de nivôse an IX, j'eus le bonheur de découvrir tes accointances avec un de ces messieurs de la machine infernale, et le bonheur encore beaucoup plus grand de te tirer d'affaire.

« Je t'entends d'ici t'écrier : mais qui est-ce ? Te sou-

viens-tu que mardi, avant de m'en aller aux Messageries, en te racontant pour la première fois toute l'histoire de ce testament qui servira à doter Clarisse, je t'ai parlé d'un quidam rencontré par moi dans la cour de l'hôtel des postes, où il avait amené une donzelle afin de se faire délivrer les lettres adressées à Zénobie Capitaine ? Oui, n'est-ce pas ? Et tu n'as pas oublié non plus que cet individu, *filé* d'abord par moi, se mit à me *filer* à son tour et faillit me faire assommer dans le jardin des Tuileries. Eh bien ! c'est avec lui que je viens de voyager de Paris à Périgueux.

« C'est inouï, diras-tu, c'est impossible. Tout ce que tu voudras, mais cela est. Je l'ai reconnu à sa manière de plier les jarrets en marchant, — un tic qu'il a contracté en cherchant à diminuer sa taille quand il se trouve trop grand pour le personnage qu'il fait. Maintenant, je n'ai plus l'ombre d'un doute. C'est l'homme de la rue Jean-Jacques-Rousseau.

« La rencontre est au moins étrange, tu en conviendras. Cornillon affirme que le gredin est de la haute police politique et fort avant dans les bonnes grâces de Fouché. Cependant, il n'a pu me fournir sur lui aucun renseignement précis, mais il ne se trompe pas, j'en suis convaincu. Le voyage d'un agent dans le Midi s'expliquerait fort bien en ce moment et rien ne démontre que celui-ci se rende dans la Dordogne à seule fin de mettre le nez dans mes affaires. Mais, voilà où mon raisonnement s'embrouille. Pourquoi cherchait-il, il y a quinze jours, à s'approprier indûment la correspondance de la cantinière ? Il y aurait bien une façon d'accorder les deux sup-

positions. Si, par exemple, Fouché, qui ne doit pas me vouloir beaucoup de bien, m'avait mis en surveillance comme dépositaire de secrets d'État... depuis que j'ai donné ma démission, je dois être suspect à tous ceux qui savent que j'ai dirigé le *cabinet noir*. Il se pourrait donc qu'on eût mis à mes trousses quelqu'un *de la maison*, sans que la succession Lacaussade y fût pour rien. Et encore cela n'expliquerait pas du tout comment ils savent le nom de Zénobie Capitaine.

« Autre question. Cette mouche endiablée m'a-t-elle reconnu pour m'avoir pourchassé depuis le Palais-Royal jusqu'aux Tuileries ? Je crois pouvoir affirmer que non. Il faudrait un autre coup d'œil que celui de ces petits messieurs d'à présent pour dépister un vieux routier comme moi, et celui-ci n'y aura vu que du feu. Il a eu beau m'enlever mes lunettes, il n'aura pas reconnu les yeux du vieux troupier gris pommelé de l'hôtel des postes. C'est qu'aussi, moi, je ne fais point de ces pas de clerc, comme de choisir une perruque en contradiction avec mon teint et mes prunelles.

« Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après ses essais de moucharderie au début du voyage, le drôle s'est tenu tranquille et s'est même montré plein d'égards pour moi. Je me suis donné pour un petit rentier du Marais et j'ai dit que j'allais à Périgueux pour solliciter un procès. Je porte le nom de Bonnin, qui figure sur mon passeport. Il a avalé tout cela doux comme miel. Il m'a raconté, de son côté, qu'il voyageait pour la remonte de la maison du roi, et, entre nous, ce n'est pas très-fort ce qu'il a inventé là. Du reste, tout disposé à m'être agréable. Ainsi, aux

environs de Limoges, il m'est arrivé bêtement de m'attarder en montant une côte et la diligence est partie sans moi. Heureusement que j'ai eu la chance de la rattraper en louant la carriole d'un paysan. Le conducteur s'était figuré que j'étais en avant. M. Gardilan, — il se fait appeler Gardilan, mon espion, — M. Gardilan donc lui a vivement reproché sa négligence, et m'a félicité non moins vivement de ne pas être resté en route.

« Était-il de bonne foi ? Je ne me prononce pas encore et je me propose de le serrer de près dans cette bonne ville où nous sommes débarqués ce matin. Nous logeons au même hôtel et je serai à même d'observer toutes ses démarches.

« Quelqu'un de qui je suis absolument sûr, par exemple, c'est le bourgeois du café des Bourdonnais. Ce brave imbécile fait le commerce des truffes et paraît connaître fort bien ce pays-ci. Il est jaseur, vantard et indiscret ; de plus, comme je te l'ai déjà dit, il est sourd. C'est une excellente recrue et je compte bien tirer de lui plus d'un renseignement utile.

« Maintenant, ma bonne Julie, je n'ai plus qu'à mettre la main à la pâte, c'est-à-dire à me lancer sur la piste de Zénobie, avec prudence toutefois, car le terrain est brûlant. J'ai déjà dressé mes batteries et je sais à qui demander les premières informations, mais je crois sage de m'assurer d'abord que le sieur Gardilan n'est point venu dans ce pays-ci pour me tracasser. Dans une affaire comme celle que je poursuis, il ne faut rien livrer au hasard.

« Cependant, j'estime que huit jours me suffiront pour en venir à mes fins et je n'ai pas besoin de te dire qu'aus-

sitôt muni du testament, je partirai pour Paris sans perdre une heure. D'ici à cet heureux instant, j'aurai soin de te tenir au courant de ce qui se passe, car j'ai en toi, ma bonne Julie, une confiance absolue, quoi que tu en dises. Et la preuve, c'est que je t'ai laissé le gouvernement de Clarisse.

« En ce qui concerne cette chère enfant, je ne puis que te répéter les instructions que je t'ai données le jour de mon départ. Calme la en lui laissant croire que le jeune homme reviendra en même temps que moi et que notre absence à tous les deux n'a pour but que de préparer un mariage qui lui tient fort au cœur.

« Avec le dehors, tu sais ce que tu as à faire ; notre héritier m'a juré que je ne serais pas inquiété par son fait et il tiendra sa parole, je n'en doute pas. Mais enfin, si, par hasard, quelqu'un s'avisait de se présenter chez nous pour demander des renseignements ou pour voir ce qui s'y passe, Bourdache a la consigne : porte close pour tout le monde. Veille à ce qu'il l'observe. Au cas où, par impossible, les choses iraient plus loin, c'est-à-dire s'il y avait enquête par une autorité quelconque, tu dois répondre invariablement que je suis en voyage et que tu n'es point initiée à mes affaires. Je te promets, d'ailleurs, qu'on n'en viendra pas là. Le jeune homme est aussi intéressé que moi, si ce n'est davantage, à ce qu'on ne fasse pas de bruit à propos de ses aventures.

« Pour terminer, ma chère Julie, je n'ai plus qu'à te renouveler l'assurance de mes sentiments inaltérables et celle de mes intentions à ton égard, lesquelles tu connais bien. Il y a six mille livres de rente pour toi dans le tes-

tament du colonel. Fais donc des vœux pour que je le rapporte promptement.

« A toi pour la vie,

« LUC BONNIN. »

« P. S. Surtout, pas un mot à Clarisse.

A Monsieur

Monsieur Guillaume Frantz,

Caissier chez monsieur Mâchefer,

Négociant,

9, rue Montmartre,

à Paris.

« Périgueux, le 5 août 1815.

« Mon cher Lucien,

« Le père Frantz, mon caissier, te remettra fidèlement cette lettre, que je me suis bien gardé d'adresser à ton nom, la poste ne m'inspirant aucune confiance.

« Je t'écris presque au débotté, étant arrivé ce matin dans ta ville natale, après un voyage interminable et semé d'épisodes inattendus. Je me hâte d'ajouter que tout va bien jusqu'à présent et que la chance me semble tourner en notre faveur dans la partie que je joue pour ton compte.

« Tu sais qu'étant allé un peu tard retenir ma place, je n'avais pu avoir que celle du milieu dans le coupé. J'arrive au bureau à l'heure dite. On appelle les voyageurs. Numéro un du coupé, M. Gardilan. Numéro deux, M. Bonnin.

Ici, première surprise de ton vieux camarade. Comme bien tu penses, je regarde le Bonnin en question ; je me rappelais le nom que tu m'avais dit le matin. C'était bien ça. C'était bien le faux grognard du café des Bourdonnais. Je l'ai reconnu du premier coup, quoiqu'il fût cravaté de blanc et orné de lunettes d'or, la tenue qu'il portait probablement quand il t'hébergeait dans son domicile de la rue d'Enfer.

« Inutile de te dire que ça m'a fait un certain effet de rencontrer là ton concurrent, ou plutôt ton ennemi. Mais j'ai été content de moi. Je n'ai pas bronché et il ne s'est pas douté le moins du monde que, sous son nouveau costume, j'avais dépisté le troupier apocryphe de l'autre jour. Lui, m'a parfaitement reconnu, quoiqu'il n'en ait pas fait semblant. Ah ! il possède aussi un assez beau sang-froid !

« Je savais qu'il allait m'observer et je me suis réglé en conséquence. J'ai dit qui j'étais, j'ai parlé de mon commerce, raconté que j'allais à Périgueux pour accaparer les truffes de l'hiver prochain, et surtout je n'ai pas oublié de faire le sourd. Si j'avais eu l'imprudence d'entendre sans faire répéter chaque mot, il se serait défié. Mais pas si bête ! Sourd il m'avait connu au café, sourd il m'a retrouvé dans la diligence de Périgueux. Au troisième relais, nous étions déjà les meilleurs amis du monde.

« Cela n'empêchait pas que sa présence me préoccupait très-fort. Je me disais : nous allons débarquer à Périgueux en même temps et pour courir le même lièvre. Mais, au bout du compte, je n'en étais pas trop fâché. J'allais pouvoir surveiller de près le Bonnin et j'avais

l'avantage sur lui, puisqu'il ne se doutait pas que je lisais dans son jeu.

« Te voilà enchanté. Attends, ce n'est pas fini. Ça ne fait même que commencer. L'autre voyageur du coupé, le numéro un, qu'on avait appelé M. Gardilan, était un grand flandrin d'assez bonne mine, bien rasé, bien *asiqué* et bien couvert. A première vue, il ne m'avait pas inspiré grande sympathie, mais je n'avais pas le moindre soupçon. Voilà-t-il pas que je m'aperçois qu'il regardait l'autre en dessous et d'un certain air. Je connais ces airs-là. On les prend chez Fouché. Ça me donne à réfléchir. Dix minutes après, je saisis au vol un coup d'œil de l'autre, du Bonnin, un coup d'œil lancé par-dessus ses lunettes. J'étais placé entre les deux. C'était commode pour observer. Avant que la nuit fût venue, j'étais sûr de mon affaire. Mes deux particuliers s'espionnaient réciproquement.

« Te dire les tours qu'ils se sont joués pendant tout le voyage, ça n'en finirait pas. C'était principalement, il faut le dire, le jeune qui molestait le vieux. M. Bonnin se bornait à poser des questions insidieuses à Gardilan, tandis que celui-ci ne savait quoi inventer pour être très-désagréable à ton vendeur de testament. Entre autres plaisanteries, il a persuadé au conducteur que ce respectable vieillard avait pris les devants à pied, lorsque, tout au contraire, il était resté en arrière. Il espérait évidemment qu'on allait le planter là au milieu des champs, et peu s'en est fallu que ça n'arrivât, car la diligence a bien fait cinq à six lieues sans lui, et elle ne serait certainement pas revenue le chercher. Je t'avouerai même que je n'étais pas trop fâché d'un incident qui me délivrait momenta-

nément d'un compétiteur dangereux. Mais le sieur Bonnin est d'un naturel tenace. Il a trouvé je ne sais où un cheval et une voiture, et il nous a rattrapés au second relais.

« Tu vois, cher ami, que j'ai voyagé en bonne compagnie et que je ne me suis pas ennuyé pendant le trajet. J'avais de quoi m'occuper, je t'assure, en étudiant mes deux compagnons de route. Pour ton hôte de la rue d'Enfer, nous savons ce qu'il va faire en Périgord, et je ne suis nullement fâché de l'avoir rencontré, car c'est la preuve que mes conjectures étaient justes. Bonnin va chercher comme moi le testament de ton oncle, ce n'est pas douteux. Il va le chercher dans le pays où se trouve Zénobie Capitaine. Donc, j'avais deviné, c'est à la cantinière qu'il en veut, c'est la cantinière qui a ton héritage dans sa poche.

« En ce qui concerne Bonnin, voilà qui est bien, je suis fixé. Mais l'autre ? Ce personnage énigmatique m'inquiète. Il dit qu'il voyage pour la remonte de la maison du roi. Ce n'est pas une profession, cela. Et puis, pourquoi moucharde-t-il le vieux ? Je ne peux pas supposer qu'il coure aussi après le testament du colonel. Alors, que vient-il faire à Périgueux ? Je me suis très-bien aperçu qu'il cherchait à me tirer les vers du nez, en me faisant parler sur le pays des truffes et sur ses habitants. J'ai même remarqué qu'il me demandait volontiers ces renseignements quand nous causions en tête-à-tête. Il est vrai que, de son côté, ton hôte s'informait des mêmes choses et choisissait pour me les demander le moment où l'autre n'y était pas.

« Hé! hé! s'ils pouvaient s'entre-détruire, ce serait charmant et ça simplifierait beaucoup ma besogne. En tout cas, je me suis arrangé pour me mettre dans leurs bonnes grâces et pour y rester. Je fais le sourd avec acharnement et je les force à s'égosiller quand ils me parlent, ce qui me réjouit considérablement. Mais je fais aussi la bête, et j'ai réussi à leur persuader que j'étais le plus stupide de tous les marchands de comestibles de France et de Navarre. De cette haute opinion que j'ai su leur donner de mon esprit, il résultera sans aucun doute qu'ils ne se défieront pas de moi, et je ne désespère nullement de devenir un peu plus tard leur confident, ce qui ne serait pas médiocrement avantageux pour nous.

« Je dis un peu plus tard, parce qu'il me paraît que mes deux nouvelles connaissances vont passer ici quelque temps. Bonnin dit qu'il a un procès pendant devant le tribunal de l'endroit et qu'il ne décampera d'ici qu'après l'avoir fait juger. Gardilan assure que le Périgord produit une race de chevaux créée tout exprès pour remonter la maison du roi et que ses achats l'y retiendront peut-être une quinzaine. La cuisine du pays lui plaît, d'ailleurs, il ne le cache pas, et je le crois porté sur sa bouche. Il faudra qu'une fois j'essaye de le griser pour le faire parler. En attendant je leur ai déclaré à tous les deux que mon séjour ici serait assez long.

« Voilà, mon cher Lucien, à quel point nous en sommes. Je loge avec les deux particuliers en question chez le meilleur aubergiste de l'endroit, et j'aurai bientôt fait de tirer de lui des renseignements sur Zénobie, car il connaît

tout le monde à dix lieues à la ronde. Cette ville est pleine de joyeux compagnons qui viennent y faire bonne chère et on s'y amuse trop pour que les gens y soient bien discrets. D'ici à vingt-quatre heures, j'aurai certainement appris bien des choses.

« Nous sommes sûrs, d'ailleurs, que le sieur Bonnin opérera sous mes yeux, car je m'arrangerai pour le surveiller de près. C'est un grand point, attendu que je saurai aussi bien que lui dénicher la cantinière, et qu'entre nous deux elle ne ba'anceraît certainement pas, si nous devions par hasard lui faire la cour en même temps.

« Je n'ai pas besoin de te dire que tu recevras fréquemment de mes nouvelles et que je te tiendrai au courant de tous les incidents qui surviendront. En somme, je suis content de mon entrée en campagne. L'ennemi est arrivé aussitôt que nous sur le terrain, mais nous sommes mieux armés que lui pour faire la conquête du testament.

« Bonnin n'a à montrer à Zénobie qu'une figure de coquin et peut-être quelques billets de banque. Moi, j'ai la médaille qu'elle t'a donnée avec la croix qu'elle y a faite de sa propre main. Elle reconnaîtra bien tout cela, que diable ! et elle écoutera de préférence Timoléon Machefer, dont la figure, je m'en flatte, respire l'honnêteté la plus parfaite et lui inspirera à première vue une confiance absolue. Mais ne mettons pas la charrue avant les bœufs. Pour séduire la cantinière, il faut d'abord la trouver et c'est pourquoi je te quitte. Je vais à la cuisine bavarder un peu avec le maître d'hôtel qui a, comme je te l'ai déjà dit, la langue bien pendue.

« Je présume que tu ne t'ennuies pas trop, car les visites de nos amis ne doivent pas te manquer. Serre cordialement la main de ma part à Thomas et dis-lui que je lui recommande la prudence. Il me comprendra. Je dépose mes hommages aux pieds de sa charmante fille et je n'ai pas besoin de la prier de veiller à ce pauvre petit diable de bossu qui nous a rendu un fameux service. Frantz doit s'en occuper, mais il est un peu brutal, et je tiens à ce que l'enfant soit bien traité.

« Sur ce, cher ami, je t'embrasse de bon cœur en te disant : à bientôt !

« Ton vieux camarade,

« TIMOLÉON MACHEFER. »

CHAPITRE IV

*A Madame,
Madame la baronne de Sainte-Gauburge,
16, rue de la Grange-Batelière,
à Paris.*

« Périgueux, le 9 août 1815.

« Chère et tendre Zoé,

« Je te disais dans ma première lettre que j'allais mettre incontinent la main à la pâte. Je l'y ai mise, mais la pâte était encore trop chaude et je m'y suis brûlé les doigts.

« Il faut que je te compte ça par le menu, car c'est vraiment drôle.

« Figure-toi que, le lendemain de mon arrivée, après

un succulent déjeuner où j'avais vidé à ta santé deux bouteilles de vieux Bergerac, je me transportai chez M. le préfet, à qui je fis passer ma carte avec la lettre de recommandation de Son Excellence le duc d'Otrante. On me fit attendre une grande heure, ce que je trouvai peu respectueux pour notre illustre patron, et enfin je fus introduit devant la première autorité du département des truffes.

« Ce fonctionnaire me reçut du haut de sa grandeur et un peu plus que fraîchement. C'est un *ci-devant*, comme on disait dans ma jeunesse, un voltigeur de Louis XIV, comme disent maintenant les libéraux, et il me paraît professer pour Mgr Fouché un souverain mépris. Sous prétexte que Fouché a été moine et régicide ! Je vous demande un peu ! On a bien raison de dire que ces émigrés n'ont rien oublié et rien appris.

« Celui-là commença par me demander d'un petit air sec si je n'étais pas déjà venu en Périgord en 1811. Le patron avait eu la malheureuse idée de mettre ça dans sa lettre ; moi, j'ai eu la sottise de répondre que oui, et même que j'avais eu la chance de contribuer à faire couper le cou à quelques particuliers qui avaient volé à main armée les fonds de l'État. Je tombais bien. Il paraît que, parmi ces chouans retardataires, il y avait justement un gentilhomme, proche parent du préfet. J'aurais dû me rappeler que, depuis ce temps-là, le gouvernement avait changé deux fois.

« Tu penses, chère amie, que ce discours, imprudemment tenu par ton fidèle adorateur, n'a pas manqué de déplaire à M. le préfet, déjà assez mal disposé pour les

gens *de la maison*. Ces royalistes de la vieille roche sont tous des gens remplis de préjugés, et ce n'est pas sur eux qu'il faut compter pour favoriser la fusion des castes. Il m'a dit sèchement que le colonel Labédoyère avait été arrêté à Paris, que le maréchal Ney venait de l'être en Auvergne, qu'il en avait reçu l'avis officiel, et qu'en conséquence, ma mission n'ayant plus d'objet, il n'avait point à favoriser son accomplissement.

« C'était un congé en règle et appuyé d'un regard qui me montrait clairement la porte. Tout autre que Maxime Trimoulac l'aurait prise. Mais il est bon cheval de trompette, Maxime Trimoulac. J'ai fait respectueusement observer à M. le préfet que ma mission était plus étendue qu'il ne le pensait et que j'étais envoyé dans le Midi par S. Exc. le ministre de la police pour étudier l'esprit public en général et surveiller certains individus en particulier; que je comptais passer un certain temps dans la Dordogne et que j'espérais obtenir des autorités certaines facilités indispensables. Le préfet, toujours raide comme un pieu, m'a invité à préciser.

« Ma foi! j'ai lâché le grand mot. Puisque le colonel et le maréchal sont pris, je n'ai plus de prétexte vis-à-vis de Fouché pour prolonger mon voyage. Autant dire qu'avec lui mes vaisseaux sont brûlés, et autant vaut profiter tout de suite d'une recommandation qu'il ne renouvellera plus en ma faveur.

« J'ai déclaré au premier magistrat des Périgourdins que j'étais chargé d'observer et d'interroger une certaine Zénobie Capitaine, ex-cantinière au 49^e d'artillerie, qui devait être récemment rentrée de Russie et qu'on soupçonnait d'être l'émissaire de conspirateurs bonapartistes

établis à l'étranger. Une histoire lestement improvisée et galamment troussée, comme tu vois.

« C'est ici qu'il faut admirer les coups du hasard. Croirais-tu, ma toute belle, qu'à cette révélation mon préfet hoche la tête d'un air grave, consulte un dossier placé sur son bureau et me répond avec solennité : Mon administration a devancé les intentions du gouvernement. La nommée Zénobie Capitaine a été arrêtée, le 14 juillet dernier, comme suspecte de propagande au profit de l'usurpateur et pour avoir tenu des propos séditeux. Elle est actuellement détenue dans la prison de la ville.

« J'avais parlé au hasard et j'étais tombé juste. Rien ne pouvait mieux m'arranger d'ailleurs que cette incarcération de la cantinière. J'étais sûr de l'avoir sous la main au lieu d'être obligé de courir après elle. Tu imagines bien que j'ai pris la balle au bond. Après lui avoir glissé un compliment délicat sur la vigilance de son administration, j'ai dit à M. le préfet que je sollicitais la permission d'entrer librement dans la prison et de communiquer sans témoins avec la prisonnière. Il m'a répondu qu'il allait donner des ordres à cet effet.

« Alors j'ai eu l'idée de faire d'une pierre deux coups en me débarrassant de ce drôle aux besicles d'or qui marche sur mes talons depuis Paris. Je l'ai signalé comme un dangereux personnage, agent révolutionnaire reconnu par moi, malgré son déguisement, et bon à réexpédier de brigade en brigade sur la capitale, où on le mettrait en face de son dossier. M. le préfet prend une note et m'annonce qu'il enverra le commissaire de police examiner les papiers des voyageurs.

« Je me dis : Bon ! mon gredin est pincé ; il va se trou-

bler, on l'arrêtera et on le renverra d'où il vient. Je salue jusqu'à terre et je rentre à mon auberge, enchanté de ma matinée. Toi aussi, tu es enchantée, je parie. Attends un peu, et admire comme la fatalité me poursuit.

« L'heure du dîner arrive. On se met à table. J'étais naturellement entre le marchand de truffes et le serpent à lunettes. Tous gais comme pinsons. Le sourd faisait à chaque instant des quiproquos à mourir de rire. Nous dégustions un plat d'écrevisses à la bordelaise comme on n'en mange ni au Rocher, ni chez Véry, lorsqu'apparaît M. le commissaire, ceint de son écharpe et suivi de deux gendarmes. Saisissement général. Il demande les passeports. Chacun exhibe le sien, moi le premier, le marchand de truffes ensuite. En règle tous les deux, bien entendu. On vient à la cravate blanche, qui répond piteusement : Monsieur, je n'en ai pas. — Alors, monsieur, veuillez me suivre. La cravate blanche laisse là ses écrevisses et suit, sans proférer un seul mot, les gendarmes qui l'emmènent.

« Je t'entends d'ici t'écrier : le coquin ne fait pas honneur à *la maison*. Vraiment, il n'est pas fort. C'est ce que je me disais aussi, mais patiente un peu. Je te laisse à penser le tapage que cette arrestation a fait dans l'auberge. Le brave marchand de truffes n'en revenait pas. Moi non plus, mais pas pour les mêmes raisons. Je ne pouvais pas comprendre qu'un vieux routier comme mon *fleur* de l'hôtel des postes eût négligé la précaution élémentaire du passeport.

« Attends, attends, tu vas voir. Le lendemain matin, je me lève tout guilleret de me sentir débarrassé de cette

vilaine mouche, et je me mets à vider une bouteille de vin blanc pour me mettre en appétit. Je ne l'avais pas achevée et je trinquais avec le marchand de truffes, qui est vraiment un bon diable, lorsqu'on m'apporte mon permis pour entrer dans la prison. Je ne perds pas une minute et je file vers le cours Tourny, où se trouve l'entrée de la geôle. Le gardien-chef, qui était prévenu, me reçoit à merveille et me dit : Votre cantinière se promène justement dans le préau. Vous allez pouvoir l'interroger tout à votre aise. Je vais vous y conduire. Il me conduit en effet, et qu'est-ce que je vois ? Une douzaine de prisonniers mâles et femelles se promenant à travers une grande cour et, dans un coin, sur un banc, le serpent à lunettes causant avec une femme que je reconnais sans l'avoir vue et qui ne pouvait être que Zénobie Capitaine.

« C'était elle en effet, et j'ai compris alors pourquoi le gueux n'avait pas de passeport. Il vient comme moi pour la cantinière, c'est sûr. Il avait appris en causant avec l'aubergiste qu'elle était en prison et il s'y est fait mettre exprès pour arriver jusqu'à elle. Voilà qui est assez bien joué ou je ne m'y connais pas. Mais aussi, qui croirait que les prisons de province sont tenues de la sorte et qu'on y souffre à la promenade le mélange des sexes ! C'est affreux et je ferai là-dessus un rapport à Son Excellence aussitôt que je serai rentré à Paris.

« Inutile de te dire que je n'ai pas épargné les reproches au gardien-chef. Il m'a répondu que l'espace manquait. La belle raison ! On aurait dû mettre la veuve Capitaine au cachot et jeter le serpent à lunettes dans un cul-de-basse-fosse.

« Il n'a pas fait trop mauvaise contenance en m'apercevant, le vieux drôle. Il est même venu à moi pour me dire qu'il avait écrit à Paris, que son identité serait bientôt constatée et sa mise en liberté très-prochaine. Je lui ai souhaité bonne chance et j'ai fait appeler la cantinière au greffe.

« Tu crois peut-être qu'elle est de meilleure composition que l'homme à la cravate blanche ? Eh bien, détrompe-toi. Je suis tombé, pour mon malheur, sur la cantinière la plus madrée de toute l'armée française. Je me suis présenté du premier coup comme envoyé par le lieutenant Bellefond, héritier du colonel, et, pour expliquer cette substitution de personne, je lui ai débité une petite histoire assez bien inventée, tu peux t'en rapporter à moi. L'histoire n'a pas pris du tout. Zénobie ne m'a point contredit, mais elle m'a juré ses grands dieux que le colonel Lacaussade s'est noyé dans la Bérézina et qu'il ne lui a pas confié le moindre testament.

« Voilà quatre jours que je viens régulièrement passer une heure avec elle et nous en sommes toujours au même point. J'ai beau lui tendre des traquenards, elle ne varie jamais dans ses réponses. C'est-à-dire que j'en arrive à croire qu'elle dit la vérité. Et, après tout, s'il n'y a pas de testament, j'hérite de par la loi.

« Je ne renonce pourtant pas encore à faire parler la vivandière, et j'ai écrit à l'homme d'affaires de feu mon oncle pour avoir de nouveaux renseignements.

« Aussitôt que je serai arrivé à un résultat, ce qui ne tardera guère, je prendrai mon vol vers un certain nid placé dans la rue de la Grange-Batelière et habité par la

plus charmante des baronnes, dont je me dis toujours le fervent adorateur.

« MAXIME TRIMOULAC. »

A Madame

Madame Julie Boutard,

93, rue d'Enfer,

à Paris.

« Périgueux, le 17 août 1815.

« Ma bonne Julie,

« Je vais considérablement t'étonner en te disant que je sors de la prison de cette ville après une détention de dix jours. C'est la raison pour laquelle je suis resté tout ce temps-là sans t'écrire. Ne t'effraye pas trop, du reste, en apprenant qu'on m'a mis sous les verrous ; il n'eût tenu qu'à moi de ne pas m'y laisser mettre, comme je vais te l'expliquer tout à l'heure. Mais j'ai, malheureusement, des nouvelles plus sérieuses et médiocrement satisfaisantes à te donner de la grande affaire.

« J'en étais resté, dans ma lettre du 5 courant, à mon arrivée en compagnie de la mouche de l'hôtel des postes et d'un inoffensif marchand de truffes. Je t'annonçais que j'allais me tenir sur mes gardes contre l'un et me renseigner auprès de l'autre. Je me renseignai, en effet, et le truffier ne m'apprit pas grand'chose ; mais l'aubergiste, qui sait tout ce qui se passe en vilie, me raconta dès le second jour que la cantinière du colonel Lacaussade était revenue au pays au mois de juin dernier, et que le bruit courait

qu'elle rapportait le testament du susdit colonel. Il me raconta aussi quelque chose de plus étonnant, à savoir que Zénobie Capitaine avait été dénoncée, peu de temps avant mon arrivée, par les ultra-royalistes de l'endroit, comme agent bonapartiste, et conduite en prison, où elle était encore.

« Cette fâcheuse nouvelle me déconcerta fort, car elle dérangeait tous mes projets. Je ne pouvais plus m'aboucher avec Zénobie, et je n'espérais point qu'on m'autoriserait à la visiter dans son cachot. Heureusement, il me vint une idée, celle d'aller la rejoindre en me faisant arrêter.

« Je m'étais informé adroitement, et j'avais su que le régime de la maison d'arrêt était si peu rigoureux, que les détenus communiquaient entre eux librement. C'était justement mon affaire, et j'eus bien vite calculé toutes les facilités que me donnerait, auprès de la cantinière, mon incarcération. Je pourrais me présenter à elle comme un coreligionnaire politique, persécuté par la réaction, et alors j'aurais beau jeu à me faire passer pour l'envoyé du lieutenant Bellefond.

« Il ne s'agissait plus que de découvrir un moyen de perdre ma liberté. Mais, si on va la plupart du temps en prison malgré soi, il y a parfois des cas où on n'y entre pas, quelque envie qu'on en ait. En ce monde, n'est point incarcéré qui veut. J'en étais là quand, au milieu du dîner, un commissaire de police est venu demander les passeports aux voyageurs arrivés la veille. J'eus une inspiration. Je répondis nettement que je n'en avais point. J'avais une peur de tous les diables que le commissaire ne fût un brave homme qui se bornerait à me demander d'établir mon iden-

tité, mais il me dit aussitôt de suivre les gendarmes. On ne m'ôtera pas de la tête que je dus cet heureux dénouement à une dénonciation portée contre moi par mon aimable compagnon de voyage, l'homme aux moustaches cirées. Brave mouchard, va ! Il ne se doutait guère qu'il comblait tous mes vœux.

« A te dire vrai, je n'étais pas inquiet du tout, et mon excursion en prison ne présentait aucun danger sérieux. J'avais au fond de ma malle un passeport très régulier. Je savais bien qu'on l'y trouverait en faisant une perquisition dans mes effets, et je me proposais de répondre, quand on me demanderait pourquoi je l'avais caché, que j'avais voulu m'assurer jusqu'à quel point les autorités poussaient le mépris de la liberté des citoyens. J'avais là-dessus une foule de phrases toutes faites qui s'accordaient parfaitement avec un rôle toujours bon à prendre en voyage, et que j'avais pris en effet, celui de bourgeois frondeur. Les recherches devaient durer quelques jours. C'était ce que je voulais, et, pourvu que j'eusse le temps de causer avec la vivandière, je n'en demandais pas davantage.

« Les choses n'ont pas tourné tout à fait comme je l'espérais.

« Ça marchait très-bien d'abord. On m'avait écroué avec beaucoup d'égards. Les gendarmes sentaient bien que je n'étais pas un malfaiteur, et le gardien-chef, ayant vu ma bourse très-bien garnie, me témoignait une déférence toute particulière. Il m'avait logé à la pistole et me laissait toute liberté de me promener au préau. Dès le premier jour, j'y fis la connaissance de Zénobie, et tu penses que, près d'elle, je déployai tous mes talents.

« C'est une gaillarde qui répond bien à l'idée que je m'en étais faite, grande, forte, haute en couleur, et elle ne me semblait pas bien retorte. J'avais abordé franchement la situation et je lui avais dit que je venais de la part de son protégé Lucien Bellefond, lequel avait bien reçu sa lettre, mais n'avait pu venir lui-même, ni répondre, attendu qu'il était poursuivi pour cause politique.

« La fable était au moins plausible, surtout à la suite de mon arrestation, et Zénobie l'écouta avec beaucoup d'attention, mais elle ne me fit que des réponses évasives et je ne remarquai pas tout d'abord à quel point elle mesurait ses paroles. Ainsi, sur la lettre adressée au lieutenant, elle évitait de s'expliquer, se laissant raconter par moi ce qu'elle contenait, mais ne me disant ni qu'elle l'avait écrite, ni qu'elle était apocryphe. Elle parlait tout aussi sobrement du colonel, déclarant qu'il était mort et qu'on aurait un jour ou l'autre la preuve de son décès. Elle s'étendait davantage sur son cher Lucien Bellefond et elle le plaignait de tout son cœur d'être ainsi persécuté par le gouvernement. Rien de plus.

« Tu conçois que, pour lui donner confiance, je n'épargnais rien. Ainsi, elle me demandait si ce pauvre enfant était bien changé depuis qu'elle ne l'avait vu. Manière adroite, je crois, de savoir si vraiment je le connaissais. Or je n'étais pas embarrassé pour faire son portrait et je ne m'y épargnais pas. Je m'étendis aussi sur son caractère emporté, et rien qu'à ce trait elle dut voir que j'avais pratiqué le cher lieutenant.

« Bref la première journée s'était passée en escarmouches et la seconde, plus sérieusement menée, s'annonçait très bien. J'étais assis sur un banc à côté de Zénobie et je la

serrais de près en lui posant de temps à autre, à brûle-pourpoint, des questions insidieuses auxquelles j'espérais qu'elle finirait par se laisser prendre. Je venais précisément de lui demander, au moment où elle s'y attendait le moins, comment il se faisait qu'après avoir annoncé à Lucien sa prochaine arrivée, elle eût subitement changé d'avis. Je crois, en vérité, qu'elle ouvrait la bouche pour me répondre par un aveu, lorsque j'aperçus, qui ? le coquin au bouquet de poils rouges escorté du gardien-chef, qui semblait être à ses ordres.

« Pour le coup, *il en est*, n'est-ce pas ? et il faut même qu'il occupe à *la maison* un poste assez élevé, pour qu'on lui permette d'entrer dans les prisons comme chez lui. Il est venu à moi, le vil drôle, et il m'a adressé d'hypocrites compliments de condoléance, auxquels j'ai riposté comme il convenait. Puis il s'est retiré et on a appelé Zénobie au greffe. Pas de doutes non plus sur ce point. C'est pour elle qu'il vient. Mais tu vas voir avec quelle persistance la mauvaise chance me poursuit.

« Une heure après, Zénobie revient. Je veux reprendre la conversation au point où je l'avais laissée. Je recommence mon histoire de la mission à moi confiée par Lucien et j'insiste sur la promesse sacrée que je lui ai faite en le quittant de lui rapporter le testament de son oncle. Elle me laisse aller et elle me répond avec un sang-froid superbe : Le monsieur qui vous a parlé tout à l'heure et qui m'a fait demander dit comme vous qu'il est envoyé par Lucien Bellefond. Lequel croire de vous deux ?

« J'avoue que je suis resté coi. Je ne m'attendais pas à un pareil tour.

« Ainsi, ce chenapan, ce bandit, ce scélérat joue le même jeu que moi. Il vient pour extorquer à cette femme le testament du colonel ! Dans quel intérêt ? Serait-ce aussi pour le vendre au lieutenant ou à l'héritier naturel ? La dernière supposition est la plus probable. Quoi qu'il en soit, j'ai compris à l'instant même que la mèche était éventée et que je ne tirerais plus rien de la cantinière.

« C'est alors que j'ai vivement regretté de m'être fait mettre en prison. On sait fort bien quand on y entre, on ne sait jamais quand on en sortira. Et puis, je me disais que le Gardilan, qui doit avoir le bras long, pourrait bien conseiller aux autorités de Périgueux de m'y laisser. Heureusement, j'en ai été quitte pour dix jours d'inquiétude et d'ennui. On a examiné mes papiers et on m'a donné la clef des champs hier, avec une forte semonce pour la mauvaise farce que j'avais faite au commissaire en lui cachant mon passeport.

« Je suis revenu à l'auberge, où j'ai retrouvé mon brave marchand de truffes et l'homme aux moustaches cirées qui m'a fait un conte ridicule pour m'expliquer sa visite à la prison.

« Tu vois, ma pauvre Julie, qu'après tant d'efforts intelligents, tout est à recommencer sur nouveaux frais. Eh bien ! je ne désespère pas du tout. Mon concurrent ne lâche pas pied non plus, mais il n'est certes pas plus avancé que moi et j'ai sur lui un avantage. C'est qu'il doit en être aux conjectures sur l'existence du testament, tandis que moi j'ai une certitude, puisque je tiens la lettre de Zénobie.

« Et, à ce propos, je viens de faire une importante découverte. Cette lettre n'est pas de Zénobie, attendu que Zéno-

bie ne sait ni lire, ni écrire, j'en ai maintenant la preuve certaine. Mais si la cantinière ne l'a pas écrite, elle l'a dictée, j'en suis sûr. A qui ? à quelqu'un qui pourrait bien être allé à Paris à sa place avec le testament en poche. C'est ce que je saurai bientôt. Tout ce que je puis te dire pour aujourd'hui, ma chère Julie, c'est que je tiens une nouvelle piste et que cette fois, je crois, c'est la bonne.

« Calme Clarisse. A toi pour la vie.

« LUC BONNIN. »

A Monsieur

Monsieur Guillaume Frantz,

coissier chez M. Mâchefer, négociant,

9, rue Montmartre,

Paris.

« Périgueux, le 29 août 1815.

« Mon cher Lucien,

« Cette fois, j'ai du nouveau à t'apprendre et tu me pardonneras d'être resté si longtemps sans t'écrire, quand tu sauras ce que j'ai fait depuis trois semaines.

« Je savais que Frantz te montrait les lettres d'affaires que je lui ai adressées très-régulièrement tous les huit jours depuis mon départ. Tu ne pouvais donc pas être inquiet, et comme je tenais à t'annoncer un résultat définitif, je me taisais.

« Aujourd'hui, je puis parler, et je commence.

« Tu en es resté à mon arrivée à Périgueux, en com-

pagnie de deux drôles que je soupçonnais fort d'y être attirés comme moi par la succession du colonel. Pour l'un des deux c'était certain, puisque ce particulier cravaté de blanc s'appelait M. Bonnin. L'autre espionnait celui-là, c'était clair aussi, mais je me demandais pourquoi. Je le sais maintenant et je vais te le dire. Apprête-toi à t'étonner.

« Dans ma première lettre, je te laissais entrevoir que j'allais tâcher de m'insinuer dans les bonnes grâces de ces messieurs, afin de lire, s'il se pouvait, dans leur jeu. J'y ai réussi, au delà de mes espérances. Avec le Bonnin, ma liaison a été interrompue par son incarcération ; car il faut que tu saches que l'habile coquin s'est fait arrêter exprès, sous prétexte d'avoir oublié son passeport. Quel intérêt avait-il à cela, vas-tu demander ? Je vois trop tard que j'aurais dû commencer par le commencement, et te dire tout d'abord que Zénobie, notre pauvre Zénobie, avait été coffrée, peu de temps avant mon arrivée à Périgueux, et se trouvait dans la prison de cette ville.

« M. Gardilan, l'homme aux moustaches cirées, a de très-belles relations en sa qualité d'agent de remonte pour le gouvernement, et il se faisait ouvrir à volonté les portes de la maison d'arrêt. Mais Bonnin qui n'a point les mêmes facilités, n'avait rien trouvé de mieux que de se laisser conduire en prison pour s'y aboucher avec la cantinière.

« Pourquoi avait-on incarcéré Zénobie ? Parce qu'on l'accusait de faire de la propagande bonapartiste, en quoi on se trompait du tout au tout. Je reviens à mes espions.

« Ils étaient plus heureux que moi, puisqu'ils voyaient

Zénobie tous les jours tandis que je me creusais encore inutilement la tête pour trouver un moyen d'arriver jusqu'à elle. Mais le Gardilan ne me faisait pas l'effet d'avancer beaucoup en besogne, car il revenait tous les soirs à l'auberge avec une figure renfrognée et il se grisait abominablement, sans doute pour se consoler de son insuccès.

« Un soir qu'il était complètement dans les vignes du Seigneur, un homme du pays vint le demander et l'emmena faire un tour de promenade. En sortant de l'auberge, ils rencontrèrent ton métayer de Château-Lévêque, que j'avais prié de venir me voir et qui m'apprit ce que je n'aurais jamais deviné tout seul. L'homme du pays était l'intendant de feu ton oncle, et le sieur Gardilan était, — tu ne t'en doutais guère, — était le propre neveu du colonel, et son héritier naturel, M. Maxime Trimoulac.

« Oui, mon cher, ton concurrent, ton compéteur en propre personne. Comprends-tu, maintenant, ce que vient faire ici ce chenapan ? Moi, je l'entendais bien ; seulement, une chose me chiffonnait. Je ne m'expliquais pas que le fils d'une sœur de M. Lacaussade pût être dans la police. Mais ton métayer m'a raconté que ce joli monsieur avait quitté sa province et sa famille à la suite de fâcheuses histoires, qu'il passait pour avoir déserté et pour s'être vendu dans le temps au duc de Rovigo. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il servît maintenant le duc d'Otrante.

« Quoi qu'il en soit, je savais son secret ; il ne savait pas le mien, puisque son homme ne m'avait pas vu avec ton métayer, et j'avais ainsi sur lui un gros avantage. J'en profitai pour me lier de plus en plus avec ce gredin. Il ne

se gardait pas de moi parce qu'il me croyait sourd et idiot. A force de lui payer du champagne au dessert, je finis par gagner si bien sa confiance, qu'un beau matin de la semaine dernière, il me proposa de l'accompagner à la prison.

« Il faut te dire qu'après une dizaine de jours de captivité, le Bonnin avait été mis dehors, à son grand regret, je crois, car si j'en juge par sa mine, cette captivité n'a pas beaucoup avancé ses affaires. Mais le soi-disant Gardilan continuait à s'en aller chaque jour visiter la détenue Capitaine, laquelle lui tenait aussi rigueur.

« Apprécies-tu bien, mon cher Lucien, toute la profondeur de la satisfaction intime qu'a dû éprouver ton vieux camarade Timoléon Mâchefer, quand il a entendu son adversaire le plus dangereux lui offrir de lui procurer une entrée qu'il désespérait de jamais obtenir ?

« Décidément, il y a un Dieu pour les honnêtes gens.

« Figure-toi que le Trimoulac, persuadé que je le prenais toujours pour M. Gardilan, me dit, pour me décider à accepter sa proposition, qu'il avait un service à me demander. Je te laisse à penser si je me fis tirer l'oreille. Nous voilà partis pour la prison, bras dessus, bras dessous, et chemin faisant, voilà mon homme qui me raconte qu'il a un assez gros intérêt à savoir d'une certaine prisonnière si elle n'est pas dépositaire du testament d'un officier supérieur mort pendant la retraite de Russie. Il ajoute qu'il a le malheur de n'inspirer à cette femme qu'une médiocre sympathie, et que je serai peut-être plus heureux que lui. J'ai une si bonne figure ! Je lui réponds que je ferai de mon mieux, quoique ma surdité me gêne

beaucoup pour m'acquitter de la commission dont il veut bien me charger, et j'ajoute qu'il ne faut pas que la femme en question me voie avec lui. Il me comprend à merveille, me présente au gardien-chef et s'en va. Et voilà comment, huit jours durant, j'ai pu causer, une heure chaque jour, avec Zénobie Capitaine.

« Mais j'abuse de ta patience et je ne veux pas te faire languir plus longtemps avec mes préambules. J'ai donc vu la brave vivandière et j'ai recueilli de sa propre bouche l'assurance qu'elle a rapporté le testament du colonel, décédé non pas à la Bérézina, mais à Smolensk, le 5 décembre 1812; elle affirme qu'il sera facile de s'en procurer la preuve en écrivant au directeur de l'hôpital de cette ville, et que ce testament t'institue légataire universel.

« Voilà un résultat ou je ne m'y connais pas. Ah ! je ne l'ai pas obtenu sans peine. Aux deux premières entrevues, je ne recueillis que des dénégations obstinées. A la première, je n'étais pas muni de ton médaillon; à la seconde, je n'étais pas sûr qu'on ne nous observait pas et je n'osai l'exhiber. Enfin, à la troisième, je pris un grand parti. Je commençai par lui exposer sincèrement et complètement la situation, comment et pourquoi j'étais venu; les tentatives de l'homme aux lunettes d'or auprès de toi, Lucien Bellefond; les projets du sieur Trimoulac, héritier naturel; la proposition qu'il m'avait faite et que j'avais feint d'accepter. Puis, en guise de péroraison, je montrai la médaille et je lui fis remarquer la croix qu'elle y a tracée avec la pointe d'un couteau, voilà plus de quinze ans. Ce fut décisif. Zénobie me dit tout.

« Ce qu'elle m'a raconté, je te le répèterai bientôt de vive voix, car je pars demain pour Paris. En attendant, voici où nous en sommes.

« Zénobie a eu le testament, elle ne l'a plus. En arrivant à Périgueux en juin dernier, sachant que tu devais être à Paris, mais ignorant ton adresse, elle t'a écrit au hasard, dans l'espoir que le ministère de la guerre se chargerait de te faire parvenir sa lettre. Comment ne l'as-tu pas reçue ? Je n'en sais rien encore, mais je soupçonne qu'elle a bien pu tomber entre les mains de Bonnin, dont les visites à la poste restante s'expliqueraient fort bien ainsi. Le lendemain du jour où elle t'avait écrit, elle recevait une lettre de toi. Ne te récrie pas.

« Ta signature était fausse et tout me porte à croire que ce tour a été joué par Trimoulac, auquel son homme d'affaires avait sans doute annoncé l'arrivée de la cantinière et les bruits qui couraient sur l'existence d'un testament à ton profit.

« Tu suis bien mon raisonnement, n'est-ce pas ? Dans cette épître on donnait à Zénobie ton adresse, une fausse adresse, bien entendu, et on l'engageait à se mettre en route sans plus tarder pour Paris, où elle serait attendue dans la maison indiquée.

« Ici, il est temps de t'apprendre que Zénobie est complètement illettrée. Quand j'avais tout à l'heure qu'elle t'avait écrit, j'aurais dû te dire qu'elle t'avait fait écrire. Par qui ? Par la personne qui s'était chargée de lui lire la lettre du faussaire. Et cette personne est... une femme de ce pays-ci, une enfant du peuple que tu as connue, m'a-t-elle dit, dans ta jeunesse, sa propre nièce enfin, qui est aussitôt partie pour Paris,

nantie du testament. Comment se fait-il que tu n'aies pas eu de ses nouvelles? Elle est allée évidemment à la fausse adresse qu'on lui donnait et que, par malheur, Zénobie n'a pas retenue. Mais qu'est devenue cette pauvre petite? C'est ce que ni sa tante, ni moi, ne pouvons savoir encore, et c'est ce que je vais m'occuper de découvrir dès que je serai de retour.

« J'ai dit à M. Gardilan que la prisonnière avait refusé de me répondre et je crois que, de guerre lasse, il va reprendre le chemin de la capitale. Ton hôte de la rue d'Enfer ne tardera pas, je suppose, à en faire autant.

« Mais je me moque d'eux maintenant. Je sais que le testament est dans la poche d'une femme dont j'ai le nom et le signalement. Il ne s'agit plus que de savoir où est cette femme et nous le saurons bientôt, je te le promets.

« Amitiés autour de toi et une bonne poignée de main de ton vieux camarade.

« TIMOLÉON MACHEFER.

« P. S. Quand tu seras millionnaire, nous nous occuperons de tirer d'affaire Zénobie Capitaine, et j'espère que ce ne sera pas difficile. Je la chargerai de diriger chez moi la vente au détail. »

CHAPITRE V

Pendant que Timoléon Mâchefer courait les aventures en Périgord, Lucien Bellefond menait dans sa petite chambre de la rue du Jour la vie la plus paisible du monde, et, à vrai dire, il n'avait jamais été plus heureux, car Thérèse l'aimait et M. Vernède lui avait pardonné ses imprudences.

Le banquier s'était même montré plus indulgent que ne l'espérait Lucien, car il avait écouté sans sourciller le récit de ses désastres au jeu et il ne lui avait pas adressé l'ombre d'un reproche.

En revanche, il l'avait complimenté sur son duel avec le Prussien.

Thérèse, elle, faisait des réserves. Elle désapprouvait hautement son fiancé d'avoir ainsi risqué sa vie, sans souci du désespoir où il allait jeter ses amis. Elle le blâmait

aussi de s'être fié au premier venu et de ne pas avoir insisté avec plus d'énergie pour sortir de cette maison de la rue d'Enfer où on le gardait si bien.

On aurait juré qu'elle devinait la présence d'une femme dans cette maison maudite, et pourtant Lucien s'était bien gardé de lui laisser soupçonner l'existence de M^{lle} Clarisse.

Mais enfin elle pardonnait tout et elle se sentait si heureuse de posséder celui qu'elle avait cru mort, de le voir chaque jour, d'échanger avec lui de doux propos et des projets d'avenir, qu'elle oubliait le passé comme on oublie une longue nuit d'orage aux premiers rayons d'un beau soleil.

Le programme tracé par le bon Mâchefer avant son départ avait été ponctuellement exécuté.

Lucien vivait confiné dans son logement du deuxième étage, où ne pénétraient que la vieille servante de son vieux camarade, le caissier Frantz et le petit bossu, qui faisait merveilles à la boutique et marquait à son sauveur un dévouement enthousiaste.

Chaque jour, après l'heure de la fermeture de ses bureaux, M. Vernède arrivait avec sa fille et consacrait au convalescent une bonne partie de la soirée.

Il était plus affectueux et plus doux que par le passé, comme si son caractère eût été assoupli par le malheur. Non-seulement il n'élevait plus d'objections contre le futur mariage des deux jeunes amoureux, mais il s'associait à leurs espérances et il ne dédaignait pas de leur donner des conseils relatifs à l'arrangement de leur vie quand ils seraient unis.

Par contre, lorsque Lucien lui parlait de leur association commerciale et de la grosse échéance du 11 septembre, il détournait l'entretien ou répondait d'une façon évasive aux questions de l'officier.

Il affectait même de le mettre en dehors des éventualités financières qui menaçaient la maison de banque de la rue des Bourdonnais, comme s'il eût considéré comme non avenue la promesse qu'il lui avait faite de l'y intéresser.

Lucien lui avait proposé tout d'abord de vendre sa métairie du Périgord, ainsi qu'il en avait eu naguère l'intention, avant que lui vint la malheureuse idée de tenter la fortune au jeu.

M. Vernède avait refusé nettement et s'était longuement étendu sur les avantages qu'offre la possession d'un coin de terre, si petit qu'il soit, pourvu qu'il puisse nourrir ceux qui l'habitent, et d'une maison si modeste qu'elle soit, pourvu qu'elle puisse servir de refuge dans le malheur.

Il n'eût certes pas parlé autrement s'il eût prévu une ruine prochaine, et Lucien fut frappé de cette insistance à tout disposer en vue d'une catastrophe inévitable.

Le jeune homme avait beau lui rappeler que Mâchefer était parti pour rapporter une fortune, que sa première lettre permettait d'espérer le succès et que rien ne serait perdu tant qu'il ne serait pas prouvé que le colonel Lacaussade n'avait pas testé en faveur du lieutenant Bellefond.

M. Vernède restait froid à ses discours chaleureux et secouait la tête sans y répondre, à moins qu'il ne mur-

murât quelques mots sur la nécessité de prendre ses précautions contre des revers possibles et sur la prudence qu'il y avait à toujours caver au pire.

Cette tendance à désespérer de tout s'accrut bientôt de telle sorte que Lucien finit par renoncer à convertir le banquier à des idées plus riantes, et se renferma dans les douces joies que lui apportaient chaque soir ses entrevues avec Thérèse.

Du reste, plus le temps s'écoulait et moins il trouvait d'arguments à faire valoir pour reconforter le banquier, car, depuis sa première lettre, l'ami Mâchefer gardait un silence inquiétant.

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, dit un proverbe, menteur comme tous les proverbes. Ce n'était pas le cas de l'appliquer, car si le négociateur qui s'était député lui-même auprès de Zénobie eût découvert la cantinière, il n'eût certainement pas manqué d'en faire part en toute hâte à l'intéressé.

Lucien le sentait bien et se taisait. Il déplorait amèrement, dans son for intérieur, que la fortune de son oncle par alliance ne lui permit pas d'épargner une chute commerciale au père de Thérèse, mais, pour son propre compte, il était presque consolé de cette déconvenue et il acceptait fort bien comme perspective de bonheur futur la vie à trois dans sa maigre méiairie de Château-Lévêque.

Le mois d'août tout entier s'écoula pour les fiancés dans les paisibles délices d'un amour partagé et insoucieux de l'avenir, pour le banquier dans une tristesse

grave et résignée qui ne se manifestait presque jamais par des paroles.

On devinait que cet homme de fer voulait renfermer en lui même ses douleurs et ses inquiétudes, afin de ne pas troubler le bonheur de sa fille.

Deux fois, cependant, depuis que Timoléon s'était mis en voyage, M. Vernède était sorti de sa réserve habituelle.

La première, qui suivit d'assez près le départ de l'ex-fournisseur, ce fut contre les gens de l'ancien régime qu'il exhala sa colère en termes véhéments.

Lucien, assez surpris de cette sortie, se permit de l'interroger et apprit que cette indignation prenait sa source dans une démarche tentée auprès du banquier par une certaine comtesse des Orgeries, propre tante de M. le marquis de Baffey.

Cette vieille *ci-devant*, c'est ainsi que la qualifiait Thomas Vernède, s'était permis d'entrer dans son cabinet comme un tourbillon de falbalas, et là, à brûle-pourpoint, sans précautions, ni préambules d'aucune sorte, elle lui avait, avec une rare impudence, demandé la main de sa fille pour le marquis.

Thomas Vernède l'avait fort mal reçue, mais il n'avait pas pu l'empêcher de débiter une foule d'extravagances sur les mésalliances, sur l'honneur que son neveu faisait à un roturier, et sur l'immense fortune qu'elle lui laisserait, le tout accompagné de réflexions saugrenues sur Voltaire, la Révolution, le comte de Provence et l'*Émile* de Jean-Jacques.

Enfin, il était venu à bout de répondre à cette folle par

un refus peu poli et de la mettre à la porte, mais en arrivant chez Lucien ce soir-là il n'avait pas encore eu le temps de se calmer et il ne garda aucune mesure dans l'expression de ses sentiments.

Ceux du lieutenant n'étaient pas tout à fait les mêmes. Il avait d'abord frémi de colère à la pensée qu'un rival s'était permis de chercher ouvertement à lui enlever Thérèse, mais un regard de la jeune fille qui avait entendu le récit de son père l'avait rassuré sur l'impression que lui causait la recherche du marquis. Alors il se souvint que le marquis était créancier pour cent mille écus de M. Vernède, cent mille écus exigibles le 11 septembre, et il se sentit pénétré d'admiration pour ce banquier dont le cœur n'hésitait pas à sacrifier son honneur commercial au bonheur de sa fille et à ses convictions politiques.

Du reste, il faut croire que la comtesse ne revint plus à la charge, car il ne fut plus question d'elle ni de son noble parent; mais un soir, Thomas Vernède arriva chez Lucien avec un front soucieux.

Cette fois encore, il se répandit en propos amers contre les nobles et contre le gouvernement qui les avait ramenés, mais le point de départ de cette sortie était tout différent.

Le banquier apprit à Lucien que les rigueurs redoublaient contre les partisans de la liberté, que les officiers de l'ancienne armée étaient tenus en suspicion et les sociétés secrètes traquées avec un acharnement sans égal.

A la grande surprise du jeune officier, il nomma même les *Frères du Plâtre* parmi les conspirateurs signalés à la police et voués à la plus dure proscription.

Il ajouta qu'il avait quelques raisons de croire que son ami Timoléon pouvait se trouver compromis par ses accointances avec eux et qu'il y avait tout à craindre pour lui, car la *Terreur blanche*, comme on disait alors, était à l'ordre du jour, dans le Midi précisément.

Trois semaines s'étaient écoulées sans qu'on reçût une lettre de lui et cela n'avait rien de rassurant.

De plus, Thomas Vernède pensait que le logement de la rue du Jour ne tarderait pas à être surveillé et qu'il était prudent de n'y pas demeurer plus longtemps.

Lucien, complètement rétabli, était de force à sortir, et, s'il ne l'avait pas encore fait, c'était pour se conformer aux instructions du camarade Mâchefer qui lui avait recommandé la prudence.

Quand le banquier lui conseilla de déménager et d'aller s'établir hors de Paris, dans quelque banlieue solitaire, il hésita d'abord à suivre un conseil qui semblait tendre à supprimer les visites de Thérèse; mais, dès qu'il sut que M. Vernède et sa fille continueraient à venir le voir aussi souvent que la prudence le leur permettrait, il s'offrit à se mettre lui-même en quête d'un logement au delà du mur d'enceinte.

On adopta le projet à l'unanimité et on convint que, dès le lendemain, Lucien commencerait ses recherches.

S'il trouvait dans la journée à se caser hors barrière, il ne devait plus rentrer à la maison de la rue du Jour et se borner à donner par écrit sa nouvelle adresse à M. Vernède, lequel se chargeait, lui, de prendre les lettres qui arriveraient pour Lucien, sous le couvert du caissier Frantz.

Le lendemain, Lucien sortit de grand matin, non sans avoir fait à tout événement ses adieux au brave Frantz et au jeune Ésope.

Tout le monde était déjà debout dans ce quartier laborieux lorsqu'il mit le pied dans la rue; mais, comme on ne l'y avait encore jamais vu, il n'attira l'attention de personne.

Son projet était de sortir hâtivement de Paris en gagnant la barrière la plus voisine, car il n'avait aucune prédilection pour une banlieue quelconque.

Il n'allait point se fixer à la campagne par amour pour la belle nature, et il lui importait peu qu'autour de la maison qu'il allait chercher l'horizon fût rétréci ou étendu, plat ou accidenté.

Les bois de Ville-d'Avray ou la plaine des Vertus, c'était tout un pour ce qu'il en voulait faire.

D'ailleurs, l'ex-lieutenant du 25^e ayant guerroyé sans relâche jusqu'au 30 août 1813 n'avait guère eu le loisir de faire connaissance avec les environs de Paris, où il n'était rentré qu'en 1814.

Il était donc obligé de s'en remettre un peu au hasard pour le choix d'une résidence champêtre.

Cependant un instinct assez naturel le portait à chercher plutôt au nord de la ville.

C'était le côté qu'il avait le plus fréquenté depuis un an, Mâchefer l'ayant souvent conduit au Moulin-de-la-Galette sabler le vin d'Argenteuil, ou manger une friture à l'île Saint-Ouen.

Il remonta donc la rue Montmartre dans toute sa longueur, et, piquant toujours tout droit par le faubourg, il

arriva bientôt à la barrière Rochechouart qu'il franchit délibérément.

Dès qu'il eut passé le mur d'enceinte, il vit se dresser devant lui la butte Montmartre et la vue de ce monticule aride lui rappela tout à coup des souvenirs qui s'étaient un peu effacés de son esprit.

Dans les flancs de la colline qu'il avait sous les yeux, se creusaient des souterrains où il n'avait pénétré qu'une seule fois, mais dans des circonstances assez dramatiques pour qu'il se rappelât bien vite les moindres détails de la scène à laquelle il avait assisté.

C'était là, sous cette vulgaire masse de plâtre, que la justice du *Grand-Maçonnant* avait fonctionné d'une si terrible façon, et les lugubres traces du passage de cet impitoyable sectaire devaient s'y trouver encore.

Il prit fantaisie à Lucien de donner en passant un coup d'œil au versant méridional pour voir s'il y retrouverait l'entrée des carrières.

Il suivit donc à gauche le boulevard extérieur et gagna l'esplanade où il s'était assis, un certain dimanche soir, en compagnie de Timoléon Machefer, après l'exécution d'un faux frère *par la muraille*.

Le lieu était solitaire ; à peine quelques gamins jouant au bouchon ou se poursuivant à travers les terrains vagues, en piaillant comme des volées de moineaux effarouchés.

Lucien put donc, sans que personne fit attention à lui, traverser la place et raser de près le coteau.

Le grand jour modifie sensiblement l'aspect des localités qu'on n'a vues que la nuit, et l'ex-*Frère du Plâtre*

qui n'était pas venu là depuis l'émouvante soirée du 2 juillet, eut quelque peine à reconnaître la crevasse où il s'était embusqué dans cette mémorable circonstance.

Il finit cependant par la distinguer des autres à ses sinuosités et aux épaisses broussailles qui en masquaient l'entrée.

C'était bien l'étroit soupirail par où s'étaient glissés les frères qui portaient un condamné enfermé dans un sac et par où on l'avait jeté dehors, lui, Lucien Bellefond, lorsqu'il s'était permis de réclamer contre une exécution par trop sommaire.

Il s'arrêta naturellement pour contempler cette fissure d'innocente apparence qui conduisait à d'effrayantes catacombes, et il eut quelque velléité de s'y introduire pour revoir la place, fraîchement maçonnée, qui marquait dans un des piliers la sépulture d'un traître.

Il réfléchit heureusement qu'il ne portait rien de ce qu'il fallait pour pénétrer sous ces sombres voûtes où on osait à peine s'aventurer à la lumière des torches, et il se décida à continuer son chemin.

Mais, au premier pas qu'il fit pour passer outre, il se trouva face à face avec un individu qui se dressa tout à coup devant lui, au-dessus d'une touffe de ronces, comme s'il eût surgi brusquement des entrailles de la butte.

Cet étrange survenant fit, en l'apercevant, un mouvement de retraite, puis, ayant réfléchi sans doute qu'il était un peu tard pour se cacher, il sauta lestement hors de la

crevasse et s'éloigna d'un bon pas en tournant le dos à Lucien.

Celui-ci resta d'abord stupéfait de voir un inconnu sortir de ce passage qu'il croyait ignoré de tous les profanes, mais il se rappela bientôt qu'il importait fort à ses amis et aussi à lui-même de savoir quel était le personnage qui avait surpris leurs secrets.

Il se mit donc à le suivre sans affectation, mais aussi sans le perdre de vue.

Il n'avait pas eu le temps de remarquer ses traits et il lui eût été impossible de dire même s'il était jeune ou vieux.

Ni son allure, ni son costume ne pouvaient fournir d'indices, et il avait bien soin de ne pas se retourner.

Lucien pensa un instant à le devancer pour le dévisager tout à son aise, mais il réfléchit que ce serait attirer l'attention de cet homme, qui avait dû le prendre pour un simple passant, et que mieux valait se borner à le suivre jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de voir son visage.

En attendant, il se lança dans les conjectures.

Il n'y en avait que trois de raisonnables :

Ou l'individu était un bourgeois du quartier, que la curiosité et le désœuvrement avaient conduit à se glisser dans la crevasse sans savoir qu'elle pénétrait jusqu'aux immenses carrières creusées sous la butte, et qui, rebuté par l'étroitesse du passage et par l'obscurité, s'en allait en se jurant à lui-même de ne plus recommencer.

Ou c'était un espion envoyé à la découverte du repaire où se tenaient les assemblées des *Frères du Plâtre*.

Enfin, il se pouvait aussi que ce fût tout bonnement un *Compagnon de la truelle*, attiré dans le souterrain par un motif quelconque.

Entre toutes ces hypothèses, Lucien s'arrêta de préférence à celle de l'espionnage.

Elle s'accordait trop bien avec les demi-confidences de M. Vernède sur le danger qui menaçait l'association pour qu'il ne l'admît pas comme infiniment probable.

Dans tous les cas, il était prudent de la vérifier.

Lucien continua donc à suivre avec acharnement.

L'homme avait pris sans hésiter la direction de l'est et cheminait rapidement par les ruelles à peine bordées de maisons qui s'étendaient alors vers le hameau de Clignancourt.

Bientôt il déboucha au milieu d'une voie plus large et mieux pavée, qui est devenue de nos jours une des rues les plus fréquentées d'un quartier populeux, mais qui, à cette époque, n'était guère que le commencement d'une route royale.

L'individu la traversa ; puis, tournant à droite, il gagna en deux ou trois enjambées une grille, dont il ouvrit et repoussa aussitôt la porte derrière lui.

Cette grille défendait l'approche d'une petite maison bâtie entre cour et jardin, une des rares constructions qui s'élevaient de distance en distance le long de cette chaussée presque déserte.

Lucien vit de loin son homme disparaître à l'angle de ce pavillon en briques et s'arrêta fort embarrassé.

Rien de plus facile en apparence que d'entrer sur les

talons de l'inconnu qui n'avait pas pris la peine de fermer la grille à clé.

Mais la question était de savoir comment on serait reçu dans cette maison isolée qui, malgré ses murailles toutes neuves et son air propre, pouvait fort bien être un coupe-gorge.

La négligence du particulier qui s'y était réfugié en laissant l'entrée libre semblait préméditée pour engager les imprudents à s'y aventurer.

Tout en faisant ces réflexions assez sages, Lucien s'avancait à petits pas vers la grille, et, s'arrêtant au milieu de la route, il se mit à examiner la façade avec attention.

Cette façade était percée d'une porte et de deux fenêtres au rez-de-chaussée et de trois fenêtres au premier et unique étage, le tout hermétiquement clos par des volets solides.

Cela avait l'aspect d'un logis inoccupé, mais non pas abandonné, car la maison était en fort bon état et la cour sablée avec beaucoup de soin.

La jardin qui s'étendait derrière le pavillon était clos de murs et paraissait parfaitement entretenu.

Mais rien ne révélait la présence d'un être vivant dans cette habitation où venait cependant de s'introduire un homme qui n'en était certainement pas sorti.

Peu soucieux de percer ce mystère en se risquant au delà de la clôture extérieure, Lucien voulut avant de s'éloigner savoir au juste où il était, afin de retrouver plus tard la maison où l'homme sorti des carrières venait de se réfugier.

Il regarda autour de lui, s'orienta, compara et finit par conclure que ce chemin pavé devait être la chaussée de Clignancourt.

En effet, au coin d'un mur, il lut ce nom tracé sur une plaque jaunâtre et à demi effacé par la pluie, et ce nom lui rappela le condamné muré dans la carrière.

Il se souvenait fort bien que les exécuteurs l'avaient saisi, bâillonné et mis en sac au n° 13 de cette même chaussée.

A ce moment, ses yeux furent frappés par ce même numéro 13 inscrit en chiffres noirs sur les deux piliers qui encadraient la grille.

Pour le coup, la surprise de Lucien fut extrême et une foule d'idées germèrent à la fois dans son cerveau.

Un homme sortant des carrières de Montmartre et se réfugiant tout droit dans la petite maison où l'indigne chevalier de Lubiach avait été saisi deux mois auparavant par les *Compagnons de la Truelle*, c'était véritablement à n'y pas croire.

Ou plutôt, avec un peu d'imagination, Lucien aurait pu se figurer que le supplicié du 2 juillet s'échappait de la tombe où on l'avait muré et se hâtait de rentrer chez lui pour dénoncer ses bourreaux.

Il n'alla pas jusque-là dans ses conjectures, mais il en fit de plus d'une sorte, et la moins vraisemblable ne fut certes pas de supposer qu'un ami de défunt avait eu vent de la cause de sa mort et menait sourdement une enquête dans le but de découvrir ses meurtriers et de le venger.

Quoi qu'il en fût, cette singulière rencontre valait bien qu'on la signalât à M. Vernède.

Deux jours plus tôt, Lucien ne se serait point permis de lui en parler, car il ignorait encore que Mâchefer eût mis le banquier dans la confiance de l'existence des *Frères du Plâtre*.

Mais, depuis que le père de Thérèse lui avait fait part de ses inquiétudes au sujet de l'association, il se croyait obligé, au contraire, de l'informer de tout ce qui s'y rattachait.

Il se promet donc de modifier légèrement ses projets et de revenir le soir au domicile de M. Vernède pour lui raconter un incident qu'il eût été difficile de bien exposer autrement que de vive voix.

Mais, comme il ne voulait pas perdre sa journée, il résolut de suivre ce chemin, qui devait déboucher dans la plaine Saint-Denis, et de chercher une chambre dans la première auberge écartée qu'il rencontrerait.

Il était temps d'ailleurs pour lui de s'éloigner, car, en restant là, planté devant cette maisonnette mystérieuse, il ne pouvait assurément rien apprendre de nouveau.

L'homme s'était aperçu qu'on le suivait et n'était pas si sot que de montrer le bout de son nez.

Par contre, Lucien s'exposait à être examiné en détail, car rien ne prouvait que ces murs de briques n'eussent pas des yeux et que le visiteur des carrières ne fût pas embusqué derrière quelque volet et occupé à le dévisager.

Il fit donc volte-face, après une station qui n'avait que

trop duré, et il s'éloigna rapidement du pavillon silencieux.

Au delà, il n'y avait plus guère que des habitations de maraîchers.

Çà et là, un cabaret montrait son enseigne représentant un cruchon d'où la bière s'échappait impétueusement pour retomber en panache dans le verre tenu par un artilleur ou par un grenadier peint à la détrempe et de grandeur naturelle.

Mais les tonnelles qui entouraient ces buvettes champêtres n'abritaient personne pour le moment.

Ce n'était ni dimanche, ni lundi, et la population ouvrière était au travail.

De plus, il faisait une chaleur extrême, et les bourgeois n'avaient aucun motif pour se lancer en plein midi dans ces parages absolument dénués d'ombrages et de verdure.

Lucien s'en allait la tête basse, et il ne tarda point à ralentir le pas, car il n'était plus si pressé de louer un logement hors Paris, et la rencontre qu'il venait de faire le préoccupait beaucoup plus que le choix d'une auberge.

Il songeait aux suites de cette aventure et il se demandait comment il allait s'y prendre pour se présenter chez M. Vernède, où il était convenu qu'il ne devait pas mettre les pieds jusqu'au retour de Mâchefer.

Ne valait-il pas mieux attendre ce retour et s'expliquer en tête-à-tête avec son vieux camarade, sans effrayer de craintes peut-être chimériques le père de Thérèse déjà trop accablé de soucis?

Peut-être; mais, d'autre part, qui pouvait dire quand l'ex-fournisseur reviendrait de sa hasardeuse tournée en Périgord?

Lucien revint finalement à sa première idée qui était de se rendre le soir même à la rue des Bourdonnais.

En prenant quelques précautions, il se faisait fort d'y arriver sans être remarqué, et, pour s'assurer tout d'abord qu'il n'était pas suivi, il eut soin de se retourner plusieurs fois en remontant la chaussée.

La voie, à perte de vue, était complètement déserte et, dans la petite maison qu'il apercevait encore, rien n'avait bougé.

Rassuré de ce côté-là, il se mit à marcher plus vite, afin de franchir le plus promptement possible des espaces découverts et brûlés par le soleil.

Il apercevait à une demi-lieue en avant les premières maisons d'un de ces misérables villages qui déshonorent les abords de la grande ville : des bâtisses sans symétrie jetées comme au hasard dans un champ poussiéreux.

Ce vilain hameau devait être habité par des blanchisseurs, car il était entouré de linges variés qui séchaient étendus sur des cordes.

Certes, il ne pouvait venir à l'idée d'un Parisien de choisir pour séjour cette abominable agglomération de baraques.

C'était précisément là une raison qui détermina Lucien à essayer de se caser dans un endroit où il était sûr que personne ne viendrait le chercher.

Il avança donc, déterminé à demander des renseigne-

ments sur la localité à quelques paysannes au teint noir qu'il apercevait rôdant autour des draps étendus.

Mais, à ce moment, un bruit lointain lui fit tourner la tête.

C'était comme un grondement sourd et régulier, quelque chose de semblable au bruit de la marée qui monte, car cela grossissait rapidement.

Bientôt Lucien distingua le son cadencé des fers de chevaux martelant le sol.

Evidemment, une troupe de cavalerie arrivait au galop, et la première pensée qui traversa le cerveau de l'officier à demi-solde fut que ces gens-là le poursuivaient.

Il fit même un mouvement pour se jeter hors de la route, mais la réflexion le retint.

Il se dit qu'on n'envoie pas un escadron courir après un simple particulier pour l'arrêter, et que la police a d'ordinaire des façons plus discrètes.

Du reste, il eut bientôt la preuve que ce n'était point à lui qu'on en voulait, car il vit poindre au bas de la chaussée un gros de cavaliers précédant et entourant une calèche qui arrivait à fond de train.

Les casques brillaient au soleil et des gerbes d'étincelles jaillissaient des pavés.

Il n'y avait alors à Paris qu'un seul homme à se promener avec une escorte si imposante et une allure si précipitée, et cet homme c'était le roi Louis XVIII.

Lucien avait déjà entendu parler souvent des courses enragées auxquelles se livrait presque chaque jour ce souverain podagre, et, quoiqu'il ne se fût jamais trouvé sur son chemin, il comprit aussitôt que c'était lui qui

allait passer, et il se rangea bien vite sur le revers de la route pour éviter d'être écrasé.

Car il savait que le cortège royal ne se dérangeait pour personne et qu'il courait avec une vitesse étourdissante.

En effet, ce ne fut pas une des moindres singularités de ce monarque sage et modéré dans tous ses actes, que son étrange façon de goûter le plaisir de la promenade.

Ses jambes malades le condamnant à une immobilité perpétuelle, il éprouvait le besoin de se faire emporter avec une vitesse diabolique, pour se donner la sensation du mouvement que ses infirmités l'empêchaient de se procurer.

Aussi, quotidiennement ou peu s'en faut et quelque temps qu'il fit, le roi, après avoir tenu le conseil, montait ou plutôt se faisait hisser dans un vaste landau découvert et partait avec une escorte de cavaliers de sa maison.

Les postillons avaient ordre d'aller toujours ventre-à-terre et les malheureux cavaliers de l'escorte avaient toutes les peines du monde à suivre.

Il ne se passait pour ainsi dire pas de jour sans qu'un ou deux chevaux s'abattissent et très-souvent avec grand dommage pour le cavalier.

Du reste, ces légers accidents n'arrêtaient point Sa Majesté qui continuait sa galopade de trois heures, choisissant de préférence les chemins les plus arides et les plus mal pavés, — ses promenades favorites étaient la route de Saint-Ouen et la route de Choisy, — et rentrant aux Tuileries sans avoir permis à qui que ce fût, bêtes ou gens, de souffler une minute.

Ce jour-là, Louis XVIII avait légèrement changé son itinéraire habituel, mais non pas son train.

Lucien avait à peine aperçu les cavaliers d'avant-garde qu'ils arrivaient à la hauteur du fossé où il s'était réfugié.

Le landau suivit aussitôt, et Lucien put distinguer, au milieu d'un tourbillon de poussière, la calme et bourbonnienne figure du roi.

Le gros de l'escorte suivit en même temps, sans que nul fit attention à lui.

Mais l'officier qui la commandait, montant sans doute un cheval rétif ou fatigué, était resté un peu en arrière, et, quand il passa devant l'ex-lieutenant du 25^e, celui-ci le reconnut parfaitement.

C'était le marquis de Baffey.

Lucien n'avait pas revu son rival depuis le jour où ils s'étaient rencontrés dans le cabinet de M. Vernède.

Mais les traits du marquis étaient restés profondément gravés dans son souvenir.

La haine n'est point oublieuse, et celle de l'ex-lieutenant n'avait rien perdu de sa vivacité.

Il se souvenait des moindres détails de leur unique entrevue, et il aurait reconnu entre mille le regard froid et dédaigneux du hautain gentilhomme.

M. de Baffey avait-il la mémoire moins fidèle ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en passant il ne regarda pas le lieutenant, qui s'était rangé sur un des bas côtés de la route pour le voir passer.

Il est vrai qu'il était, pour le moment, fort empêché avec son cheval, un magnifique bai-brun de pur sang,

évidemment ramené d'Angleterre en même temps que les Bourbons.

Cet animal, dont on aurait eu alors quelque peine à trouver le pareil en la possession d'un Français, était aussi indocile que vigoureux. Le gentilhomme qui le montait avait beaucoup de peine à le maîtriser.

Il s'était attardé en lui livrant bataille à coups d'éperon et il cherchait à regagner sa place réglementaire, qui était à droite et à la hauteur du landau royal.

L'anglais, violemment ramené après une résistance énergique, se défendait encore par des pointes, des sauts de mouton et des écarts si prodigieux et si inattendus, qu'il fallait vraiment être un écuyer consommé pour se tenir en selle sur son dos.

Mais l'officier de mousquetaires noirs était inébranlable, et quand il passa, ferme sur ses étriers, le corps droit, la tête haute, et le sabre à la hanche, il avait une si fière mine que Lucien ne put s'empêcher de l'admirer ou plutôt de l'envier, car, entre rivaux, l'admiration touche de bien près à l'envie.

Le marquis, définitivement maître de sa monture, l'enleva par une vigoureuse pression des jambes, afin de rattraper sa distance, et il aurait eu tôt fait de rejoindre le cortège, si, par malheur, en touchant la terre, le cheval n'eût glissé sur le pavé et manqué des quatre pieds à la fois.

La chute fut terrible.

M. de Baffey, désarçonné et lancé en avant avec une

violence inouïe, alla frapper le sol la tête la première et resta sur la place.

X La bête essaya de se relever et retomba ; elle avait la jambe cassée.

Cependant, la voiture filait toujours à fond de train, et pas un soldat de l'escorte ne revint sur ses pas pour relever son officier.

Dans les courses royales, tant pis pour qui tombait. L'attelage galopait toujours, dût-il rentrer aux Tuileries sans un seul cavalier pour le protéger.

Ce jour-là, il disparut rapidement derrière les premières maisons du village qui fermait l'horizon à courte distance, et Lucien se trouva seul avec M. de Baffey, étendu sans connaissance au milieu de la chaussée.

Il ne faudrait pas jurer qu'en voyant tomber son rival, son premier mouvement ne fut pas un mouvement de joie. Les amoureux sont sans pitié.

Mais l'ex-lieutenant revint très-promptement à des sentiments plus humains.

Il courut à l'infortuné marquis gisant sur le pavé et il le trouva dans un fâcheux état.

Son casque avait roulé à dix pas de lui, et le sang coulait d'une blessure au front.

Il ne donnait, d'ailleurs, aucun signe de vie, et Lucien fut d'abord tenté de croire qu'il était mort sur le coup.

Mais, en se penchant sur lui, il reconnut qu'il respirait encore et il se mit en devoir de le secourir de son mieux.

Il s'agenouilla, déboutonna l'uniforme du blessé pour lui permettre de respirer plus librement, et se mit à es-

suyer avec son mouchoir le sang qui ruisselait sur son visage.

Le marquis ouvrit les lèvres et murmura quelques paroles inintelligibles, mais ce fut tout.

Lucien sentit qu'il s'affaissait dans ses bras et le soutint du mieux qu'il put; mais il commença à se trouver fort embarrassé de sa situation.

Que faire de ce blessé? Il ne pouvait pas rester là à le garder jusqu'à ce qu'il survînt quelqu'un, et, d'un autre côté, il était hors d'état de le transporter sans aide jusqu'à la maison la plus rapprochée.

D'ailleurs, lui qui avait toutes sortes de raisons pour éviter de se compromettre, il comprenait bien que ce serait folie de se mêler d'une aventure où un officier de la maison du roi venait de courir le risque de perdre la vie, en admettant qu'il en réchappât.

Et cependant, il avait peine à se résoudre à abandonner au milieu d'un chemin un homme qui allait peut-être expirer faute de soins.

Il en était là et il allait probablement se décider à aller chercher du secours, lorsqu'il entendit derrière lui une voix masculine.

— Je viens à votre aide, monsieur, criait cette voix un peu essoufflée, qui était celle d'un individu accouru à toutes jambes sur le lieu de l'événement.

Lucien se retourna et vit un quidam d'assez belle prestance et de tournure presque militaire, le visage orné de superbes moustaches d'un noir de jais et cirées avec beaucoup de soin.

Son aspect éveilla tout d'abord en lui comme un sou-

venir confus; mais il ne s'arrêta guère à cette première impression et il commença par remercier cet individu si obligant.

— Je ne fais rien que de très-naturel, lui dit simplement le parsonnage. Je suivais la chaussée là-bas à cent pas derrière vous, et j'ai assisté de loin à la terrible culbute de ce brave officier.

A ce discours, Lucien ne put s'empêcher de laisser paraître quelque étonnement.

Dix secondes avant le passage du cortège, il avait regardé vers la ville et il avait parfaitement vu que, dans cette direction, le chemin était tout à fait désert.

Cet homme mentait donc et s'il avait été véritablement spectateur de l'accident, cela ne pouvait être que de la fenêtre de quelque maison.

L'idée qu'il sortait du pavillon portant le n° 13 passa par l'esprit de l'ex-lieutenant, mais quelle apparence à cela? De la part d'un particulier qui cherchait à se cacher en sortant de la carrière, c'eût été une imprudence gratuite que de sortir de son asile pour entrer en colloque avec un homme qui l'avait suivi tout à l'heure.

D'ailleurs, le costume n'était pas le même et cependant il n'avait guère eu le temps d'en changer.

Lucien garda ses réflexions pour lui et dit :

— Il serait urgent, je crois, de transporter le blessé dans un endroit où il pût être soigné par un médecin.

— Oui, certes, et à son domicile, si c'est possible.

— Malheureusement, je ne le connais pas ce domicile, et...

— Attendez donc, monsieur, attendez donc ! voici un joli portefeuille qui me fait l'effet de devoir contenir les indications dont nous avons besoin.

En même temps il mettait la main sur un carnet qui avait glissé de la poche du mousquetaire noir, et que Lucien, moins clairvoyant ou plus préoccupé, n'avait pas aperçu.

— Justement, reprit l'inconnu, voici une carte de visite.

Le marquis HENRI DE BAFFEY.

49, rue de Varennes.

Lucien savait parfaitement le nom, mais il ignorait l'adresse de son rival et, à tout événement, il la grava dans sa mémoire.

— Diable ! murmura l'homme, ce n'est pas tout près d'ici la rue de Varennes et, même à nous deux, nous ne viendrions pas à bout d'y porter ce gentilhomme.

— Pendant que vous le garderez, je puis aller chercher un fiacre, dit vivement Lucien, qui ne demandait qu'un prétexte pour prendre le large.

— Parbleu ! c'est inutile, en voici un que la Providence nous envoie, s'écria l'inconnu en montrant une voiture qui sortait du village.

— Il conduit peut-être des voyageurs, et mieux vaut, je crois...

— Des voyageurs ? Ils ne refuseraient pas de descendre pour céder la place à un blessé, mais nous n'aurons pas la peine de leur demander ce service, car le fiacre revient à vide, je vois cela à son allure.

Lucien ne trouva plus d'objections. Il aurait bien voulu s'en aller, mais il craignait qu'un départ trop précipité ne mit en défiance son coopérateur de rencontre. Il attendit.

Le fiacre était libre et s'arrêta à la première réquisition.

— Descends, cria l'homme, et viens nous aider à charger cet officier dans ta voiture.

— Un officier ! répéta le cocher, un officier blessé ! ah ! mais non, pas si bête !

— Que dis-tu, drôle ?

— Je dis que je sais ce qu'il en coûte pour trimballer des messieurs qui se sont battus en duel. Huit jours de prévention et ma voiture en fourrière.

— Il ne s'agit pas de duel, imbécile. Tu vois bien que cet officier vient de se blesser en tombant de cheval. Allons, viens ! tu le ramèneras chez lui et tu auras un bon pourboire.

Le cocher parut réfléchir un instant, mais il se décida pourtant à suivre le conseil ou plutôt l'ordre qu'on lui donnait.

Quand il eut mis pied à terre, Lucien, qui avait écouté ce colloque assez distraitement, se trouva face à face avec un gaillard à face rubiconde dont le carrick à quinze collets attira son attention.

Après une minute d'examen, il n'eut plus le moindre doute. Ce cocher, qu'un fâcheux hasard ramenait sur son chemin, était celui dont le fiacre lui avait servi de champ clos pour se battre avec le major prussien.

La rencontre était assurément des plus malencontreuses,

cependant, il ne paraissait pas qu'elle dût avoir des suites graves, car le cocher ne faisait pas mine de reconnaître Lucien.

Et certes, il eût été très-étonnant qu'il se rappelât son visage, car il l'avait à peine entrevu dans l'obscurité sur la place Louis XV.

Mais ce n'était pas une raison pour que le vainqueur du major von Grüner se souciât beaucoup de prolonger l'entrevue avec ce dangereux témoin de son duel du mois passé.

— Je vais vous aider à placer le blessé dans la voiture, dit-il à l'inconnu, et je compte que vous voudrez bien vous charger de le reconduire à son domicile.

— Seul ! mais c'est impossible, cher monsieur, s'écria le personnage survenu si à propos. Cet officier peut être pris en route d'une crise mortelle et je ne tiens pas à ce qu'il trépasse entre mes bras. Par le temps qui court, on pourrait mal interpréter un événement de ce genre. Un officier de la maison du roi, mort de mort violente... en tête-à-tête avec moi... il n'en faut quelquefois pas davantage pour faire accuser un homme, et je tiens beaucoup à pouvoir au besoin invoquer votre témoignage.

— Mon témoignage ne serait d'aucune valeur, balbutia Lucien.

— Pardon, il en aurait au contraire une très-grande, reprit le particulier en appuyant les mots.

Permettez-moi, d'ailleurs, de vous faire observer qu'en cette affaire vous avez sur moi un droit de priorité incontestable. C'est vous qui avez d'abord relevé ce gentil-

homme après sa chute. Donc, il vous appartient, et Dieu me garde d'aller sur vos brisées!

Je vous déclare que, si vous refusez de m'accompagner, je me retire, vous laissant le soin et l'honneur de sauver le blessé.

La perplexité de Lucien était grande.

Quelle que fût l'aversion que lui inspirait M. de Baffey, au fond, il lui répugnait de l'abandonner, et, d'autre par, il sentait bien que laisser partir ce très-suspect inconnu, ce serait s'exposer à être suivi de plus belle.

En voyageant avec lui, au contraire, il allait faire pour ainsi dire la part du feu, puisqu'il tiendrait son compagnon sous sa coupe et dans l'impossibilité d'agir subrepticement.

Il comptait bien, d'ailleurs, lui fausser compagnie une fois qu'ils seraient arrivés à l'hôtel du marquis.

— Soit, dit-il, mieux vaut, en effet, que nous soyons deux pour veiller sur cet officier. J'avais dans ce quartier des affaires pressantes, mais je les remettrai à demain.

— Moi aussi j'ai des affaires par ici, dit le quidam en haussant les épaules, mais l'humanité avant tout.

Allons, toi, donne-nous un coup de main, ajouta-t-il en interpellant le cocher qui les regardait d'un air sournois.

Chacun mit la main à l'œuvre, et le marquis fut hissé sur les coussins de la voiture.

Le pur sang anglais s'était traîné dans le fossé. On l'y abandonna.

Lucien et le complaisant particulier montèrent à côté du blessé et on roula vers la rue de Varennes.

Le trajet fut silencieux d'abord. Les deux voyageurs s'observaient.

Au bout de dix minutes, M. de Baffey ouvrit les yeux et vit Lucien, qu'il reconnut sans doute, car il lui dit d'une voix faible :

— Merci, monsieur... Je n'attendais pas moins d'un... ennemi tel que vous... et je n'oublierai pas que vous m'avez secouru...

Puis, épuisé sans doute par l'effort qu'il venait de faire, il s'évanouit de nouveau sur les genoux de son rival fort ému.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous le connaissiez, fit malicieusement observer le particulier aux moustaches noires.

— Moi ! vous vous trompez, je ne l'ai jamais vu, murmura Lucien.

— Tiens ! c'est singulier ! il m'a semblé tout à l'heure l'entendre vous complimenter sur ce que vous êtes venu à son secours, vous, son ennemi. Quand on est l'ennemi de quelqu'un, généralement, c'est qu'on le connaît.

— La fièvre lui aura fait dire cela... le délire suit toujours les commotions au cerveau.

— Oui, c'est peut-être l'effet du délire, conclut l'homme d'un ton peu convaincu.

A partir de cet instant, il ne dit plus mot, et comme Lucien n'avait point envie de parler, le silence fut gardé de part et d'autre jusqu'à destination.

Le trajet s'acheva du reste sans autre incident, l'état du blessé ne paraissant ni s'améliorer, ni s'aggraver, et la

voiture s'arrêta rue de Varennes devant un fort bel hôtel, juste au moment où la grande porte de cet hôtel s'ouvrait pour laisser sortir une calèche un peu lourde, mais fort bien attelée.

Le valet de pied, qui s'apprêtait à grimper derrière l'équipage, s'élança pour faire reculer le fiacre piteux qui se permettait de barrer le passage au noble carrosse.

Mais l'inconnu saisit cet instant pour mettre la tête à la portière et pour dire au laquais :

— C'est votre maître que nous vous ramenons gravement blessé.

A cette annonce, jetée à très-haute et très-intelligible voix, un cri de femme répondit.

L'équipage rétrograda aussitôt pour faire place à la voiture de place, qui entra dans la cour.

Au moment où Lucien sautait à terre par une portière, tandis que le particulier descendait par la portière opposée, il se trouva nez à nez avec une respectable personne coiffée en poudre et vêtue à la dernière mode du règne de S. M. Louis XV.

Il n'avait jamais rencontré cette étrange figure, mais il devina aussitôt à qui il avait affaire.

Cette douairière en jupes à ramages ne pouvait être que la tante du marquis, la vieille folle qui avait fait naguère à Thomas Vernède une scène si bizarre.

Et c'était, en effet, la comtesse des Orgeries, secouant ses paniers, agitant l'édifice compliqué de sa coiffure et levant les bras au ciel.

— Mon neveu ! je veux voir mon neveu ! criait-elle à tue-tête.

Quand elle aperçut le marquis couché sur une des banquettes du fiacre, pâle comme un mort et tout ensanglanté, elle se livra incontinent à des imprécations où elle amalgamait les libéraux, le comte de Provence et le régicide Fouché.

Dans l'excès de son désespoir, la bonne dame ne comprenait pas la cause de l'accident arrivé à son neveu et ne songeait point à s'en informer auprès de ceux qui auraient pu la renseigner.

La livrée était accourue et le marquis fut en un clin d'œil enlevé et transporté dans son appartement, car il habitait l'hôtel de sa tante.

Du malheureux fiacre, nul de cette valetaille ne s'inquiéta, si bien que le cocher tourna bride et sortit de la cour suivi à pied par l'inconnu et par Lucien, qui de leur charitable expédition ne rapportaient pas même un remerciement.

Le suisse referma sur eux les lourds battants de la porte cochère et tout fut dit.

— Telle est la reconnaissance des grands de la terre, s'écria d'un air moitié emphatique et moitié railleur l'homme aux moustaches cirées.

Et maintenant, chermonsieur, ajouta-t-il, où vous plaît-il que je vous reconduise ?

— Nulle part. Je vous rends grâces. Je demeure ici tout près et m'en irai fort bien à pied. Permettez-moi donc de payer le fiacre et de le laisser à votre disposition.

— Ah ! par exemple ! voilà ce que je ne souffrirai pas. Vous habitez ce quartier, dites-vous ? Raison de plus pour que vous me permettiez de vous mettre à votre porte.

En parlant ainsi, l'inconnu regardait dans le blanc des yeux Lucien, qui se sentait pris au piège.

Evidemment, cet homme l'espionnait et s'était juré de savoir où il demeurait.

Plus moyen de se débarrasser de lui. Tous les faux-fuyants du monde n'auraient abouti qu'à l'exciter davantage à suivre la piste.

Lucien pensa un instant à se faire ramener à la porte d'une maison quelconque, mais le personnage ne se serait certes pas laissé prendre à cette ruse grossière. Il aurait guetté la sortie.

Alors, l'amoureux de Thérèse eut une idée.

— Puisque vous insistez si aimablement, monsieur, dit-il, je vous dirai que je vais rue Montmartre, au coin de la rue du Jour, et si vous voulez m'y accompagner, à condition, bien entendu, que je prendrai ma part de la dépense...

— Comment donc ! mais avec le plus grand plaisir, cher monsieur.

Lucien ne se fit plus prier. Il s'était dit :

— Je ne resterai chez Mâchefer que le temps nécessaire pour dépister ce drôle. Dès ce soir, à la brune, je filerai, j'irai raconter à M. Vernède ce qui s'est passé aujourd'hui, et il me donnera un conseil. Dans tous les cas, je ne coucherai pas chez moi, et si on vient demain pour m'arrêter, on ne trouvera personne au gîte.

En route, on causa peu. Le particulier semblait légèrement soucieux et Lucien ne se sentait pas du tout porté aux épanchements.

Quand le fiacre arriva au coin de la rue du Jour, un

autre fiacre venait de dépasser ce coin et de s'arrêter devant la première porte à gauche.

De ce fiacre, un homme, tenant une valise à la main, sortit juste au moment où l'inconnu mettait pied à terre.

— Quoi ! c'est vous ! s'écrièrent-ils tous les deux en même temps.

Lucien, qui avait laissé son compagnon descendre le premier, Lucien était encore dans le fiacre et ne comprenait rien à ce qui se passait dans la rue.

Il se hâta de mettre pied à terre et c'est alors que son étonnement prit des proportions incommensurables.

L'homme qui sortait de l'autre voiture et qui venait de s'écrier : « C'est vous ! », ce voyageur avec une valise à la main, c'était Mâchefer.

Spectacle bien plus prodigieux encore, ledit Mâchefer venait de se précipiter dans les bras du particulier aux moustaches cirées qui le serrait avec effusion contre son cœur.

Comment ces deux hommes se connaissaient-ils ? Lucien eut à peine le temps de se le demander, car l'individu qui l'avait aidé à ramasser M. de Baffey lui dit :

— Excusez-moi, monsieur, de vous avoir oublié un instant. Je retrouve ici, par le plus inattendu et le plus fortuné de tous les hasards, je retrouve un aimable compagnon de voyage... que j'ai quitté, il y a quelques jours seulement pour rentrer à Paris, et je n'ai pu résister à l'envie de lui donner l'accolade.

Mais, ajouta-t-il, il me semble que vous le connaissez aussi.

En effet, Lucien venait de montrer que Mâchefer n'était

point un étranger pour lui, car, cédant à son premier mouvement, il n'avait pu s'empêcher de lui tendre la main.

— Oui, s'écria l'ex-fournisseur qui jugea nécessaire de prendre la parole pour empêcher Lucien de lâcher une sottise, oui, mon cher monsieur, ce jeune homme est un de mes commis, et je ne puis que le féliciter d'avoir rencontré une personne telle que vous.

— L'avantage est pour moi... M. votre commis est fort aimable... et je m'applaudis de l'avoir aidé à faire une bonne action... il vous racontera cela, car je vais prendre congé de vous... je suis un peu pressé...

— A votre aise, mon cher monsieur.

— Et les affaires ? Vous êtes content de votre tournée, à ce que je vois, et les truffes se vendront bien cette année... tant mieux... et au plaisir de vous revoir.

Vous permettez, monsieur le commis, que je garde le fiacre ?

Et, sans attendre qu'un de ses deux interlocuteurs lui répondît, le quidam sauta dans la voiture, après avoir dit deux mots au cocher, qui fouetta ses bêtes et disparut avec son équipage à l'angle de la rue Montmartre.

Les deux amis restèrent face à face et aussi stupéfaits l'un que l'autre.

— M'expliqueras-tu?... balbutia Lucien.

— J'allais t'adresser la même question, interrompit Mâchefer ; mais le lieu n'est pas propice pour causer et je crois que le temps est précieux.

Monte chez toi... je te suis.

Le jeune homme, abasourdi, grimpa jusqu'à sa chambre, où son ami le rejoignit après quelques instants employés à renvoyer sa voiture.

— Sais-tu qui est ce drôle moustachu? demanda vivement l'ex-fournisseur.

— Non, puisque tout à l'heure je t'ai demandé.....

— Tu ne t'endoutes pas un peu?

— Pas le moins du monde.

— Tu n'as donc pas reçu ma lettre?

— Rien depuis celle que tu m'as écrite en arrivant à Périgueux.

— Au fait... celle que je t'ai expédiée le 29 n'est partie que le lendemain, et elle ne peut arriver que ce soir... Je suis venu en chaise de poste et à fond de train... de sorte que j'ai gagné douze heures sur la malle.

— Tu apportes donc des nouvelles intéressantes?

— Je crois bien. Juges-en par l'échantillon que voici. L'homme avec qui je t'ai trouvé tout à l'heure est tout simplement celui qui a voyagé avec moi dans le coupé de la diligence en allant à Périgueux, celui qui espionnait Bonnin et que Bonnin espionnait.

— Bah !

— Oui, mais, puisque ma dernière lettre ne t'est pas encore parvenue, tu ignores encore le véritable nom de ce personnage.

— Absolument.

— Eh bien ! mon cher, c'est ton cousin.

— Mon cousin ! Mais je n'ai pas de cousin, que je sache.

— Le neveu de ton oncle par alliance, si tu veux que je mette les points sur les i.

— Quoi! Maxime...

— Oui, Maxime Trimoulac, qui voyageait avec moi, sous le nom de Jean Gardilan, et qui prenait en Périgord la qualité d'agent de remonte.

Comprends-tu maintenant pourquoi il y venait ?

— Pour le testament, je suppose.

— Parbleu! il y venait, comme moi et comme le sieur Bonnin, chercher Zénobie Capitaine.

— Il avait donc eu vent aussi que cette femme était dépositaire des dernières volontés de mon oncle?

— Il faut le croire, car je te réponds que c'était bien pour causer avec elle qu'il avait fait le voyage. Heureusement qu'il y a perdu ses peines.

— En vérité, je n'en reviens pas. Pour circuler ainsi avec un faux nom et les allures d'espion que tu m'as décrites dans ta première lettre, ce Maxime Trimoulac est donc...

— De la police? Oh! oui, il en est. Et il doit même y jouer un rôle assez important, car il avait à sa dévotion les autorités départementales.

— Je ne me trompais donc pas, murmura Lucien.

— Que veux-tu dire? T'a-t-il espionné, toi aussi? Et, au fait, comment te trouvais-tu dans sa compagnie? Comment l'avais-tu rencontré?

— Fortuitement et de la façon la plus singulière. Une

série de coïncidences toutes plus bizarres les unes que les autres. J'étais sorti ce matin...

— Malgré mes recommandations.

— M. Vernède m'avait conseillé de déménager et de chercher un logement dans la banlieue. Il paraît que ta maison est surveillée.

— Bon ! il ne manquait plus que cela. Continue.

— J'avais donc passé la barrière et j'étais en quête d'une auberge, lorsque tout à coup voilà le landau de Louis XVIII qui arrive à fond de train, selon son habitude. Je me range pour ne pas être écrasé. Juste à ce moment-là, l'officier qui commandait l'escorte est désarçonné... son cheval s'était abattu... je cours le relever...

— Quelle sotte idée ! un garde du corps ! un *ci-devant* !

— Bah ! c'était un homme après tout et tu en aurais fait tout autant. Mais devine un peu qui j'ai ramassé : le marquis de Baffey.

— Celui qui a placé trois cent mille francs chez Thomas et qui voudrait...

— Qui voudrait épouser M^{lle} Vernède. C'est précisément cela. Avoue qu'il y a des hasards étranges.

— Si étranges qu'on les dirait arrangés tout exprès. Mais arrive au Trimoulac.

— Il s'est trouvé derrière mon dos, au moment où j'étais penché sur le corps du marquis, sans que je l'aie entendu venir, sans que j'aie pu voir d'où il sortait. Il m'a proposé de m'aider à transporter le blessé. Un fiacre est venu à passer. Autre histoire. Le fiacre, j'en suis sûr,

est celui qui m'a voituré pendant mon duel avec le Prussien.

— Diable ! voilà encore une fâcheuse rencontre.

— Par bonheur, le cocher ne m'a pas reconnu, je crois. J'y suis monté, bien malgré moi, avec cet inconnu dont je me défiais instinctivement et dont je cherchais à me séparer, mais impossible ! Il a fallu souffrir qu'il vînt reconduire avec moi M. de Baffey, chez sa tante, une vieille folle qui demeure rue de Varennes.

— Oui, celle qui est allée faire une scène à Thomas.

— Celle-là même. Après m'être débarrassé du marquis, j'ai essayé de planter là mon particulier. Ah ! bien oui, il s'est cramponné à moi et il ne m'a laissé aucun repos jusqu'à ce qu'il m'ait conduit ici. Si je ne t'avais pas rencontré, je ne m'en serais peut-être jamais délivré. Il me paraît du reste certain qu'il tenait à savoir où j'habitais.

— Parbleu ! veux-tu mon avis, mon vieux Lucien ?

— Je te le demande.

— Eh bien ! il faut déguerpir.

— C'était déjà mon intention.

— J'ajouterais même qu'il faut déguerpir à l'instant, si je n'avais à te communiquer les nouvelles que je rapporte. Ces nouvelles, il est indispensable que tu les apprennes sur-le-champ et, si nous nous séparons, nous pouvons être plus d'un jour sans nous revoir.

Ecoute donc ce que j'ai à te dire. Je vais être bref, et puis le Trimoulac ne doit pas se douter que tu te proposes de changer de logement et il te laissera tranquille au moins pour la journée.

D'ailleurs, quel que soit le jeu qu'il joue, il a besoin de

le combiner. Nous avons donc à nous un certain nombre d'heures.

— Je l'espère comme toi. Seulement, avant de t'entendre, laisse-moi te dire encore qu'une chose m'étonne par-dessus toutes les autres. Si ce Trimoulac m'espionne, c'est qu'il me connaît. Comment me connaît-il ?

— Qui sait ? Il suffit qu'il t'ait rencontré une fois. Ne m'as-tu pas dit qu'il avait dû te voir dans ton enfance ? Il n'aura pas oublié tes traits. Ces gens-là ont la mémoire des figures.

— Après tout, c'est possible. Parle-moi de Zénobie maintenant. Tu l'as donc vue ?

— Vue et entretenue à loisir. Mais ce n'est plus de Zénobie qu'il s'agit.

— Que veux-tu dire ?

— Que ce n'est pas elle qui a le testament.

— Pas possible !

— C'est comme j'ai l'honneur de te le dire. Elle l'a eu. Elle ne l'a plus.

— Quoi ! on le lui a pris ?

— Non, mais elle l'a confié à quelqu'un.

— Et à qui ?

— A sa nièce.

— A sa nièce ! Elle avait donc une nièce ?

— Oui, et même tu as dû connaître cette nièce dans ton enfance, car elle a été élevée comme toi sur la métairie de Château-Lévêque et tu n'as guère que deux ou trois ans de plus qu'elle.

— Son nom ?

— Virginie.

— Virginie ! oui... en effet, je me souviens... Virginie Lasbaysses, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela. Elle était fille d'une sœur de la cantinière.

— Laquelle sœur fut ma nourrice, parbleu !

— Nous y sommes.

— Je me rappelle maintenant très-bien cette enfant. Elle était d'une intelligence tout à fait au-dessus de son âge.

— Intelligence qu'elle a conservée et même développée, à ce qu'il paraît.

— Fort bien ; mais, en vérité, je m'y perds. Tu me dis que cette jeune fille a le testament du colonel... Elle n'a pourtant pas, je suppose, fait la campagne de Russie ?

— Non. Écoute-moi avec attention, cher ami, car tu t'épuiserai en conjectures inutiles et nous n'avons pas de temps à perdre.

Sache d'abord que ton oncle est mort non pas à la Bérézina, mais quelques jours après, à Smolensk où les Russes l'avaient fait transporter. Son acte de décès y a été dressé à l'hôpital militaire, le 5 décembre 1812, et il te sera aisé de te le procurer. Avant d'expirer, il a testé en ta faveur, de sa main, avec date, signature, en un mot, très-régulièrement, et il a confié ce testament à Zénobie.

Par suite de circonstances qui seraient trop longues à te raconter et que tu devines, la cantinière, expédiée au fond de la Russie avec d'autres prisonniers français, n'a pu rentrer au pays que longtemps après la paix.

Elle est arrivée à Périgueux au mois de juin de cette

année, à peu près au moment où les camarades combattaient à Mont-Saint-Jean.

— Et comment se fait-il qu'elle ne m'ait pas écrit depuis cette époque ?

— Tu vas trop vite. Laisse-moi dire, je t'expliquerai tout, mais avec ordre et méthode, sans quoi tu n'y comprendrais rien.

Zénobie débarqua donc à Périgueux chez sa sœur, la mère de la Virginie en question, qui tenait une petite boutique de mercerie. Notre brave cantinière a appris à être prudente en faisant la guerre et, au lieu de publier, comme bien des commères n'y auraient pas manqué, qu'elle était la mandataire de feu le colonel Lacaussade, elle commença par se renseigner.

— C'était sage, en effet.

— Elle apprit alors que le Trimoulac était en instance auprès des tribunaux pour se faire envoyer en possession des biens de son oncle dont il héritait naturellement, mais qu'il n'y était pas encore parvenu et que l'héritage ne lui avait point été délivré.

Elle sut aussi que tu n'avais point reparu au pays depuis plusieurs années et que tu habitais Paris, mais elle ne put pas se procurer ton adresse.

C'est alors qu'elle prit le parti de t'écrire, un peu au hasard.

— Comment ! que dis-tu ? Zénobie m'a écrit ?

— Oui, mon cher. Elle t'a écrit, ou plutôt elle t'a fait écrire, car la pauvre femme est complètement illettrée. La lettre a été adressée à M. Lucien Bellefond, lieutenant

au 25^e régiment de ligne, à Paris, et mise à la poste le 28 juin.

— Mais je ne l'ai jamais reçue !

— A qui le dis-tu ? Si tu l'avais reçue, il y a longtemps que le testament du colonel serait dans ta poche.

— Alors qu'est-elle devenue, cette lettre ?

— Voilà ce que je ne sais pas d'une façon certaine. Je soupçonne cependant qu'elle n'a pas été perdue pour tout le monde, et, si tu veux que je te dise le fond de ma pensée, je crois qu'elle a bien pu passer sous les yeux du sieur Bonnin, ton vendeur de succession.

— Si je croyais cela...

— J'en serais sûr que je te conseillerais encore de te tenir tranquille. De ce côté-là, le mal est fait et nous n'y pouvons rien, mais ce mal n'est pas sans remède, car ce Bonnin, comme tu sais, était à Périgueux en même temps que moi, et, s'il est de retour, il n'est pas revenu plus avancé qu'à l'époque de son départ.

Le vieux filou a vendu la peau de l'ours avant d'avoir mis l'ours par terre et je le crois beaucoup moins à craindre que Maxime Trimoulac.

Mais tu n'es pas au bout de tes étonnements. Tu t'es récrié tout à l'heure quand je t'ai appris que Zénobie t'avait écrit. Que diras-tu quand tu sauras que tu lui as répondu ?

— Moi !

— Oui, toi. Ou du moins la lettre qu'elle a reçue le lendemain même du jour où la sienne était partie pour Paris, cette lettre portait ta signature.

— Et que contenait-elle ?

— Une invitation des plus pressantes de se rendre sur-le-champ à Paris où tu l'attendais.

— Et le faussaire, car c'est un faussaire qui a écrit cela, indiquait ma véritable adresse ?

— Je ne le pense pas, mais je dois te dire que je n'ai pas vu cette lettre signée de toi. Je ne l'ai pas vue, par une excellente raison que je vais t'exposer tout à l'heure. Quant à Zénobie, qui en a entendu la lecture, elle n'a jamais pu se rappeler le nom de la rue où était située la maison que tu habitais ou plutôt que tu étais censé habiter.

— Quel peut être l'auteur de cette machination infernale ?

— Hum ! je ne serais pas surpris que M. Trimoulac y fût pour quelque chose ; mais nous examinerons cela ensemble un peu plus tard. Il faut d'abord que tu saches ce qu'il est résulté de cette fausse lettre.

Zénobie, peu de jours après son arrivée, s'était décidée, non pas à partir elle-même pour Paris, qu'elle ne connaissait pas du tout et où elle n'aurait pu faire que de mauvaise besogne, mais à y envoyer sa nièce.

— Virginie Lasbaysses ?

— Oui, Virginie, une enfant de vingt-deux ans, brave comme un homme et fine à en remonter à tous les mouchards de Fouché. Une gaillarde douée d'une taille de hussard et d'un poignet solide. Tout le portrait de sa tante, quand sa tante était jeune.

Cette fille hardie autant que dévouée s'était offerte d'elle-même à te porter le testament, se faisant fort d'éviter toutes les embûches et de te découvrir dans Paris.

Zénobie accepta cette proposition presque héroïque et

chargea sa nièce de t'annoncer son départ immédiat, ce que fit ladite nièce dans cette lettre que tu n'as jamais reçue. La rusée cantinière avait poussé la précaution jusqu'à te faire écrire que c'était elle qui partait, sans dire un mot de Virginie. Elle espérait ainsi dépister les recherches, au cas où la lettre tomberait en de mauvaises mains, ce qui précisément est arrivé.

— Bien nous en a pris peut-être, qu'elle ait eu l'idée de cette supercherie.

— C'est assez mon avis, mais laisse-moi achever. La tante et la nièce en étaient là lorsque ta lettre, la lettre du faussaire, arriva. Dès lors, plus de difficulté. On écrivait que Zénobie était attendue à Paris, telle rue, tel numéro, par son cher Lucien Bellefond, qui signait. Si elle avait pris la précaution de montrer l'épître à ton métayer, qui doit connaître ton écriture, elle aurait découvert le piège. Mais elle n'y pensa point, et d'ailleurs elle n'avait pas le temps de se renseigner. Virginie, équipée pour la circonstance, s'en alla attendre la malle-poste à un relais au delà de Périgueux; elle eut la chance d'y trouver une place, et elle partit.

Inutile de t'apprendre qu'elle emportait le testament du colonel, et la lettre, la prétendue lettre de toi, qui contenait ton adresse et devait lui servir à trouver ton domicile.

— C'est pour cela que la cantinière n'a pas pu te la montrer.

— Juste. Et maintenant, cher ami, voilà où nous en sommes.

— Quoi! Zénobie n'a pas revu sa nièce?

— Elle ne l'a pas revue et, qui plus est, elle n'en a jamais eu de nouvelles.

— C'est bien extraordinaire. Cependant cette nièce a dû arriver à Paris.

— Tout me porte à le croire.

— Et je ne l'ai pas vue.

— Que tu ne l'aies pas vue, cela n'a rien de très-étonnant, puisqu'elle ne connaissait pas ta véritable adresse. Ce qui est prodigieux, c'est que, ne te trouvant pas au domicile indiqué, elle ne t'ait pas cherché ailleurs; qu'elle ne soit pas allée s'informer au ministère ou à la place et que, finalement, voyant que ses démarches n'aboutissaient à rien, elle ne soit pas retournée à Périgueux.

— Le traître qui l'a attirée chez lui a pu lui faire un mauvais parti.

— J'ai eu cette idée. Mais elle ne s'accorde pas avec une supposition qui me paraît très-plausible. On ne m'ôtera pas de la tête que c'est Trimoulac qui a écrit en ton nom. Or, si Virginie s'était présentée à l'adresse indiquée par lui, qu'il l'eût tuée ou non, je ne l'aurais pas rencontré à Périgueux, déguisé et cherchant à circonvenir la cantinière. Ou ce n'est pas Trimoulac qui a contrefait ta signature, ou, si c'est Trimoulac, Virginie n'est pas allée chez lui en arrivant à Paris.

— Il n'y a rien à répondre à ce dilemme. Mais il faut absolument que nous sachions ce qu'elle est devenue.

— Je reviens tout exprès pour la chercher, je te prie de le croire.

— Et espères-tu y réussir ?

— Oui, seulement, ce sera peut-être long et je crains que le temps ne nous manque.

— En effet, l'échéance de M. Vernède est si prochaine.

— S'il n'y avait que l'échéance de Vernède... mais il y a des arrestations dans l'air. Je me défie plus que jamais de ce Trimoulac avec qui je t'ai rencontré.

Et, à propos de ce drôle, je voudrais bien savoir où il demeure.

— Il ne te l'a donc pas dit où il demeurerait? demanda Lucien.

— Pas si bête! répondit Mâchefer. C'est-à-dire si; il m'a bien remis sa carte où il a écrit: « Jean Gardilan, agent de remonte, rue du Gros-Caillou, n° 175; » mais tu penses bien que l'adresse est aussi fausse que le nom. Je ne prendrai même pas la peine d'y aller voir.

Et je suppose que sur ce point tu n'en sais pas plus long que moi.

— Moins encore. Il ne m'a pas donné de faux nom, puisqu'il ne s'est pas nommé du tout pendant le peu de temps que nous avons passé ensemble.

— Oh! je m'en doutais, M. Trimoulac tient à la police politique, j'en mettrais ma main au feu, et il ne commet pas d'imprudences. Vois avec quelle célérité il opère. Il a dû arriver à Paris hier soir, avec quelques heures d'avance sur moi, pas davantage, et le voilà déjà sur nos talons.

— Mais c'est le hasard qui l'y a mis, tu en conviendras.

— Qui sait? Comment l'as-tu rencontré?

— Je te l'ai déjà dit. Il est survenu au moment où je ramassais ce marquis.

— Oui, je me rappelle maintenant. Et tu ne l'avais pas entendu venir, tu n'as pas vu d'où il sortait ?

— Non. Cependant j'ai un soupçon.

— Lequel ?

— Un instant avant cette rencontre, j'étais passé devant les buttes Montmartre et j'avais surpris un homme qui sortait de la fente...

— Quoi ! de l'entrée du souterrain !

— Oui, mon ami. J'en suis sûr.

— Diable ! voilà qui n'est pas du tout rassurant. Et qui était cet homme ?

— Je ne le connais pas.

— Comment était-il vêtu ? Avait-il l'air d'un bourgeois ou d'un ouvrier ?

— Plutôt l'air d'un bourgeois, autant que j'ai pu en juger, car je n'ai vu que son dos.

— Mais tu l'as suivi, je suppose ?

— A l'instant même et je ne l'ai plus lâché. Par malheur, il ne s'est pas retourné une seule fois et, à quelques centaines de pas des buttes, il est entré dans une maison.

— Où tu n'as pas osé pénétrer après lui ?

— Ma foi ! non. J'ai craint de tomber dans un piège.

— Tu as peut-être eu raison. Mais revenons à Trimoulac. Quel rapport y a-t-il entre lui et l'histoire que tu me racontes ?

— Ah ! voilà. L'accident du marquis a eu lieu tout près de la maison en question, et il n'y avait personne sur la

chaussée, au moment où il est tombé de cheval. Quand j'ai aperçu tout à coup un homme derrière moi, il m'a passé par l'esprit que cet homme était peut-être celui que je venais de suivre et qui, ayant vu l'événement par la fente d'un volet, s'était empressé de sortir de son repaire pour m'espionner à son tour.

— Était-il habillé de la même façon ?

— Non, à ce qu'il m'a paru. Mais il avait pu changer de vêtement.

— Et cet individu était Trimoulac ?

— C'est toi qui viens de me l'apprendre.

Machefer réfléchit un instant et dit :

— Tout cela se combine et s'explique assez bien. Il se peut qu'à son retour de Périgueux, au débotté, Trimoulac ait trouvé un ordre de son maître Fouché, car il est au service de Fouché, je n'en doute pas, un ordre concernant les *Frères du plâtre* ; nous avons dû être dénoncés plutôt trois fois qu'une depuis la rentrée des Bourbons. Il aura eu vent des réunions dans les carrières de Montmartre ; on lui aura même indiqué le passage secret, et, comme il est fort actif, il sera allé aussitôt faire en personne une reconnaissance du terrain.

Tu dis qu'il s'est laissé suivre sans regarder derrière lui et qu'il s'est réfugié dans une maison...

— Un pavillon isolé où il doit habiter tout seul.

— Et d'où, s'étant embusqué à une fenêtre, il a pu voir à qui il avait eu affaire. Alors, t'ayant reconnu, il s'est attaché à tes pas jusqu'à ce qu'il ait pu constater où tu demeurerai.

Tu lui avais été signalé probablement comme *Compa-*

gnon de la Truelle, mais il sait peut-être aussi que tu es son compétiteur pour l'héritage du colonel et c'est une raison de plus pour qu'il s'acharne après toi. Donc, ainsi que je te l'ai conseillé d'abord, il faudra filer d'ici dès ce soir.

Moi-même, je vais avoir certaines mesures à prendre dans l'intérêt de ma sûreté personnelle, car me voilà dépisté. Le drôle n'est pas si sot de croire que tu es mon commis et il a déjà deviné que j'étais ton associé dans l'affaire du testament. Là-bas, à Périgueux, nous étions les meilleurs amis du monde et il avait donné en plein dans le panneau puisqu'il me faisait ses confidences. Ici, la guerre va commencer et il faut que je m'y prépare.

— J'ai bien peur qu'elle ne nous soit pas avantageuse.

— Bah ! il ne faut pas nous décourager. A quelque chose malheur est bon, puisque cette fâcheuse rencontre t'a procuré l'avantage de connaître l'adresse du Trimoulac que je te demandais tout à l'heure.

Voyons, où est-elle située la maison où il s'est réfugié pour échapper à ta poursuite ?

— Chaussée de Clignancourt, n° 13.

— Tiens ! c'est singulier. Il me semble que ce n'est pas la première fois que j'entends cette adresse-là, s'écria Mâchefer.

— Tu l'as entendue, en effet, et dans des circonstances que tu n'as certainement pas oubliées, dit Lucien en baissant la voix.

— Où ? quand ?

— Au fond du souterrain de Montmartre, la nuit de l'exécution *par la muraille*.

— Bon ! j'y suis maintenant. C'est là qu'on a saisi cet ignoble chevalier de Lubiach dont tu as si bien pris la défense.

— Et qu'on mura malgré mes réclamations.

— Oui, et le *Grand Maçon* pour te calmer fut obligé de te mettre dehors. Mais es-tu bien sûr de ne pas te tromper ?

— J'ai lu, de mes yeux lu, le nom de la rue et le numéro de la maison.

— C'est bien étrange... moins peut-être que cela n'en a l'air. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que Trimoulac eût connu ce Lubiach, espion comme lui, travaillant comme lui dans la police politique, et qu'après la disparition de son estimable collègue il se fût servi de ce logement ?

— Rien, assurément, et cette supposition, très-admissible, me confirme même dans la pensée que c'est bien Trimoulac que j'ai suivi sans voir son visage.

Mais, à ce propos, une chose m'a toujours étonné, c'est que le meurtre de ce misérable chevalier n'ait jamais donné lieu à aucune poursuite.

— Tu oublies que personne n'a jamais su qu'il y avait eu meurtre. Fouché et sa séquelle croient sans doute que leur chevalier de Lubiach a filé subitement à l'étranger, et ils attendent son retour. Ils l'attendront longtemps. Oh ! ce fut une expédition bien menée par le *Grand Maçon*.

— Trop bien ; les cheveux m'en dressent encore sur la tête. Tu le connaissais, ce Lubiach ?

— Moi ? Pas le moins du monde, et il ne me connaissait pas non plus, du moins que je sache.

Je croyais t'avoir expliqué, le soir de l'affaire, là-bas

sur la place, au pied des buttes, ce que c'était que ce personnage.

— Tu m'as dit alors qu'il s'était fait affilier aux *Frères du plâtre* sous le nom de Mulot, je crois, et qu'il avait vu la plupart d'entre nous aux réunions où il avait su se glisser.

— Je me serai mal exprimé ou tu m'auras mal compris. Cet homme, au contraire, n'a jamais eu de relations qu'avec un petit nombre de nos amis, fort heureusement, car nous aurions sans doute été dénoncés comme tant d'autres qu'il a fait prendre. Il est vrai qu'on ne lui en a pas laissé le temps. A bien dire, de nous tous, il n'y avait que le *Grand Maçon* qui connût assez son visage pour être en état de le reconnaître partout.

— Et moi je n'ai jamais connu celui du *Grand Maçon*, murmura Lucien. Singulière association que la nôtre !

— Hé ! hé ! dit Mâchefer en haussant les épaules, il faut de ces mystères-là quand on conspire. Je ne connais pas plus que toi les traits de notre chef suprême et il est probable que je ne les connaîtrai jamais, car la société me fait l'effet d'être dissoute pour toujours.

— Ma foi ! tant mieux. Je ne tiens plus à en faire partie depuis cette vilaine soirée du 2 juillet. Dieu veuille que nous n'ayons pas à nous repentir d'y avoir assisté, car Maxime Trimoulac pourrait bien avoir pris la suite des affaires du chevalier de Lubiach.

— C'est ce que je crains, parbleu ! D'autant que cette maison du n° 13, je m'en souviens maintenant, n'était pas le domicile du chevalier, mais une sorte de pied-à-terre

où il recevait ses espions en sous-ordre et où il machina certaines infamies. Le Trimoulac s'en sert évidemment pour le même usage.

Peu nous importe, d'ailleurs. Mon plan est arrêté. Tu sortiras d'ici ce soir ; mon vieux Frantz te procurera les habits d'un de mes commis et tu passeras par la boutique. Il se chargera aussi de te caser chez une sœur à lui qui habite Charonne. Une fois que tu seras en sûreté et que je n'aurai plus de soucis sur ton compte, je vais me mettre en quête de cette chère Virginie. Le grand point, c'est de savoir où elle est allée en arrivant à Paris.

— Si c'était chaussée Clignancourt, no 43 ?

— Tu n'y penses pas. Trimoulac, si c'est lui qui a écrit la lettre faussement signée de toi, Trimoulac se serait bien gardé de lui donner rendez-vous dans cette souricière banale que son digne camarade le chevalier de Lubiach occupait encore. L'affaire de l'héritage lui était personnelle et il ne se souciait évidemment pas d'y mêler ses amis de la police.

— Je crois que tu as raison et...

En ce moment, on frappa à la porte trois coups espacés d'une certaine façon.

Mâchefer et Lucien tressaillirent et se regardèrent avec inquiétude.

— C'est le signal habituel pour annoncer une communication du *Grand-Maçonnant*, dit tout bas Mâchefer.

— Il prend bien son temps, murmura Lucien.

— Je vais toujours ouvrir. Nous verrons de quoi il s'agit et nous agirons en conséquence.

L'ex-fournisseur tira les verrous, qu'il avait eu soin de pousser et la surprise de Lucien ne fut pas médiocre quand il vit apparaître M. Vernède.

— Quoi ! c'est toi, Thomas ! s'écria Mâchefer. Tu savais donc que j'étais revenu ?

— Non, mais je l'espérais, car ce que j'ai à te dire est si grave et si urgent...

Et, se tournant vers Lucien, le banquier ajouta :

— Je ne comptais pas vous retrouver ici, mon ami.

— J'en étais parti ce matin, comme je vous l'avais annoncé hier, mais j'y ai été ramené par suite d'événements...

— Que tu lui raconteras tout à l'heure. Laisse parler Thomas qui ne vient certes pas pour rien.

— Non, car il s'agit de notre existence à tous. Les *Frères du Plâtre* sont en péril.

— Les *Frères du Plâtre* ! répéta Lucien stupéfait.

— Oui, mon cher Bellefond, les *Frères du Plâtre* auxquels j'appartiens comme vous, comme Mâchefer. Je vous avais laissé ignorer jusqu'à présent que j'étais de la société.

— Je ne vous y ai jamais rencontré.

— Peut-être, mais, quoi qu'il en soit, mon ami, je n'ai aucun motif pour vous cacher plus longtemps ce secret, et vous pouvez entendre ce que j'ai à dire à Mâchefer.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda l'ex-fournisseur.

— Il y a que le chevalier de Lubiach est vivant.

— Lubiach ! s'écrièrent en même temps Lucien et Mâchefer.

— Oui, Lubiach, le traître qui nous avait vendus ! que nous avons arrêté, jugé, condamné à mort et... exécuté.

— Perds-tu l'esprit ? demanda Timoléon en serrant fortement le bras du banquier.

— Non, je l'ai vu comme je te vois.

— Quand ?

— Il n'y a pas une heure.

— Où ?

— Sur le Pont-Neuf, à l'entrée de la place Dauphine, parlant avec un cocher de fiacre dont il venait de quitter la voiture.

— Un fiacre ! répéta Lucien frappé d'une idée.

— Oui, et ce fiacre l'a attendu sur le quai des Orfèvres, pendant qu'il entrait, lui, dans la rue de Jérusalem.

— Et comment est-il ce chevalier de Lubiach, car tu sais que je ne l'ai jamais vu ? demanda Mâchefer.

— Aujourd'hui il portait une perruque noire et des moustaches cirées qui l'auraient rendu méconnaissable pour tout autre que pour moi.

— Une perruque noire ! des moustaches cirées ! c'est mon homme !

— Quel homme ?

— Celui qui a fait le voyage de Périgueux avec moi.

— Le Gardilan dont tu parlais dans ta première lettre ?

— Précisément. Et sais-tu quel est le vrai nom de ce Gardilan ? Il s'appelle Maxime Trimoulac, et il est le propre neveu du colonel Lacaussade, celui qui hérite de lui, si nous ne retrouvons pas le testament.

— Qui vous dit que ce soit ce personnage que je viens de rencontrer ?

— Le cocher du fiacre ne portait-il pas un carrick jaune à collets ? demanda vivement Lucien.

— Comme tous ses pareils.

— Et le numéro de la voiture est 1669 ?

— C'est vrai, dit le banquier.

— Je le savais bien, s'écria Lucien. Alors le Trimoulac et le chevalier de Lubiach ne font qu'une seule et même personne.

— C'est évident et vous voyez que Lubiach est vivant, répliqua Thomas Vernède.

— Mais, s'il est vivant, on a donc exécuté à sa place un innocent ?

— C'est malheureusement probable, murmura Mâchefer.

— Et j'avais raison, reprit Lucien indigné, j'avais raison lorsque, pendant cette affreuse scène, je proclamais bien haut que la prétendue justice de votre *Grand-Maçonnant* n'était qu'un abominable assassinat.

Thomas Vernède tressaillit, se redressa et faisant un pas vers le fiancé de sa fille, il lui saisit le bras et lui dit froidement :

— C'est moi qui suis le *Grand-Maçonnant*.

— Vous ! s'écria le jeune homme qui devint très-pâle.

— Oui, moi, et je vous rends votre parole, mon ami. S'il vous répugne d'entrer dans la famille d'un homme qui a ordonné d'abominables assassinats, vous êtes libre.

— Pardon ! balbutia Lucien.

— Allons, Thomas, dit Mâchefer, oublie des paroles en l'air. Nous avons pour le moment autre chose à faire que de nous adresser des reproches.

— Tu as raison, restons unis, dit le banquier en tendant la main à Lucien, qui la serra avec empressement. Jamais la concorde ne fut plus nécessaire entre nous, car c'est une partie suprême que nous allons jouer, et, pour la diriger, j'ai besoin de tout savoir. Ce Trimoulac est donc revenu du Périgord en même temps que toi ?

— Avant moi. Il a dû arriver à Paris hier soir, et j'y suis débarqué tout à l'heure.

— Et il sait que tu es ici ?

— Il vient de me quitter là, rue du Jour, devant ma porte. Nous nous sommes dit au revoir.

— Et il a vu Lucien ?

— Il a passé une heure en fiacre avec lui par suite d'une rencontre des plus bizarres que je te raconterai ; il faut qu'il déménage dès ce soir.

— Ce soir, il sera peut-être trop tard. Il faut sauver Lucien à l'instant.

— Mais vous êtes tous les deux aussi exposés que moi !

— Non, c'est à vous seul que cet homme en veut, car il ne me connaît pas, moi, quoique je le connaisse fort bien, et il ne se doute pas que je suis le *Grand-Maçonnant*.

— Et il n'a aucun intérêt à agir contre moi, ajouta Mâchefer ; car il ne m'a jamais vu qu'en Périgord, où nous avons eu ensemble d'excellentes relations.

— Vous voyez donc, mon cher Lucien, qu'il faut que nous nous occupions uniquement de vous.

— J'ai trouvé ce qu'il lui faut à Charonne, chez la sœur de Frantz, et, dès qu'il fera nuit, il filera par la boutique.

— Mieux vaudrait sur-le-champ. Ce misérable espion,

s'il est l'héritier du colonel, comme il n'y a plus à en douter, ne doit avoir rien de plus pressé en ce moment que de se débarrasser d'un dangereux concurrent, et il a dû aller demander à la police un ordre d'arrestation contre Lucien, sous un prétexte quelconque.

— Il est tout trouvé ce prétexte, si ce drôle est le chevalier de Lubiach, qui trahissait dans le temps les *Frères du Plâtre*.

Mais, en vérité, je n'en reviens pas, ou plutôt je ne puis croire à cette résurrection, car c'en est une, ou je ne m'y connais pas. Un homme scellé dans un pilier !

— C'en'est pas lui qu'on y a scellé.

— Parbleu ! je pense bien que si on l'y avait déposé en chair et en os, il n'en serait pas sorti ; il faut qu'il y ait eu une méprise.

Mais qui donc a péri à sa place ?

M. Vernède cherchait une réponse, lorsque des pas précipités résonnèrent dans l'escalier.

Mâchefer courut à la porte, qu'il avait négligé de fermer au verrou après l'entrée de son ami le banquier, mais il arriva trop tard et, du reste, la précaution eût été inutile.

La porte s'ouvrit, et un commissaire, ceint de son écharpe, parut sur le seuil, suivi de quatre gendarmes qui s'arrêtèrent sur le palier.

— Nous sommes pris, dit entre ses dents Mâchefer.

Mais, à son grand étonnement, le commissaire repoussa le battant derrière lui, laissant la force armée dehors, et dit du ton le plus poli :

— Lequel de vous, messieurs, se nomme Lucien Bellefond ?

— C'est moi, monsieur, répondit Lucien.

— Ex-lieutenant au 25^e de ligne ?

— Précisément.

— Alors, veuillez me suivre. J'ai contre vous un mandat d'amener.

— Fort bien. Puis-je savoir de quel crime je suis accusé ?

— Je n'ai aucun motif pour vous cacher que vous allez avoir à rendre compte de la mort d'un officier étranger qui fut tué dans une voiture de place, au mois de juillet dernier.

Lucien respira. Vernède et Mâchefer échangèrent un regard surpris.

Ils s'attendaient à une accusation de complot qui allait les englober tous, et il ne s'agissait que d'une inculpation de meurtre dont Lucien ne pouvait pas manquer de se justifier facilement.

Aussi avaient-ils peine à croire à tant de bonheur.

Le commissaire acheva de les rassurer.

— Je sais, messieurs, leur dit-il, que je suis chez un honorable négociant qui, étant l'ami de M. Lucien Bellefond, ne pouvait faire autrement que de lui donner asile.

Le gouvernement du roi tient essentiellement à ce qu'il ne soit pas exercé de vexations inutiles, et je puis vous donner l'assurance que personne ne sera inquiété à propos de cette affaire.

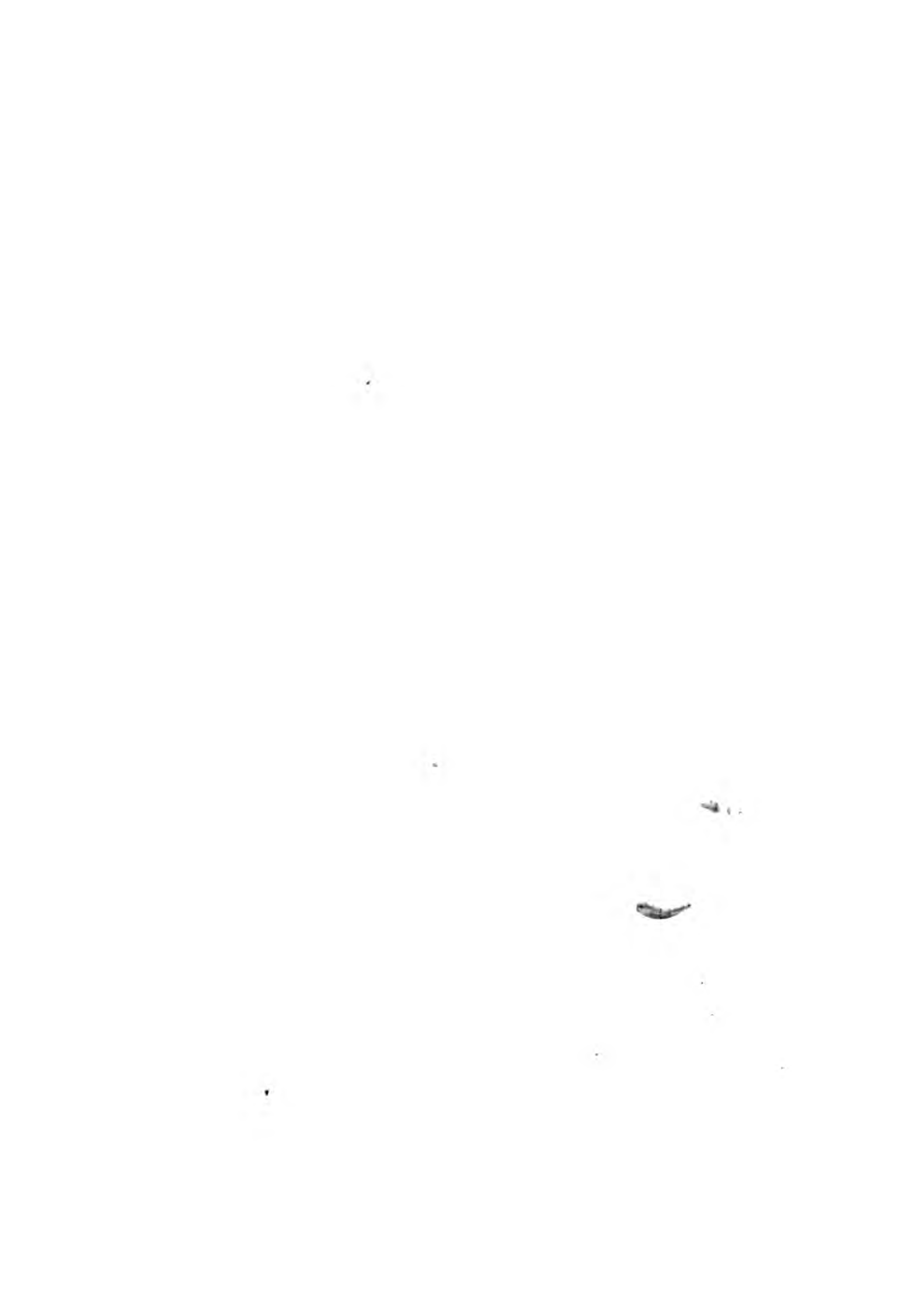
J'espère, d'ailleurs, qu'elle n'aura pas de suites graves, ajouta-t-il en se tournant vers Lucien.

— Je vous suis, monsieur, dit le jeune homme qui se

contenta de serrer la main à ses deux amis et de murmurer en passant à l'oreille du banquier :

— Ne lui dites pas que je suis arrêté.

Thomas Vernède comprit qu'il s'agissait de Thérèse et répondit par un coup d'œil significatif à Lucien, qui alla se placer de lui-même au milieu des gendarmes.



CHAPITRE VI

Aux premiers jours de septembre, après un long mois de tristesse, la maison de la rue d'Enfer avait repris un air de vie et d'animation qui ne laissait pas de donner lieu dans le quartier à quelques commentaires.

Les volets de la façade, fermés depuis plusieurs semaines, étaient ouverts et on avait signalé deux ou trois fois l'apparition à une fenêtre de la majestueuse M^{me} Boutard qui semblait guetter une arrivée impatiemment attendue.

On avait remarqué aussi les allées et venues plus fréquentes du couple Bourdache, et même l'introduction d'un individu d'assez piètre mine, qu'on n'avait jamais vu dans ces parages.

M. Bonnin n'avait pas beaucoup de voisins ; mais enfin il en avait, et ces voisins s'occupaient un peu de ce qui se passait chez lui.]

Ils ignoraient pourtant le grand événement qui mettait la maison en liesse, car nul n'en passait jamais le seuil.

Le maître y était rentré la veille, à la nuit tombante, de retour de son aventureuse campagne, et il y avait même couché, ce qui était contraire à toutes ses habitudes.

On peut croire qu'il fut reçu avec empressement par Clarisse, qui se mourait d'amour, d'impatience et d'ennui, et aussi par la gouvernante, qui avait eu fort à faire pour modérer les transports de la jeune beauté confiée à sa garde.

M. Bonnin fut fêté, choyé et surtout interrogé sur les résultats de son voyage, mais il se montra très-réservé dans ses confidences.

Il avoua tout d'abord qu'il ne rapportait pas la toison d'or; mais il prit soin de ne pas décourager sa chère fille, car il lui annonça qu'il croyait toucher à un heureux et prochain dénouement.

Il alla même jusqu'à lui promettre que, sous très-peu de jours, elle reverrait le jeune officier et que, cette fois, Lucien ne serait plus tenté de se dérober par la fuite à un mariage avantageux.

Son entrevue avec la belle Julie fut plus longue et plus sérieuse. Il ne lui avait point écrit depuis le 17 août, et dans cette dernière lettre il ne lui avait rien appris de bien concluant. Aussi avait-il beaucoup de choses à lui conter, mais l'ex-merveilleuse s'attendait à entendre un exposé complet de la situation et elle fut légèrement déçue dans son espoir.

Le bonhomme se contenta de lui dire qu'il tenait le fil conducteur dont un bout était à Périgueux et l'autre à Paris, qu'il avait maintenant la certitude que Zénobie avait

confié le testament à une femme, et que cette femme, il se faisait fort de la retrouver promptement, mais que, pour y parvenir, il avait avant tout besoin de s'aboucher avec son ex-subalterne, le nommé Cornillon.

Bourdache, envoyé à la recherche de l'espion, eut quelque peine à le découvrir, si bien que ce fut seulement dans l'après-midi du lendemain que l'illustre Cornillon put se rendre à l'appel amical de son ancien patron.

Ils se rencontrèrent dans le jardin où Lucien avait passé sa convalescence et où Saint-Privat-Bonnin se promenait volontiers loin des oreilles indiscrètes.

Le maître fut affectueux et familier, l'inférieur montra une déférence cordiale, et, après un échange hâtif de compliments brefs, les deux policiers entamèrent une conversation substantielle.

— Qu'as-tu appris de nouveau, pendant mon absence ? demanda le père de Clarisse.

— Bien des choses sur le particulier qui vous *fila* si bien dans le jardin du Palais-Royal, le jour où...

— Bon ! tu ne sais pas que je viens de voyager avec lui.

— Où ?

— En Périgord, parbleu !

— C'est donc ça qu'on ne le voit plus ici depuis un mois.

— Juste. Il a passé tout ce temps-là à me faire concurrence pour l'héritage et je sais maintenant pourquoi il allait à la poste restante demander les lettres de Zénobie Capitaine.

Ainsi je n'ai besoin d'être renseigné que sur la vie qu'il mène ici et particulièrement sur les logements qu'il occupe ;

je dis les logements, car un gaillard comme celui-là doit en avoir plus d'un.

— Oh ! il est bien pourvu, comme vous allez voir. D'abord, le 15 et le 33 ne m'avaient pas trompé. Notre homme est de la brigade politique et travaille directement avec Fouché. Il a naturellement plusieurs noms ; mais celui sous lequel il est le plus connu c'est Lubiach.

— Qui n'est pas le véritable, je le sais maintenant, interrompit Saint-Privat.

— Ça se peut bien, patron. Du temps de Rovigo, il a eu des missions en Espagne. Il est passé à Wellington et puis aux Bourbons qu'il a toujours servis au fond. Pour le moment, il est en grande faveur *à la maison* et on raconte que c'est lui qui a fait pincer Labédoyère.

— Ce n'est pas vrai. Il était avec moi là bas au moment où on a arrêté le colonel, mais peu importe.

Arrive à la question du logement, c'est ce qui m'intéresse le plus.

— Et c'est aussi ce qui m'a donné le plus de peine à découvrir. Figurez-vous, patron, qu'il a d'abord un très-bel appartement rue Neuve-des-Petits-Champs. Celui-là il n'y va que très-rarement... quand il a quelqu'un à recevoir et qu'il veut lui jeter de la poudre aux yeux. Il n'y couche jamais. Sa véritable habitation, c'est rue de la Grange-Batelière, n° 16, chez une certaine baronne de contrebande qui a des bontés pour lui, une femme superbe connue dans le quartier et même dans tout Paris sous le nom de Zoé de Sainte-Gauburge.

— Bon ! il a dû descendre là à son arrivée ?

— C'est probable. Mais il n'est pas facile, à ce que je me suis laissé dire, d'arriver jusqu'à lui quand il y est.

— J'en fais mon affaire. Continue.

— Il a encore un pied-à-terre dans un faubourg, hors barrière.

— Où cela ?

— Chaussée Clignancourt, n^o 13. C'est un petit pavillon entre cour et jardin, fort gentil, ma foi !

— Il y va faire ses farces, sans doute.

— Non, je pense au contraire qu'il y travaille pour *la maison*.

— Qui te le fait croire !

— Une histoire assez drôle que m'a racontée le 33, vous savez... un des deux qui m'ont donné des renseignements.

— Oui, voyons l'histoire.

— Eh bien, patron, il faut vous dire qu'un soir, voilà comme qui dirait deux mois, le 33 avait été envoyé porter un ordre au chevalier de Lubiach dans la susdite cassine de la chaussée Clignancourt. C'était Fouché qui l'avait chargé de la commission, quoiqu'il ne fût pas encore ministre, mais il n'était pas loin de le devenir, et mon ami le 33, qui avait servi sous lui autrefois, s'était proposé pour travailler en amateur.

— Passe ces détails.

— C'est, pour vous faire mieux comprendre la chose, patron. Il paraît qu'à ce moment-là le chevalier de Lubiach était allé à Gonesse, au quartier général des Anglais et qu'il devait rapporter une réponse de Wellington aux gens qui manigançaient la capitulation.

Bref, le 33 avait ordre d'aller au pavillon et d'y attendre le chevalier, s'il n'était pas rentré.

— Et il l'y trouva ? demanda Saint-Privat avec quelque impatience.

— Non, et voilà justement où l'histoire devient drôle. Le 33 avait une clef de la grille qui entoure la maisonnette, et il connaissait les êtres. Il y arrive sur le coup de neuf heures du soir, plutôt un peu avant. Il fait le tour du pavillon. La chambre où il devait trouver Lubiak est sur le derrière au rez-de-chaussée. Il voit de la lumière et, comme il est prudent par nature et par métier, il s'approche tout doucement pour s'assurer que Lubiak est seul.

Qu'est-ce qu'il voit se promenant à travers la chambre ? Un jeune homme qui avait à peu près la tournure du chevalier, mais qui n'était pas lui.

Moins grand et plus mince.

Ça lui semble drôle. Il regarde encore. Le jeune homme s'assied à une table et se met à écrire.

Le 33 se dit qu'il n'a affaire qu'à Lubiak et que le plus sûr est de l'attendre. Alors il va s'embusquer dans le jardin, derrière un gros arbre, et il attend en effet.

Il n'était pas là depuis cinq minutes qu'il entend marcher tout doucement sur le sable des allées. Il retient son haleine et il regarde de tous ses yeux.

— Et que vit-il ? demanda vivement le bonhomme que ce récit commençait à intéresser.

— Quatre ou cinq hommes qui s'approchaient à pas de loup. Mon camarade se garda bien de bouger et il n'eut pas à s'en repentir. Les nouveaux venus examinèrent à travers les vitres le particulier qui écrivait dans la chambre

éclairée, poussèrent la porte et sautèrent tous à la fois sur l'individu assis.

— Et ils le tuèrent ?

— C'est ce que le 33 n'a pas pu bien voir, attendu qu'ils commencèrent par renverser les flambeaux et que le reste de l'opération se termina dans l'obscurité la plus profonde ; mais il les vit parfaitement passer, dix minutes après, emportant le corps.

Vous pensez qu'il ne s'amusa point à courir après ces chenapans-là qui n'auraient pas manqué de lui faire passer le goût du pain.

Pendant toute la fin de ce récit, M. Saint-Privat avait donné des signes non équivoques d'émotion ; mais, lorsque Cornillon s'arrêta sur cette conclusion, il tomba dans une méditation profonde.

— Peux-tu me dire exactement quel jour se passait cette scène ? demanda-t-il enfin.

— Ma foi ! patron, je n'y étais pas, répondit Cornillon ; mais le numéro 33 m'a dit que c'était un dimanche, la veille ou l'avant-veille de la capitulation de Paris.

— Alors ce serait le dimanche 2 juillet. La lettre était du 28 juin, murmura le bonhomme se parlant à lui-même.

— Peut-être bien, dit Cornillon qui avait l'oreille fine.

— Mais, voyons un peu, reprit le père de Clarisse, comment était-il tourné et accoutré le particulier qu'on a enlevé ?

— Pas très-grand, je vous l'ai déjà dit ; les cheveux noirs et assez longs, la taille mince, les épaules étroites.

Quant au costume, c'était une tenue de voyage, carrick à trois collets, hottes à revers, chapeau à larges bords.

— Et il n'a rien dit quand on l'a empoigné, ce particulier ?

— Il n'a pas eu seulement le temps de souffler. Ces gens-là se sont jetés sur lui et le n° 33 pense qu'ils ont commencé par le bâillonner. Il a remarqué seulement que le pauvre diable avait posé deux pistolets sur la table et que l'individu qui avait l'air de commander les autres les a mis dans sa poche.

— Bon ! Et, après le passage de la bande, qu'est-ce qu'il a fait, le n° 33 ?

— Il s'est tenu coi, environ une heure, pour voir si le chevalier de Lubiach n'arriverait pas, et, ne voyant rien venir, il a quitté la place.

— Pour aller faire son rapport à Fouché, je suppose.

— Oui, seulement il ne l'a pas trouvé à son hôtel du quai Malaquais. Mgr le duc d'Otrante était en conférence avec les maréchaux chargés de la défense de Paris. Le lendemain, pas moyen de le rencontrer : tous les gros personnages étaient en l'air. Le surlendemain, la capitulation était signée et, *à la maison*, chacun tremblait d'être mis à la porte. On ne savait sur quel pied danser. Bonaparte, les Bourbons, l'empereur Alexandre : il n'y avait pas un employé qui pût se croire sûr de conserver sa place. La prudence était à l'ordre du jour. Mon ami le 33, qui n'en manque pas, ne bougea point. Il a servi : il savait qu'on ne parle pas sous les armes. Il ne dit rien et il ne s'en trouva pas plus mal.

— Et Fouché ne lui demanda point de rapport ?

— Rien du tout. Fouché ne pensait qu'à redevenir ministre.

— Mais enfin le 33 a conservé son emploi ?

— Comme les autres, parbleu ! On savait bien au château que la police ne s'improvise pas. On a gardé tout le personnel, et on a eu raison.

Je me suis laissé raconter que quelqu'un avait conseillé à Louis XVIII de se coucher tout bonnement dans le lit de Bonaparte et que Louis XVIII avait suivi ce conseil-là.

— Louis XVIII est un homme d'esprit, prononça gravement Saint-Privat.

Mais, dis-moi, la discrétion du n° 33 n'aurait pas dû aller jusqu'à faire le réservé avec un ancien camarade. Quand tu lui as demandé des renseignements sur notre homme, il aurait bien pu te raconter tout ce qu'il savait, au lieu de te donner des indications vagues.

— La prudence, patron, toujours la prudence. Il ne savait pas au juste dans quels termes le chevalier allait être avec le nouveau gouvernement, et il avait deviné que vous travaillez, pour le moment, en dehors des autorités constituées. Mettez-vous à sa place. Il n'a pas de rentes et il est père de famille. Tout ce que nous pouvions lui demander, c'était de ne pas mentir, et il n'a pas menti. Il m'a dit que le Lubiak était de la brigade politique et que nous devons nous en défier. On ne pouvait guère exiger de lui davantage.

— Alors, pourquoi a-t-il été plus confiant avec toi ces jours-ci ?

— Ah ! c'est que la position n'est plus la même. *La maison* est réorganisée. Plus de bouleversements à craindre. Le duc d'Otrante est ministre et il n'a pas de préjugés, celui-là. Il sait qu'on ne fait pas la police avec des convictions, pas plus qu'on ne fait la cuisine avec des gants. Il demande aux agents de travailler en conscience et puis c'est tout. Il ne s'inquiète pas de leurs opinions politiques. C'est pourquoi mon ami le 33 est maintenant bien tranquille. Il sait qu'on ne le tracassera pas pour le passé et qu'on le payera

largement s'il rend des services. Aussi l'ai-je trouvé aussi facile aux confidences qu'il s'était montré boutonné tout d'abord.

— C'est de lui-même et sans provocation de ta part qu'il t'a raconté ce qui s'est passé au pavillon de la chaussée Clignancourt ?

— Non pas. J'ai eu au contraire assez de peine à lui tirer les vers du nez. Peut-être même n'y aurais-je pas réussi, s'il n'avait su que le chevalier de Lubiach allait quitter *la maison*. Le bruit y court que ce monsieur a fait fortune et qu'il va prendre congé de Fouché et de toute la satanée boutique. Il y a, du reste, plus de deux mois qu'on ne l'a vu chez nous.

— Je crois, en effet, que désormais il ne servira guère l'État. Mais il y a une chose que j'ai grand intérêt à éclaircir avant tout. La discrétion de ton ami le 33 est-elle allée jusqu'à ne rien dire au chevalier de Lubiach ?

— Parbleu ! il n'a pas eu grand mérite à garder le secret, car, dans les premiers temps, le chevalier est resté invisible. Il n'a entendu parler de lui que par moi, quand je lui ai raconté l'histoire du *filage* à la poste restante. Puis, lorsqu'il a su à quoi s'en tenir et lorsqu'il aurait pu le trouver pour le mettre au courant de l'aventure du dimanche soir, ledit Lubiach a disparu subitement. Notre brave 33 a su qu'il était en voyage, et il lui a fallu attendre son retour pour s'aboucher avec lui.

— De sorte que le chevalier ne sait rien encore ?

— C'est probable, à moins que le 33 n'ait trouvé le moyen de le rencontrer depuis hier.

— Oh ! où l'aurait-il vu ?

— Je n'en sais rien, mais je puis vous dire qu'il le guettait et qu'il connaît fort bien ses habitudes.

C'est mon vieux 33 qui m'a indiqué les domiciles variés de ce particulier, la rue Neuve-des-Petits-Champs, la rue de la Grange-Batelière.

— Alors tu crois que...

— Je crois qu'il a dû être informé de son arrivée et qu'il n'a pas perdu de temps pour aller le voir. Il sait que le chevalier est riche et il espère lui soutirer une bonne récompense en échange des indications qu'il va lui donner.

Saint-Privat, cette fois, n'insista plus, mais il se mit à se promener à grands pas, sans plus s'inquiéter de la présence de son ex-employé Cornillon.

Les traits de lumière fourmillaient dans les renseignements que le policier subalterne venait de lui donner.

Pendant les derniers jours de son séjour à Périgueux, l'ancien directeur du cabinet noir n'avait pas perdu son temps.

S'étant aperçu un peu tard qu'il faisait fausse route, puis que Zénobie ne savait ni lire, ni écrire, et que son incarcération volontaire ne pouvait le mener à aucun résultat, il avait aussitôt changé de tactique.

Mis en liberté le 17 août, il avait employé le temps qui lui restait à recueillir des renseignements sur l'entourage de la cantinière, et il était arrivé peu à peu à cette conviction qu'elle avait envoyé à sa place quelqu'un chercher à Paris Lucien Bellefond.

Bien plus, il avait fini par découvrir que ce messenger devait être une certaine nièce de Zénobie, dont l'existence

et le départ affirmés par vingt témoignages ne faisaient plus doute pour lui.

Sur cette base certaine, l'ingénieux Saint-Privat avait échafaudé diverses conjectures dont une, entre autres, ne manquait pas de vraisemblance.

Il s'était souvenu fort à propos que, de ses premières investigations sur les voyageurs arrivés du Périgord à Paris au commencement du mois de juillet, il était résulté qu'un tout jeune homme monté dans la malle-poste à un relais après Périgueux, avait raconté au courrier qu'il s'en allait en Belgique à la recherche de son père, officier supérieur blessé à Mont-Saint-Jean.

Saint-Privat avait aussitôt pensé que ce prétendu adolescent pouvait bien être la nièce de Zénobie qui se serait déguisée en homme pour dépister les recherches.

Et, afin de s'éclairer, il s'était mis à l'affût de tous les courriers de la malle, lesquels, en passant par Périgueux, descendaient justement à l'hôtel où il logeait, et il avait appris de la bouche de l'un d'eux que le jeune homme en question qui voyageait sans bagages avait quitté la voiture à Villejuif pour entrer à pied dans Paris.

Nouvel indice plus significatif encore que les autres.

L'infatigable Saint-Privat ne s'en était pas tenu là. A force de fureter de tous côtés, de faire parler les servantes d'auberge et les décrotteurs, il avait su que le départ de la nièce de Zénobie avait été motivé par une lettre venue de Paris.

Et, sans hésiter, avec l'habitude qu'il possédait des déductions policières, il était arrivé à cette conclusion que cette lettre devait avoir été écrite par Lucien ou plutôt au

nom de Lucien, car, en ce temps-là, le lieutenant au 25^e de ligne ignorait tout, même le retour de Russie de la vivandière.

Sur ces entrefaites, un heureux hasard lui révéla encore que ce Gardilan, son persécuteur, n'était autre que Maxime Trimoulac, l'héritier naturel du colonel.

Dès lors, le fil était trouvé. Évidemment, Trimoulac avait écrit la fausse lettre, et la nièce, donnant dans le panneau, était partie pour le rejoindre. Évidemment aussi, elle n'était pas arrivée à destination, puisque Trimoulac avait éprouvé le besoin de se rendre à Périgueux sous un déguisement.

Désormais, la solution du problème était à Paris, et Saint-Privat en avait repris le chemin, sans plus s'inquiéter de sa nouvelle connaissance le marchand de truffes.

Il voulait gagner de vitesse Maxime Trimoulac, qu'il avait surpris faisant aussi ses paquets, et rentrer bien vite à la rue d'Enfer, afin d'y apprendre de la bouche de Cornillon les résultats qu'avait produits l'enquête dont il l'avait chargé avant son départ.

Ces résultats lui étaient acquis maintenant.

Le rapport de Cornillon lui en avait appris plus qu'il ne l'espérait sur les aventures de la nièce de Zénobie à son arrivée à Paris, et, avantage précieux entre tous, plus que Maxime Trimoulac n'en savait peut-être.

M. Saint-Privat, avec sa logique serrée, ne pouvait pas hésiter à conclure du récit de son subalterne que la susdite nièce, attirée par une fausse lettre dans la petite maison de la chaussée Cligancourt, était tombée par malheur entre les mains de gens qui en voulaient à Trimoulac et qui l'avaient prise pour lui.

Tout concordait pour lui faire accepter cette hypothèse : la date, le costume, la tournure du particulier si brusquement saisi par des inconnus.

Maintenant, qu'était devenu ce particulier ? Evidemment, on lui avait fait un mauvais parti ; mais l'avait-on tué ou simplement séquestré ?

Les renseignements s'arrêtaient à l'enlèvement. Cornillon interrogé à fond, déclara que son ami le n° 33 n'en savait pas davantage.

Il était clair aussi que la victime de cet attentat, où qu'elle fût, portait sur elle le testament du colonel.

Donc, l'unique problème consistait à la retrouver morte ou vive.

Et c'était la solution de ce problème qui préoccupait si fort M. Saint-Privat arpentant à pas précipités les allées de son jardin.

Cornillon se grattait philosophiquement le bout du nez en voyant son patron courir comme un fou, et cette allure extraordinaire d'un homme qu'il était accoutumé à respecter le jetait dans un étonnement sans bornes.

Saint-Privat se demandait en ce moment si le parti le plus sage qu'il eût à prendre ne serait pas de faire la part du feu, en se résignant à contracter une alliance avec son concurrent.

Ce compétiteur à la succession de M. Lacaussade n'était plus Lucien que les événements semblaient avoir mis hors de cause, mais Maxime Trimoulac, le seul intéressé à la suppression du testament de son oncle, de même que Lucien était l'unique intéressé à la production de cette pièce jusqu'alors introuvable.

Or, Maxime Trimoulac, qui s'était transporté à Périgueux sous un faux nom, ne s'était point amusé à faire des confidences à ce M. Bonnin qu'il avait rencontré sur son chemin quand il avait voulu s'aboucher avec la cantinière.

Mais M. Bonnin, c'est-à-dire Saint-Privat, supposait avec beaucoup de raison que ledit Trimoulac ne s'était point rebuté après un premier échec et n'avait point commis la sottise de rester inactif dans la ville natale de Zénobie Capitaine.

Ce que lui, Bonnin, avait appris touchant la nièce de la cantinière, Trimoulac, à plus forte raison, avait dû l'apprendre.

C'était même probablement parce qu'il était enfin muni de renseignements décisifs sur le voyage de la nièce qu'il avait repris brusquement le chemin de la capitale.

Dès lors il ne restait plus au père de Clarisse que deux voies ouvertes.

Où il lui fallait gagner son compétiteur de vitesse en rattrapant avant lui la porteuse du testament, ou il en était réduit à entrer en arrangements avec l'adversaire.

Le premier parti était certes celui qui lui convenait le mieux.

Les arrangements avec l'honnête Lucien Bellefond étaient déjà faits et parfaits. Il savait que le lieutenant tiendrait sa parole en tout état de cause et qu'il serait toujours prêt à payer un million la remise du testament.

De ce côté, pas de difficultés possibles, pas d'inquiétude sur l'exécution des promesses.

Saint-Privat, comme tous les intrigants ses pareils, aimait par-dessus tout à traiter avec les honnêtes gens, car

les coquins apprécient plus que personne la sûreté des relations dans les affaires.

Mais cette voie n'était pas, tant s'en fallait, la plus facile à suivre.

Miraculeusement retrouvée jusqu'à la petite maison de la chaussée de Clignancourt, la piste de la nièce de Zénobie s'arrêtait là et M. Saint-Privat, en se creusant la tête, n'entrevoyait même pas le moyen de renouer le fil rompu.

Cornillon y perdait son latin et le n° 33 n'avait certainement vu que ce qu'il avait raconté.

Un seul homme peut-être était en état de deviner la fin de l'histoire, et cet homme c'était Maxime Trimoulac.

Lui seul, en effet, connaissait assez les ennemis qu'il pouvait avoir et ce dont ils étaient capables contre lui pour dire ce qu'ils avaient pu faire de la jeune fille dont ces gens sans scrupule s'étaient emparés en croyant se saisir du chevalier de Lubiach.

Aussi, Saint-Privat inclinait-il à penser qu'avec Trimoulac il lui serait possible de s'entendre.

A une condition toutefois, qui était de s'arranger avec lui avant qu'il fût entré en relations avec le n° 33.

Pour traiter avec un ennemi, il faut de toute nécessité lui offrir un avantage.

Dans le cas présent, l'apport de M. Bonnin au contrat qu'il méditait c'était le secret de l'enlèvement du 2 juillet.

Tant que le Trimoulac ne connaissait pas ce secret, le père de Clarisse pouvait venir lui dire franchement et hardiment : nous chassons le même lièvre, et je suis fondé à vous demander part à la curée, car je sais ce que vous ne savez pas. Je sais où est allée en arrivant à Paris la nièce

de Zénobie. J'ignore, il est vrai, où elle se trouve maintenant, mais avec le renseignement que je vais vous fournir, vous pourrez m'aider à le savoir. Arrangeons-nous. Signez-moi une promesse éventuelle, et je vous livre une information de première importance.

Si, au contraire, le n° 33 avait déjà vu Trimoulac, il était trop tard et la démarche n'avait plus aucune chance de succès.

Le point, c'était d'arriver premier dans cette course aux indications.

Saint-Privat eut tôt fait de peser tout cela dans son esprit, tout jusqu'à la chance d'être trompé par le Trimoulac, dont la probité ne lui inspirait aucune confiance.

Sa conclusion fut qu'il n'y avait pas autre chose à faire que d'aller le trouver, et pas une minute à perdre.

— Attends-moi ici, dit-il à Cornillon ; j'ai à sortir, et, à mon retour, je puis avoir besoin de toi immédiatement.

— Je suis de service aujourd'hui, patron, répondit l'agent, mais ça ne fait rien, il ne sera pas dit que j'aurai laissé mon ancien chef dans l'embarras.

— Je te revaudrai ça, mon vieux, et la besogne que tu feras pour moi te rapportera, je l'espère, dix fois plus que celle de *la maison*.

— Alors, patron, ça va à votre idée ? Vous êtes content de ce que je vous ai dit ?

— Oui et non. Mais, dans tous les cas, si je ne réussis pas, ce ne sera pas ta faute. Reste là. Promène-toi. Fume ta pipe si tu veux. Ne te gêne pas. Je vais dire à M^{me} Bou-tard de te faire servir au frais une bouteille de Tavel.

Je me souviens que c'est ton vin favori. Elle te tiendra compagnie jusqu'à ce que je revienne.

— Patron, s'écria Cornillon attendri, vous avez des manières auxquelles on ne résiste pas. Je ne sais pas pour quoi, mais je sens que je me ferais tuer pour vous de bon cœur.

Saint-Privat ne s'attarda point à recevoir les actions de grâces de son ancien subalterne.

Il fila prestement, donna en passant ses ordres au fidèle Bourdache qu'il chargea d'empêcher que Cornillon ne sortit, et sauta dans la rue pour courir à la place Saint-Michel où il y avait une station de fiacres.

Il calculait que le prétendu Gardilan avait dû arriver à Paris la veille et il ne doutait pas qu'il n'eût été tout droit descendre chez la baronne de Sainte-Gauburge dont Cornillon venait de lui donner l'adresse.

La journée était fort avancée et tout autre que le Trimoulac aurait eu largement le temps de quitter ce domicile de contrebande et d'aller à ses affaires, après une absence d'un mois.

Mais Saint-Privat avait eu à Périgueux le temps d'étudier les mœurs du personnage, et il savait qu'avec ses devoirs politiques M. Maxime en prenait fort à son aise.

C'était assurément un des plus fins et des plus habiles, mais aussi le plus sensuel et le plus paresseux de tous les agents de Fouché.

il y avait donc quelque chance de le trouver à trois heures de l'après-midi, déjeunant au fond du petit appartement d'une baronne de rencontre.

Aiguillonné par l'espoir de conquérir enfin la dot de sa

filles chéries, le père de Clarisse avait hâte d'en venir aux prises avec un compétiteur digne de lui, et il recommanda à son cocher de le mener rondement.

Vingt minutes après son départ de la rue d'Enfer, il mettait pied à terre devant une belle maison toute neuve, et il jugeait du premier coup d'œil que M. Trimoulac n'avait point fixé son choix sur une grisette.

Il eut soin d'ailleurs de demander au portier la baronne de Sainte-Gauburge, sachant bien qu'on l'éconduirait s'il s'avisait de prononcer un des noms du neveu de M. Lacausade.

On lui indiqua un bel appartement au second étage et là, quand il eut à s'expliquer avec une femme de chambre accorte, il n'eut garde non plus de commettre la maladresse de se recommander de M. Fouché pour pénétrer auprès du chevalier de Lubiac.

Il dit hardiment à la camériste qu'il arrivait de Périgueux, porteur de nouvelles importantes pour *monsieur*, sans désigner autrement le personnage et sans s'informer s'il était là.

Cet aplomb lui réussit à souhait. La fille interloquée le pria d'attendre un instant et revint au bout de quelques minutes lui dire que monsieur était prêt à recevoir le messager du Périgord.

Le sort en était jeté. Les deux chasseurs d'héritage allaient enfin s'aborder à visage découvert.

Saint-Privat, ravi du succès de sa ruse et assez ému à l'approche de cette entrevue décisive, suivit la femme de chambre qui l'introduisit dans un petit salon plus luxueux que véritablement élégant.

Elle l'y laissa seul et le père de Clarisse put réfléchir pendant quelques minutes à ce qu'il allait dire à son adversaire.

Jamais négociateur diplomatique n'eut besoin de plus de finesse pour traiter une question délicate de politique internationale, et l'ex-directeur du *cabinet noir* appela mentalement à son aide tout l'esprit de M. de Talleyrand, qui lui inspirait une vénération profonde et qui discutait en ce moment même les intérêts de la France au congrès de Vienne.

Il y avait deux écueils à éviter : la réserve outrée, qui aurait mis en garde l'homme dont il fallait obtenir une confiance, et la trop grande franchise qui lui aurait donné du premier coup un avantage dont il n'aurait pas manqué de profiter pour se taire.

En un mot, du secret de l'enlèvement de Virginie Lasbaysses il s'agissait de livrer assez, mais pas trop.

Pendant que Saint-Privat préparait une phrase habilement combinée pour entrer en matière, une porte s'ouvrit doucement et les moustaches cirées de M. Gardilan se montrèrent dans l'écartement d'un rideau de soie cramoisie.

— Ah ! parbleu ! je m'en doutais, s'écria une voix railleuse. Un porteur de nouvelles de Périgueux, m'a dit Rosette. Je lui ai répondu : ce messenger doit avoir des lunettes d'or. Je vois que je ne m'étais pas trompé.

Entrez donc, compère, entrez donc !

M. Bonnin avait cru devoir en effet remettre ses besicles pour l'entrevue. Il les chaussait volontiers sur son nez dans les grandes occasions, comme un cavalier endosse sa cuirasse avant de charger.

Il suivit d'ailleurs, sans se faire prier, le personnage qui

l'accueillait si rondement et il pénétra dans un boudoir où, sur un large guéridon, fumait dans deux tasses de Sèvres le *moka brûlant*, comme on disait volontiers en 1815 pour désigner le café.

Une rangée de flacons remplis de liqueurs de toutes les nuances de l'arc-en-ciel complétait ce service qui attestait suffisamment que M. Gardilan venait de terminer un fin déjeuner en tête-à-tête avec Mme de Sainte-Gauburge.

Saint-Privat aperçut même un bout de robe de chambre en linon blanc qui ne pouvait appartenir qu'à une baronne improvisée.

Cette traînée d'étoffe, semblable au sillage argenté que les déesses laissent après elles en remontant vers l'Olympe, apprit au bonhomme qu'une belle dame lui cédait la place et que peut-être elle n'était pas allée très-loin.

Aussi crut-il devoir débiter par des excuses.

— Mon cher compagnon de voyage... permettez moi de vous donner ce titre, commença-il avec quelque embarras.

— Donnez, donnez, je n'y vois pas d'inconvénient, puisque nous avons passé trois jours encagés dans le même coupé de diligence, s'écria le faux Gardilan.

— C'est que je crains de vous déranger.

— Pourquoi donc ?

— Mais il me semble que vous n'étiez pas seul, et si j'avais su...

— Bah ! ça ne fait rien. Zoé est une bonne fille, mon cher... comment donc vous appelez-vous?... ah ! j'y suis... mon cher Bonnin ; elle sait que les affaires passent avant tout. Car vous venez pour affaires, ça se voit rien qu'à la

façon dont vous me regardez par-dessus les verres de vos lunettes.

Nous allons causer sérieusement, respectable monsieur; on ne peut plus sérieusement, je vous le promets, mais vous allez me faire le plaisir d'accepter un petit verre de liqueur. Que préférez-vous, très-cher? Rhum, rosolio, marasquin, vespéto? Parlez, faites-vous servir. Zoé possède une cave de premier choix.

— Je vous rends grâce... je n'ai pas l'habitude...

— Je vois ce que c'est. Vous n'aimez pas le doux et vous avez raison. Je vais donc vous verser un verre de vieille eau-de-vie, la liqueur des braves. Ça vous va, car vous êtes un brave, monsieur Bonnin.

— Merci, je...

— Avalez-moi ça, et vous m'en direz des nouvelles.

Le père de Clarisse, assez interloqué de ce début, voulut cependant se mettre à l'unisson et se décida à tremper ses lèvres dans la liqueur des braves.

Il ne faisait rien sans motif. Il venait de s'apercevoir que son adversaire était légèrement surexcité par le copieux déjeuner de M^{me} de Sainte-Gauburge et il ne lui déplaisait pas de l'aider à s'enfoncer plus avant dans les marécages de l'ivresse.

Il l'avait vu à l'œuvre à la table d'hôte de Périgueux et il savait que sa langue se déliait volontiers au dessert.

— A la bonne heure, reprit l'aimable voyageur. Je vois que vous n'êtes pas de ces bourgeois qui boudent devant un petit verre; je m'étais toujours dit là-bas que vous deviez être un bon vivant et j'aurais cultivé davantage

vosre connaissance, si j'avais pu deviner que nous étions destinés à nous retrouver à Paris.

Et, à propos de ça, dites-moi donc, papa, comment vous avez fait pour découvrir que je perchais momentanément rue de la Grange-Batelière, chez la noble descendante des Sainte-Gauburge... une vieille famille de Normandie, mon cher; noblesse de robe.

La botte était droite autant qu'imprévue, et Saint-Privat put s'apercevoir que Maxime Trimoulac n'était pas aussi gris qu'il en avait l'air.

Cependant, il fallait répondre pour parer le coup, et le bonhomme pensa que le mieux était encore d'aller au fait, sans ambages et sans préambules.

— J'ai su votre adresse, dit-il, par un de mes amis qui est employé à la police générale du royaume.

— Ah ! ah ! murmura Trimoulac d'un ton qui disait beaucoup de choses.

— Mon Dieu ! oui. Cet ami n'a pas l'honneur de vous connaître personnellement, mais il a beaucoup entendu parler de vous à *la maison*, où vous occupez une très-haute situation.

— *A la maison !* c'est le mot propre et on ne saurait en vérité s'exprimer plus correctement, fit observer Trimoulac qui se tenait sur la défensive.

— Je m'empresse d'ajouter que ce même ami professe pour vos talents et pour votre personne une admiration profonde.

— Bien obligé. Voilà assurément un homme de goût. Mais serait-il indiscret de vous demander quel intérêt vous aviez à vous enquerir de mon adresse ?

— Nullement, monsieur. Je vais vous le dire sans détours et vous allez voir que je joue avec vous cartes sur table.

— Cartes sur table, c'est parfait. C'est ma méthode et jamais je n'en use autrement, surtout avec les gens de votre force.

Voyons donc votre jeu, puisque vous êtes venu ici dans l'obligeante intention de me le montrer.

— Le voici, cher monsieur Trimoulac.

— Trimoulac ! Bon ! je vois que vous n'avez pas perdu votre temps en Périgord, puisque vous y avez appris que je me nomme Trimoulac.

— Peuh ! je n'ai pas eu grand mérite à faire cette découverte. Les provinciaux sont si bavards. Et le neveu du colonel Lacaussade a laissé tant de souvenirs dans ce pays-là, qu'iqu'il l'ait quitté fort jeune...

— Ma foi ! je n'essayerai pas de nier, et je pense que vous avez deviné aussi ce que j'allais faire là-bas.

— J'ose m'en flatter. Vous y êtes allé pour vous aboucher avec la nommée Zénobie Capitaine que vous soupçonniez d'être en possession d'un testament de votre oncle et pour tâcher de lui soutirer ce testament qui vous déshérite.

— De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet. Il n'y a pas moyen de vous cacher quoi que ce soit.

Mais, cher ami, permettez-moi de vous adresser à mon tour une simple question.

— Dix, si vous voulez.

— Bon ! un autre verre de vieille pour vous aider à mettre de la clarté dans votre réponse.

— Inutile, cher monsieur. Je serai clair comme de l'eau de roche.

— Je n'en doute pas, mais je vous supplie de trinquer avec moi. Si vous me refusez, je ne croirai pas à votre franchise.

— Qu'à cela ne tienne. Voilà qui est fait. Maintenant, j'attends la question.

— La question est bien simple. Je voudrais savoir ce que vous aviez vous-même à démêler avec Zénobie, car enfin vous pensez que je ne me suis pas laissé prendre à votre incarcération volontaire. Vous vous êtes fait arrêter, mon bon, pour faire en prison la connaissance de cette chère cantinière. Hé ! hé ! le tour n'était pas mauvais, mais il est un peu vieux...

— Oh ! vous pouvez dire suranné et je n'ai jamais eu l'espoir qu'un esprit aussi fin que le vôtre s'y tromperait. Tel qu'il est pourtant, il a failli réussir et si vous n'étiez pas venu me déranger au préau...

— Vous convenez donc que vous cherchiez aussi à cir-convenir Zénobie ?

— J'en conviens.

— Dans quel but ?

— Dans le but d'obtenir d'elle qu'elle me confiât le testament qui vous déshérite.

— Et qu'en vouliez-vous faire, s'il vous plait, de ce testament ?

— Gageons que vous vous en doutez un peu.

— Peut-être, mais je serais bien aise de l'apprendre de votre bouche, et puisque vous jouez cartes sur table...

— Je me proposais de le vendre à celui qu'il intéresse,

au sieur Lucien Bellefond, ex-lieutenant au 25^e de ligne, et légataire universel de votre oncle.

— Fort bien. Nous étions compétiteurs à la succession, moi pour mon propre compte, vous pour le compte d'un tiers.

— Et nous le sommes encore, cher monsieur.

— Peut-être, grommela Trimoulac. Mais, malgré votre franchise, mon cher compagnon de voyage, franchise à laquelle je me plais d'ailleurs à rendre justice, je n'aperçois pas encore très-bien le but de votre visite.

— Je viens vous demander si vous voulez faire la paix ou continuer la guerre, dit gravement Saint-Privat.

— C'est-à-dire que vous venez me proposer de nous associer pour retrouver le testament de mon oncle ?

— Juste.

— Testament qui me déshérite ?

— Oh ! complètement.

— Vous l'avez donc vu ?

— Non, je l'avoue ; mais je sais ce qu'il contient.

— Alors avouez aussi que je n'ai aucun intérêt à le retrouver.

— C'est vrai, mais vous avez un grand intérêt à empêcher qu'un autre ne le retrouve.

— Surtout si cet autre est disposé à le vendre à Lucien Bellefond, n'est-ce pas ?

— On ne saurait mieux raisonner.

— Très-bien ! mais veuillez m'expliquer comment vous et moi, agissant chacun dans un but opposé, nous pourrions nous entendre.

— Rien de plus simple. Je n'ai, moi, aucune préférence, et, pourvu que je touche sur cette affaire une commission raisonnable, il m'importe peu de la conclure avec vous ou avec l'héritier choisi par le colonel.

— Cette noble indifférence ne me surprend pas de votre part ; mais, puisque vous appelez cela une affaire, dites-moi donc, je vous prie, sur quelle base elle repose ?

— Comment ! sur quelle base ?

— Oui, je voudrais le savoir avant de vous répondre. De deux choses l'une : ou je m'empresserai de détruire le testament ; ou au contraire c'est vous qui le découvrirez, et vous irez immédiatement le livrer, moyennant finance, à mon concurrent.

Il n'y a pas dans cette alternative place pour le moindre marché.

— Je vais vous prouver que si.

— En d'autres termes, que venez-vous donc me vendre ?

— Le testament, parbleu !

— Vous l'avez donc ? demanda vivement Trimoulac.

— Bon ! il ne sait rien, pensa M. Saint-Privat.

Et, pour profiter de cette faute, la première que son adversaire eût commise, il répondit froidement :

— Je vous dirai où il est lorsque nous serons d'accord sur les conditions de notre traité.

Trimoulac avala une large rasade de rhum pour se donner le temps de la réflexion.

— Cher monsieur, dit-il en reposant bruyamment son verre sur la table, j'apprécie la netteté de votre langage et je ne repousse pas sans examen l'idée d'une transac-

tion ; mais, avant de la conclure, avant même d'en discuter les termes, vous comprenez que beaucoup de points restent à éclaircir.

Vous m'avez dit loyalement, j'en conviens, comment vous aviez su mon nom et mon adresse ; vous m'avez exposé aussi très-franchement ce que vous veniez faire chez moi, mais il y a encore bien des choses que j'ignore et que je voudrais savoir. Par exemple, votre véritable nom, car vous entendez que je n'ai pas donné dans l'histoire de M. Bonnin venant à Périgueux pour solliciter un procès.

— Votre curiosité me semble fort légitime, cher monsieur, et je suis tout prêt à la satisfaire.

— Je désirerais connaître aussi les circonstances qui vous ont mis sur la trace du testament et de l'héritier Bellefond que le diable confonde.

— Rien de plus juste. Sachez donc, cher monsieur Trimoulac, que j'ai eu jadis l'honneur de servir comme vous monseigneur le duc d'Otrante.

— Bah ! vous avez été de *la maison*. Comment se fait-il que je n'aie jamais eu l'honneur de vous y rencontrer ?

— Oh ! lorsque j'y étais, vous serviez à l'étranger. Mais vous y aurez peut-être entendu quelquefois prononcer mon nom... Saint-Privat.

— Saint-Privat ! Mais oui, certainement. Attendez donc que je me rappelle. N'avez-vous pas quitté, sous l'Empire, la brigade politique ?

— Oui, vers 1808, je fus appelé à d'autres fonctions. Mais j'ai été employé quinze ans sous Cochon, sous Ro-

vigo, sous Fouché, et, je suis, comme on dit, un enfant de la balle.

— C'est donc cela que vous m'avez donné tant de fil à retordre depuis deux mois. Un bourgeois n'aurait pas tenu trois jours à se jeter dans mes jambes, tandis que vous... mes compliments sincères, collègue. Votre tête de grognard était on ne peut mieux réussie.

— Ah ! vous avez gardé le souvenir de cette petite drôlerie. Mais, savez-vous, collègue, que ce jour-là vous m'avez roulé comme un écolier. Sans un hasard miraculeux, j'aurais, par votre fait, été assommé dans le jardin des Tuileries.

— Je l'aurais sincèrement regretté, croyez-le bien. Mais dites-moi, puisque nous en sommes aux confidences, m'aviez-vous reconnu dans le coupé de la diligence ?

— Mon Dieu ! oui, cher collègue.

— Et à quoi, s'il vous plaît ?

— A trois poils blonds que vous aviez oublié de raser à la joue droite. Vous aviez une perruque brune. Vous comprenez, collègue. Il n'y a rien de traître comme les signes de naissance.

— Sacrebleu ! vous avez raison, et je ne suis qu'un sot, s'écria Trimoulac en portant la main à sa joue. On apprend à tout âge et vous êtes mon ancien.

— Oh ! parions que vous m'aviez reconnu aussi, dit en riant Saint-Privat.

— Quant à cela, n'en doutez pas. Je vous ai dévisagé dès le matin, à la table d'hôte d'Orléans.

— J'en avais eu le soupçon et je me plais à proclamer que le tour des lunettes fut admirablement joué.

— Peuh ! c'est l'enfance de l'art. J'attendais mieux de la farce que je vous fis aux environs de Limoges, quand je persuadai au conducteur que vous aviez pris les devants.

— Ah ! murmura Saint-Privat en se mordant les lèvres, c'est à vous que je dois...

— Que voulez-vous ? dit modestement Trimoulac, il faut bien rire un peu.

Mais revenons à nos moutons. Vous venez de m'apprendre qui vous étiez, et vous me voyez déjà bien plus disposé à traiter avec un collègue, mais vous ne m'avez pas encore raconté comment vous aviez été instruit de l'existence du testament, ni comment vous étiez entré en relations avec Lucien Bellefond.

— Je vais vous le dire, cher monsieur Trimoulac, et c'est ici que ma bonne foi va éclater tout entière. Je suis sûr, quand vous m'aurez entendu, que vous ne m'accuserez plus d'arrière-pensée.

Sachez donc que les fonctions pour lesquelles j'ai quitté *la maison* dans les dernières années de l'Empire me mettaient à même de découvrir bien des secrets.

Je dirigeais le *cabinet noir*.

— J'aurais dû m'en douter.

— Je fus remercié en 1814, mais je repris le poste au retour de l'île d'Elbe et je l'ai gardé jusqu'à la rentrée des alliés.

— Bon ! j'y suis. Vous aurez décacheté une lettre de la cantinière.

— C'est exact. Vous voyez que je n'ai pas de secrets pour vous.

— Et vous avez pensé aussitôt à vous entendre avec

mon concurrent. Ce n'est pas bien, collègue, ce que vous avez fait là. Vous me deviez la préférence.

— Je ne savais pas alors que vous fussiez des nôtres. Vous n'avez jamais servi sous votre véritable nom. Je ne pouvais pas deviner que le chevalier de Lubiac et Maxime Trimoulac ne fussent qu'un.

— Qui vous l'a appris ?

— Un homme *de la maison* que j'emploie quelquefois, celui qui m'a donné votre adresse.

— Et qui rôdait dans le Palais-Royal le jour où je vous *filais* ?

— Précisément. Mais il ne me l'a dit que ce matin.

— Et vous n'avez pas perdu de temps pour venir, à ce que je vois.

— Je n'en avais pas à perdre. Lucien Bellefond est prévenu et il peut nous gagner de vitesse.

— Je ne le pense pas, dit Trimoulac entre ses dents.

Mais, reprit-il tout haut, me voilà suffisamment renseigné, collègue, et tout prêt à vous entendre. Seulement, je ne dois pas vous dissimuler que je sais beaucoup de choses et que, si vous veniez me proposer d'acheter des secrets que je possède, je serais obligé de décliner l'offre. Mon voyage en Périgord n'a pas été inutile...

— Ni le mien non plus.

— Je veux bien le croire, quoique j'aie la certitude que Zénobie n'a pas pu vous apprendre grand'chose.

— Elle ne m'a même rien appris du tout, mais j'en ai fait parler d'autres.

— Je vous écoute.

Saint-Privat regarda son ex-collègue d'un air narquois et dit en riant :

— Vous jouez au plus fin, et il ne tiendrait qu'à moi de faire comme vous. Seulement, avec ce système, nous n'aboutirions à rien. Je ne sais peut-être pas ce que vous savez, mais à coup sûr vous ne savez pas ce que je sais. Si nous perdons notre temps à nous tâter, Lucien Bellefond aura beau jeu pour agir. J'aime mieux faire généreusement les avances. Quand vous les aurez appréciées à leur juste valeur, vous négocierez avec moi, j'en suis sûr.

— Je ne dis pas non. Parlez.

— Eh bien, le testament a été confié par la cantinière à sa nièce, une jeune fille nommée Virginie Lasbaysses.

— Soit ! après ? dit froidement Trimoulac.

— Cette jeune fille est partie pour Paris, à la fin de juin dernier, et elle y est arrivée, j'en ai la preuve.

— Bon ! ensuite ?

— Collègue, je vois votre tactique, mais je vous préviens qu'avec moi elle ne réussira pas. Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire sans me livrer.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter et ce mot, le voici : si vous n'ignoriez pas ce que je viens de vous apprendre, vous ignorez ce qu'est devenue Virginie Lasbaysses, et moi je puis vous le dire.

— Enfin, nous y voilà donc, dit Maxime Trimoulac. Vous affirmez que la nièce de Zénobie a le testament de mon oncle dans sa poche, qu'elle est à Paris, que vous savez où elle est, et vous me proposez de me dire où elle est.

— Il est impossible de résumer la situation d'une façon plus précise, répondit Saint-Privat.

— A quel prix mettez-vous ce service ?

— L'héritage vaut plus de deux millions. Je vous en demande un.

— Voilà qui est très-net. Mais, mon cher collègue, un million est une somme et avant de me décider à vous la promettre, j'ai encore quelques questions à vous adresser.

— Je les attends, cher collègue.

— Voulez-vous me permettre de vous demander d'abord comment il se fait que vous veniez me proposer ce marché, alors qu'il vous serait si facile de vous passer de moi pour en conclure un tout aussi avantageux ?

Si vous savez où est en ce moment Virginie Lasbayses, que n'allez-vous trouver votre ami Lucien Bellefond avec qui vous vous entendez si bien ? Il ne vous marchandera pas le million, lui qui ne peut pas hériter sans votre secours, tandis que moi, qui suis sûr d'entrer en possession de la fortune de mon oncle, si le testament ne se retrouve pas, je dois naturellement demander à réfléchir.

— Ma réponse sera aussi simple que votre question est naturelle.

Je m'adresse à vous, parce que sans vous je ne puis pas mener l'affaire à bien.

Vous voyez que je ne cherche pas à me faire valoir.

— Je ne dis pas le contraire, mais, si j'ai bien compris ce que vous voulez dire, vous êtes seulement sur la piste de la jeune fille et pour mettre la main sur elle, vous avez besoin de compléter les indications que vous possédez par

d'autres indications que moi seul je puis vous fournir.

— C'est à peu près cela, j'en conviens.

— En d'autres termes, pour réussir, il faut, selon vous, que nous travaillions ensemble.

— C'est indispensable. Agissant séparément, nous n'aboutirions à rien.

— Et pour rémunérer votre collaboration, vous estimez qu'un million n'est que suffisant.

— Quoi de plus juste ? Ce n'est pas même la moitié de l'héritage, tandis que j'apporte un contingent de renseignements plus important que le vôtre, puisque ces renseignements sont comme le point de départ de ceux que vous pourrez vous procurer.

Le partage de l'argent est en votre faveur, quoique je donne plus que vous à l'association.

— Pardon, cher collègue, je ne suis pas absolument de votre avis. Je crois même que ma coopération me confère des droits bien supérieurs à ceux que vous vous attribuez.

— Je serais curieux de savoir pourquoi ; mais je vois ce que c'est. Vous vous défiez de moi ; vous craignez d'être trahi, comme on dit, chat en poche, et vous seriez bien aise, avant de vous engager, de tenir des gages de ma véracité ; en un mot, vous voudriez que je vous donnasse sur la nièce de Zénobie un détail qui prouvât que je suis réellement sur sa trace.

— On ne peut rien vous cacher, collègue, dit Trimoulac, ravi d'entendre son adversaire se lancer dans les confidences, et très-empressé de lui offrir une occasion de s'enfermer.

Où, je ne serais pas fâché d'apprendre de votre bouche

quelque chose de précis sur cette chère Virginie. Car enfin, pour obtenir de moi des renseignements précieux, il ne suffit pas de dire: Je sais ce qu'elle a fait en arrivant à Paris. Avouez que je ne serais qu'un conscrit si je me laissais prendre à un pareil piège.

Chacun de nous sait ce qu'il sait, mais c'est vous qui venez me chercher. A vous donc de faire les premières avances, si vous voulez que je vous livre des informations en retour des vôtres.

— Ma foi ! collègue, il y a plaisir à lutter avec un homme qui se défend comme vous le faites. Je suis de la partie, je m'y connais et j'aime mieux vous avoir en face de moi qu'une mazette, parce que j'espère bientôt vous avoir avec moi.

Je découvre donc franchement mon jeu et je renonce à un de mes avantages en vous apprenant que la jeune personne qui nous intéresse tous les deux a revêtu pour se rendre à Paris un costume masculin.

Et maintenant que j'ai soulevé pour vous un coin du voile...

— Un tout petit coin, cher ami. Je n'en suis pas beaucoup plus avancé, depuis que je sais que cette péronnelle s'est habillée en homme, dit nonchalamment Trimoulac, qui tout en feignant de n'y attacher aucune importance, prit bonne note de cette indication.

— Diable ! grommela Saint-Privat, mais c'est qu'il m'est difficile d'aller plus loin sans compromettre ma partie.

Le beau Maxime frisait sa moustache teinte et semblait s'être plongé tout à coup dans des réflexions profondes.

— Tenez, collègue, s'écria-t-il après un assez long silence, je ne veux pas abuser de mes avantages et je me ferais vraiment scrupule d'arracher à un homme d'esprit des aveux dont il me serait aisé de faire mon profit.

J'aime mieux agir avec la loyauté qu'on se doit entre gens *de la maison* et vous démontrer brièvement que je n'ai aucun intérêt à traiter avec vous.

— Vous aurez de la peine à me prouver cela, murmura le bonhomme qui ne put s'empêcher de pâlir légèrement.

— Ecoutez-moi bien, reprit Trimoulac. Vous venez de me déclarer tout à l'heure que, sans moi, vous ne pouviez pas retrouver cette fille.

— De même que vous ne la trouverez pas sans moi. La partie est égale entre nous.

— Non pas, très-cher. Nos situations respectives sont fort différentes.

Si vous ne découvrez pas la nièce de la cantinière, le testament de mon oncle vous échappe et vous restez absolument désarmé. Personne ne vous achètera une marchandise que vous ne possédez pas.

Moi, c'est tout le contraire. La disparition de Virginie Lasbaysses me profite au lieu de me nuire. Je n'ai pas besoin, moi, du testament qu'elle porte, puisque j'hérite par la force des choses. Je serais donc bien sot de courir après elle.

Oh ! je devine ce que vous allez me dire, ajouta Maxime en voyant que son adversaire allait prendre la parole. Vous m'objecterez que Virginie ne sera pas toujours perdue pour tout le monde. Dans tous les cas, elle l'est pour vous qui voulez exploiter le secret de la succession Lacaussade, et

si la donzelle reparait un jour ou l'autre, ce n'est pas à vous qu'elle s'adressera pour l'aider à remplir la mission dont elle s'est chargée.

Ce n'est donc pas avec vous que j'aurai à compter, quoi qu'il arrive.

Saint-Privat était devenu blême et il se mordait les lèvres jusqu'au sang.

Il répliqua pourtant avec assez de sang-froid :

— Vous allez vite en raisonnements, mon cher collègue. Je ne m'amuserai pas à vous faire observer que l'impossibilité où je suis, dites-vous, de dépister cette jeune fille n'est pas aussi absolue que vous paraissez le croire. Non, j'aime mieux me borner à vous rappeler que vous déplacez la question.

— Comment cela, s'il vous plaît ?

— Il ne s'agit pas, en effet, pour vous de retrouver le testament, mais vous avez, si je ne me trompe, un intérêt majeur à ce qu'il ne tombe pas entre les mains d'un autre.

— Bon ! et de qui donc ?

— Mais du principal intéressé, de Lucien Bellefond qui, je pense, ne demanderait pas mieux que de vous supplanter.

— Oh ! je n'en doute pas. La fortune de mon oncle lui conviendrait fort.

— Avouez alors qu'il y a de grandes chances pour que l'introuvable nièce de Zénobie sorte de sa cachette à seule fin de s'aboucher avec le préféré de sa tante.

J'ai, pour ma part, de bonnes raisons de croire que ces deux êtres se cherchent sans se connaître et je parierais gros qu'ils finiront par se rencontrer.

— Et moi je gage qu'ils ne se rencontreront jamais. Voulez-vous tenir une caisse de douze bouteilles de rhum de la Jamaïque ou un panier de vin de Champagne que le sieur Bellefond ne verra jamais ni Zénobie ni Virginie, ni personne de la parenté de ces damnées femelles ?

— Mes moyens ne me permettent pas d'engager des gageures aussi coûteuses, dit Saint-Privat assez interloqué ; mais je serais curieux de savoir...

— Pourquoi Bellefond ne communiquera point avec ces drôlesses ? C'est mon affaire ; mais, tenez, je suis bon enfant, moi, et je vais vous dire le fin mot.

Bellefond n'est plus à craindre, parce qu'il est coffré.

— Coffré !

— Mon Dieu ! oui, et par mes soins encore. Et je l'ai si bien recommandé au prône qu'on l'a mis au secret le plus rigoureux.

— Il n'y sera pas toujours.

— Oh ! il y est pour longtemps, pour très longtemps.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander de quoi il est accusé ?

— Nullement. Ce joli monsieur a été arrêté d'abord sous l'inculpation d'avoir tué un officier prussien.

— En duel, sans doute ? dit Saint-Privat, devenu très-attentif.

— Oui, en duel, mais dans un fiacre et sans témoins ; un duel qui a tout l'air d'un assassinat, appuya Trimoulac.

— J'ai entendu parler de cette affaire, et je crois qu'elle est moins grave que vous ne le pensez.

Bellefond se justifiera facilement. Il prouvera avait des témoins, que le combat a été loyal.

— Vous prenez bien chaudement sa défense, collègue.

— Moi ! pas du tout. C'est une simple objection...

— Que j'admets, mais qui n'a aucune valeur, car Bellefond a sur le dos une accusation bien autrement grave.

— Laquelle, je vous prie ?

— Encore une fois, je pourrais me dispenser de vous répondre, mais je veux bien que vous sachiez qu'il sera bientôt non pas seulement accusé, mais convaincu d'avoir trempé dans un assassinat.

— Un assassinat ! répéta Saint-Privat. C'est impossible ! Lucien Bellefond est un brave soldat, incapable de commettre un crime.

— Décidément, collègue, dit Trimoulac avec une grimace ironique, vous avez un faible pour mon compétiteur. Selon vous, il a toutes les vertus. Je m'étonne de plus en plus que vous ne lui donniez pas la préférence dans cette affaire du testament.

— Moi ! je le connais à peine. Ce que j'en dis c'est par induction. J'ai peine à croire qu'un officier de l'armée...

— Ait assassiné quelqu'un. Cela s'est vu, cependant, l'an passé. Le lieutenant Dautun, qui a coupé son frère en morceaux, et le capitaine Saint-Clair, qui a tué la belle Hollandaise, n'étaient point innocents, que je sache. Mais, calmez-vous. Le crime commis par votre Bellefond a pour cause la politique.

— Oh ! alors... c'est différent...

— Pas quant au résultat. Le gouvernement ne plaisante pas, à l'heure qu'il est, avec les conspirateurs qui se permettent de ces gentilleses.

— Bellefond conspirait donc ?

— Mais oui.

— Contre qui ?

— Contre les Bourbons, parbleu !

— Et pour Bonaparte ?

— C'est moins certain. Il paraît que lui et ses complices avaient la prétention de détruire les rois et les empereurs pour nous ramener à la constitution de 1793.

— Allons ! ce n'est pas sérieux. Il n'y a plus de Jacobins par le temps qui court.

— Vous vous trompez, collègue, on voit bien que vous n'êtes plus *de la maison* depuis longtemps. Si vous étiez resté chez nous, vous sauriez que les braves sans-culottes de votre jeunesse n'ont jamais renoncé à l'espoir de revoir les beaux jours de l'an II. Il y en a bon nombre qui sont devenus préfets et même sénateurs sous l'Empire. Nous en connaissons même un qui est encore ministre sous Louis XVIII.

Mais les autres, ceux qui n'ont pas eu part au gâteau, n'ont jamais cessé de comploter dans des caves, et, quand Bonaparte s'est échappé de l'île d'Elbe, ils étaient sur le point de tenter un grand coup.

— Et Bellefond était de la bande ?

— Certainement.

— Je n'en reviens pas. Et si tout autre que vous me disait cela...

— Vous ne le croiriez pas, je le vois bien. Il vous faut des preuves. Je vais vous contenter. Vous ne direz pas, collègue, que je ne fais pas tout pour vous être agréable !

— Croyez que je ne serai pas ingrat ; mais, de grâce

apprenez-moi dans quelle conspiration s'est fourré ce jeune imprudent.

— Jeune imprudent me plaît. Mais j'arrive à son affaire. Avez-vous entendu parler des *Frères du Plâtre* ?

— Jamais.

— Ou des *Compagnons de la Truelle* ?

— Pas davantage. Qu'est-ce que c'est que ces frères et ces compagnons ?

— Des drôles qui se proposaient tout bonnement de faire une révolution et qui se nommaient ainsi entre eux parce qu'ils avaient la singulière habitude de murer les gens dont ils voulaient se défaire.

— Comment ! de les murer ?

— Mon Dieu ! oui. Ils les déposaient tout vivants au fond d'un creux pratiqué dans une muraille et ils maçonnaient par-dessus.

— Mais c'est épouvantable !

— Oh ! je ne connais pas de termes assez forts pour caractériser cet affreux procédé. Et ce n'est pas une fois par hasard qu'il leur est arrivé d'en user ainsi. Dès qu'ils avaient intérêt à supprimer quelqu'un, ils l'empoignaient et le muraient bel et bien.

— Où ? Cette abomination, je suppose, ne se pratiquait pas dans la première maison venue ?

— Non certes. Messieurs du plâtre avaient choisi un local parfaitement approprié à leurs opérations.

— Et serait-il indiscret de vous demander...

— Où était situé ce local ? Nullement, cher collègue, nullement. J'ai d'autant moins de raisons pour vous le cacher, que je compte bien envoyer tous ces coquins-là

devant la justice, et, comme leur procès sera public, tout Paris saura dans quel singulier endroit ils tenaient leurs séances.

Figurez-vous qu'ils se réunissaient dans les carrières abandonnées qui s'étendent sous la butte Montmartre.

— Pas possible !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Ces souterrains sont immenses, et ils s'y introduisaient par un passage connu seulement des affiliés.

— Et là, ils maçonnaient leurs victimes ?

— Mon Dieu ! oui. Les piliers qui soutiennent les voûtes servaient à cet usage, et il paraît que, si on les fouillait, on y trouverait les corps de leurs victimes.

— Mais à qui s'en prenaient-ils ? Car, enfin, je n'ai point entendu dire que des personnages marquants aient disparu dans ces dernières années.

— Oh ! ce châtiment était surtout réservé aux traîtres ; par exemple, à des agents soupçonnés d'espionner l'association ou à des compagnons accusés de la trahir.

— Parbleu ! mon cher collègue, vous avez vraiment fait là une découverte intéressante et qui vous fera grand honneur à la maison, car c'est à vous sans doute que l'autorité devra de mettre la main sur ces misérables.

— Oui, c'est moi qui les ferai pincer et je n'attends pour cela que l'occasion de les surprendre en flagrant délit de réunion dans les entrailles de la terre. Il paraît qu'ils se rassemblent à la lueur des torches, avec des masques sur la figure. Oh ! c'est très-curieux et l'affaire fera du bruit.

Mais, à ne vous rien céler, je dois à quelqu'un la révélation de ce secret.

— Quelqu'un de chez nous ?

— Non, cher ami. Je n'ai rien à vous cacher et je vous avouerai que les *Compagnons de la Truelle* m'ont été dénoncés par un des leurs.

— Et vous croyez que ce dénonciateur est digne de foi ?

— J'en suis sûr, et j'ai déjà du reste vérifié en partie ses affirmations.

Il faut vous dire que, dès la première restauration, le gouvernement avait eu vent de leurs menées, et que je fus alors chargé de les surveiller. J'y avais assez bien réussi, car je m'étais fait affilier et j'étais sur le point de tenir tous les fils du complot, lorsque le 20 mars me força de m'exiler. Malheureusement, je n'avais encore noué de relations qu'avec des *Frères* subalternes et je ne connaissais ni les chefs ni la caverne où se tenaient les grandes assemblées, mais j'y serais certainement arrivé.

— Et, depuis le retour des alliés, vous avez repris l'affaire.

— Non, ma foi ! J'en ai été détourné par mes occupations publiques et privées. Certain voyage de Périgueux a absorbé une notable partie de mon temps. Mais, par une bonne fortune sur laquelle je ne comptais guère, à peine étais-je rentré à Paris qu'un *Frère du Plâtre* que j'avais fréquenté autrefois est venu me trouver et m'a dénoncé toute la bande.

— Et vous n'avez pas encore fait votre rapport à Monseigneur ?

— A Fouché ! Je m'en suis bien gardé, pour deux raisons : la première, c'est que, l'affaire n'étant pas mûre, un autre aurait pu s'en emparer et me couper l'herbe sous le

pied ; la seconde, c'est que je tiens essentiellement à ramasser tous ces gredins-là d'un seul coup de filet et avec de bonnes preuves qui les enverront tout droit en place de Grève.

— D'où il suit que vous n'avez pas encore dénoncé Bellefond ?

— Non. Je n'ai pas besoin de me presser puisque je le tiens, l'ayant fait mettre sous les verrous où il restera tout le temps nécessaire pour me permettre de rassembler les éléments d'une accusation capitale.

— Oh !

— Cela vous étonne ? Il y aura dans son dossier de quoi le faire condamner à mort, plutôt deux fois qu'une : conspiration contre le roi légitime, attentat à la sûreté de l'État, complicité d'assassinat. Je veux qu'il ait le cou coupé, et il l'aura, je vous en réponds.

Pensez-vous maintenant, mon très-cher, que j'aie beaucoup à me préoccuper désormais de mon compétiteur à la succession de mon oncle ? demanda Maxime Trimoulac en se renversant dans son fauteuil.

— Hé ! hé ! ricana Saint-Privat, le mort saisit le vif, vous ne l'ignorez pas, cher collègue, et il suffirait de prouver que Lucien Bellefond a survécu au colonel La-caussade et qu'il en a hérité par testament pour que cette fortune vous échappât.

Mais, avant d'insister sur ce point, permettez-moi de m'étonner encore que ce garçon ait trempé dans des assassinats. Qu'il ait conspiré, je le crois très-volontiers, mais le reste...

— Eh bien, cher ami, il est prouvé, archi-prouvé que

ce vertueux lieutenant a coopéré à l'*enmurement* ou à l'*enmuraillement*, comme il vous plaira, d'un individu condamné par les brigands en question.

Et savez vous qui il croyait expédier dans l'autre monde par ce chemin désagréable ? Votre serviteur, mon bon.

— Comment ! vous ?

— Oui, moi, Maxime Trimoulac.

— Mais vous plaisantez, puisque vous voilà.

— Pardon ! je ne vous ai pas dit qu'on m'avait exécuté, mais qu'on avait cru m'exécuter.

— Et c'est un autre qui a péri à votre place ?

— Précisément.

— Et vous savez le nom de ce malheureux ?

— Non, pas encore, mais je le saurai. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'avais été désigné à la vindicte des *Frères du Plâtre* et qu'un certain soir une bande de coupe-jarrets a pénétré sans bruit dans une maison où je devais me trouver. Ma bonne étoile me protégeait sans doute, car je n'y suis pas venu. En revanche, ils y ont rencontré un individu que, dans l'obscurité, ils ont pris pour moi. Ils l'ont garrotté, bâillonné, emporté et finalement maçonné dans un des piliers de la carrière des buttes.

— Ah ! mon Dieu ! et quand donc s'est passé cet horrible événement ? demanda Saint-Privat en s'efforçant de cacher son émotion.

— Le crime a été commis le premier dimanche du mois de juillet dernier, vers neuf heures du soir, répondit Trimoulac.

— Et c'est ici, dans cette maison, qu'ils ont eu l'audace de s'introduire pour exercer de pareils violences ?

— Ici ? allons donc ! pour qui me prenez-vous ? Est-ce que vous croyez que je suis homme à compromettre le domicile de cette bonne Zoé ? Non, non, personne ne sait que je plante quelquefois ma tente rue de la Grange-Batelière, et il n'y avait pas de danger que les *Frères du Plâtre* m'y vinssent chercher.

L'enlèvement a eu lieu, si vous tenez à le savoir, dans un pavillon où j'ai gardé un simple pied-à-terre et où je couche fort rarement.

— A la campagne peut-être ?

— Dans la banlieue, tout près de la barrière Rochechouart... chaussée de Clignancourt.

Pour le coup, Saint-Privat faillit étouffer de joie.

Le secret qu'il venait chercher et qu'il n'avait pas encore pu, malgré toute sa diplomatie, arracher à son adversaire, il le tenait maintenant, et c'était Maxime Trimoulac qui le lui avait livré sans le vouloir.

Car il n'y avait plus l'ombre d'un doute, c'était bien Virginie Lasbaysses qui, attirée par une lettre fausement signée Lucien Bellefond, était venue se jeter dans la gueule du loup.

Saint-Privat en avait la certitude par les révélations de Cornillon, comparées aux renseignements que le courrier de la malle lui avait fournis.

Le jeune homme qui allait, soi-disant, rejoindre son père blessé à Waterloo, c'était la nièce de Zénobie voya-

geant sous d'autres habits que ceux de son sexe ; et ce prétendu jeune homme, descendu dans la petite maison de la chaussée de Clignancourt, avait été saisi et enlevé par des inconnus.

Tout cela était acquis au dossier que le père de Clarisse s'efforçait de reconstituer. Tout cela, il le savait en entrant chez la dame de Sainte-Gauburge, amie de Maxime Trimoulac, ex-chevalier de Lubiac.

Mais il ne savait pas, au début de sa visite, et il savait maintenant, ce qu'on avait fait de la pauvre innocente.

Ses ravisseurs, il les connaissait parfaitement depuis que Trimoulac avait commis l'imprudence de lui raconter l'histoire du crime où Lucien avait trempé.

Virginie avait été emportée par les *Frères du Plâtre* qui la prenaient pour l'espion signalé à leurs vengeances, traînée dans les carrières de la butte Montmartre et murée dans un des piliers de ce sinistre souterrain.

Et, selon toute apparence, le testament était dans la poche de Virginie.

M. Saint-Privat n'avait plus rien à apprendre.

Et, pour que rien ne manquât au bonheur inespéré qui le mettait enfin sur la trace de ce papier dont la possession équivalait à un trésor, Maxime Trimoulac, l'héritier naturel, ne soupçonnait pas encore que la personne exécutée à sa place portait sur elle les dernières volontés du colonel.

Il ne connaissait que la fin d'une lugubre aventure dont Saint-Privat connaissait le commencement et dont il était seul en mesure de tirer des conséquences profitables.

A dater de l'instant fortuné où il vit la lumière, l'ex-directeur du *cabinet noir* n'eut plus qu'une seule et unique pensée, celle de se taire et d'abrégé l'entrevue.

Il n'avait plus besoin de faire des invites, de risquer une demi-révélation pour en obtenir une entière, de provoquer les confidences de son adversaire par une apparente franchise.

Tout à l'heure encore il cherchait à avancer ; maintenant, il n'aspirait qu'à reculer.

Il craignait même d'en avoir trop dit en parlant du travestissement masculin de la jeune Périgourdine.

Mais, pour produire l'effet qu'il en attendait, ce changement de front devait être exécuté avec une dextérité toute particulière.

En effet, l'amant de Zoé était encore très-lucide, en dépit de la quantité de verres de rhum qu'il avait vidés tout en causant.

Saint-Privat crut que le meilleur moyen d'éviter de le mettre en éveil c'était de ne pas lever brusquement la séance et de prolonger la conversation jusqu'à ce qu'il eût trouvé un joint pour se ménager une retraite convenable.

Ce parti qu'il adopta conciliait tout, car, s'il craignait de se livrer davantage, il désirait aussi compléter sur certains points les indications fournies involontairement par le ci-devant chevalier de Lubiach.

D'abord, il importait au père de Clarisse de s'assurer que ce n'était pas là un conte inventé, pour le dérouter, par l'imagination fertile de son ennemi.

Il voulait savoir aussi jusqu'à quel point cet ennemi était sûr de ce qu'il affirmait et quel parti il se proposait d'en tirer ultérieurement.

— C'est incroyable, en vérité, s'écria-t-il d'un air convaincu ; allez donc persuader au public que de pareilles atrocités se perpètrent au dix-neuvième siècle et en plein Paris encore ! J'en douterais moi-même, mon cher collègue, si la pratique de notre métier ne m'eût appris que la réalité dépasse souvent les inventions les plus osées des faiseurs de romans.

— Peuh ! j'en ai vu bien d'autres, mon très-cher, et ce procédé *maçonnant*, quoique assez neuf et même assez ingénieux, ne m'a pas trop surpris.

— Je conçois cela. Quand on a comme vous manipulé de haut les affaires de *la maison*, on ne s'étonne plus de rien. Moi, je suis un peu rouillé et moins blasé aussi sur les scélératesses de messieurs les conspirateurs. Cela fait que je m'étonne quelquefois mal à propos et que vous devez me trouver bien naïf.

Mais, dites-moi donc, je vous prie, comment vous avez connu tous ces détails ? C'est uniquement pour l'amour de l'art que je tiens à être renseigné.

— Je vous l'ai déjà dit, mon cher ; c'est un *Compagnon de la Truelle* qui est venu me trouver spontanément pour me livrer les secrets les plus intimes de ses complices.

— Et vous êtes certain que cet homme ne ment pas ?

— Absolument certain. Je m'étais lié jadis avec lui quand je surveillais la bande et j'ai eu plus d'une occa-

sion de m'assurer de son bon vouloir et de sa sincérité.

— Ainsi il vous a mis à même de faire arrêter toute l'association. Voilà une capture qui fera votre fortune, cher collègue, et monseigneur le duc d'Otrante ne manquera pas de vous récompenser assez généreusement pour que vous puissiez vous passer de la succession de votre oncle.

— Ta ! ta ! ta ! comme vous y allez, mon bon. Fouché n'est pas si donnant que cela et je ne renonce nullement à l'héritage de ce cher colonel.

Au surplus, mon révélateur ne m'a pas, je vous l'ai déjà dit, livré les *Frères du Plâtre* au grand complet. Il n'est qu'affilié très-subalterne et il ne connaît pas les chefs. Il n'a même jamais vu la figure du président de ces bandits, de celui qu'ils appellent le *Grand Maçonnant*, et il ne sait pas son vrai nom. Mais nous arriverons par la suite à les démasquer tous.

— Oh ! j'en doute pas. Une conspiration, c'est comme un chapelet dont on a arraché un grain ; les autres grains se défilent promptement. Tenez, dans l'affaire de Georges Cadoudal, c'est une bourre de fusil ramassée sur la falaise de Biville qui a été le point de départ de l'instruction et, moi qui vous parle, je fus mis sur la piste des auteurs de la machine infernale par un des fers du cheval qui traînait le tonneau plein de poudre.

— Il y a plaisir à causer avec un homme aussi expérimenté que vous, dit un peu ironiquement Trimoulac.

Du reste, le dénonciateur en question m'a déjà donné des indications précieuses, en m'apprenant notamment

que les séances des conjurés se tenaient sous la butte Montmartre et en me montrant le chemin qui conduit à leur caverne.

— Est-ce que vous y avez pénétré déjà ?

— Pas tout à fait. Le temps m'a manqué pour entreprendre une exploration de ce repaire, exploration qui d'ailleurs ne serait peut-être pas sans danger. Je me suis contenté d'aller étudier l'entrée, et je l'ai trouvée sans trop de peine, quoiqu'elle soit fort habilement dissimulée dans les broussailles qui couvrent le pied de la butte. Je me suis même avancé assez loin dans un corridor étroit.

— C'est prodigieux ! Je suis passé cent fois devant ce tas de sable qui porte les moulins de Montmartre, et je n'y ai jamais aperçu la plus petite fente. Je me demande où peut bien déboucher ce fameux corridor.

— Sur l'esplanade, au bas et du côté droit de la colline, sur la face qui regarde la chaussée de Clignancourt.

Mais au fait, collègue, dit tout à coup Trimoulac, pourquoi me demandez-vous cela ?

— Oh ! mon Dieu, pour rien, balbutia Saint-Privat. Pure curiosité de ma part.

— Avouez que vous tenez à vous assurer de la réalité de l'accusation qui pèse sur votre ami Lucien Bellefond.

— Bellefond n'est pas mon ami, je vous l'atteste.

— Qu'il le soit ou non, son affaire est claire. Ce beau lieutenant à demi-solde se trouve précisément au nombre des associés que mon dénonciateur connaît personnellement.

— Cela ne prouverait pas encore qu'il ait participé aux exécutions criminelles.

— Pardon ! j'ai la preuve qu'il a coopéré au moins à la dernière, celle dont fut victime mon malheureux remplaçant.

Saint-Privat ne put s'empêcher de tressaillir en pensant que Lucien avait contribué à tuer la messagère fidèle qui lui apportait des millions.

— Son dénonciateur assistait donc à cette abominable scène ? demanda-t-il.

— Il était un des frères qui furent chargés par le *Grand-Maçonnant* d'aller m'empoigner dans ma petite maison de la chaussée de Clignancourt, répondit Maxime Trimoulac.

— Alors, il est aussi coupable que les autres, et, à votre place, moi, je lui garderais rancune.

— Oh ! je ne suis pas vindicatif de mon naturel, et puis les révélateurs obtiennent toujours leur grâce, vous le savez aussi bien que moi, collègue. Celui-là ne l'ignore pas non plus, et il est tout disposé à témoigner en justice quand le moment sera venu.

En attendant, pour lui enlever toute velléité de retourner à ses anciens amis, je l'ai fait enfermer, sous un prétexte quelconque, à la Force, où on lui donne toutes sortes de douceurs, afin de le maintenir dans de bonnes dispositions.

— Sage précaution, collègue. J'admire votre prudence et je commence à craindre que mon client ne se soit mis dans un bien mauvais cas.

Mais, excusez-moi si j'insiste. Cette histoire est si amusante que j'éprouve le désir bien naturel d'en connaître tous les détails.

Expliquez-moi donc, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, comment ces misérables ont pu prendre pour vous un particulier quelconque. Ils devaient avoir votre signalement, que diable !

— Oui, parbleu ! mais vous savez, la nuit, tous les chats sont gris, dit le proverbe. Les estaffiers du *Grand-Maçon* ont vu, dans la pièce du rez-de-chaussée où ils pensaient me trouver, un individu assis qui leur tournait le dos.

Il paraît que ce quidam avait à peu près ma taille et ma tournure. Messieurs les *Frères du Plâtre* vont vite en besogne. Ils ont sauté sur lui en renversant la lumière ; ils l'ont attaché, bâillonné et mis dans un sac.

— Dans un sac !

— Tout honnêtement. C'est leur méthode, à ce que m'a dit mon espion.

— Et ils l'ont emporté ?

— Oh ! lestement. La butte Montmartre n'est pas loin. Deux complices les attendaient et faisaient le guet à l'entrée du souterrain.

L'une de ces sentinelles était Lucien Bellefond. Mon homme l'a parfaitement reconnu.

— En vérité, je n'en reviens pas !

— Que direz-vous donc, quand vous saurez que ledit Bellefond a suivi le cortège dans l'intérieur du souterrain où toute la bande était rassemblée, y compris son prési-

dent masqué et armé de ses insignes, que là l'homme en sac a été jugé, condamné et enmurailé, séance tenante.

Votre lieutenant n'a pas mis la main au plâtre, mais sa présence suffit amplement pour constituer une complicité d'assassinat, ou je ne m'y connais pas.

— C'est incontestable et il ne se rencontrerait pas dans tout l'univers un tribunal pour l'absoudre.

Mais, encore une question, cher collègue ; ce sera la dernière. Vous ne soupçonnez pas qui pouvait être le pauvre diable qui a subi l'affreux supplice à vous destiné ?

Ce n'était pas sans hésiter que M. Saint-Privat s'était décidé à formuler cette interrogation.

La situation était brûlante. Une parole lâchée à faux pouvait mettre Maxime sur la voie et l'aider à découvrir l'identité de la victime.

Mais, d'autre part, le père de Clarisse tenait à s'assurer que son adversaire n'avait encore établi aucun rapprochement entre le sort de cette victime et la disparition de Virginie Lasbaysses. C'était pour élucider ce point important qu'il avait risqué la demande.

— Je n'en sais rien encore, répondit sans le moindre embarras l'ex-chevalier de Lubiach. Il se pourrait bien que ce fût tout simplement quelqu'un *de la maison* que les chefs m'avaient dépêché pour me faire une communication urgente. Ils étaient fort agités ce soir-là, les chefs, et les ordres ne s'expédiaient pas très-régulièrement, au bruit du canon des alliés. J'ai su depuis que deux ou trois agents avaient disparu dans la bagarre. Ma supposition est donc assez plausible.

Saint-Privat respira.

— C'est évident, s'écria-t-il.

— Au surplus, reprit Trimoulac, nous verrons un jour ou l'autre ce qu'il en est.

— Comment cela ?

— Mais, oui, lorsqu'on jugera le procès des *Frères du Plâtre*, ou du moins, faute de mieux, celui du lieutenant Bellefond, membre de cette société. Car il faut vous dire que je lui ménage une petite surprise à ce cher Lucien. Quand il sera devant ses juges, il niera tout, bien entendu. Alors, je produirai mon traître qui racontera la scène de la caverne. Ce sera un vrai coup de théâtre et vous pouvez prévoir le résultat de sa déposition. La cour se transportera en grand appareil dans les carrières de Montmartre.

Oh ! on en jaserà dans Paris, je vous en réponds, et l'affaire prendra place parmi les causes célèbres.

Mon dénonciateur se fait fort de désigner dans le souterrain le pilier où a été enfermée la victime. On le démolira en présence des magistrats et le corps du délit, comme ils disent, apparaîtra à tous les yeux.

Ce programme, exposé d'un ton dégagé, fit courir dans les veines de Saint-Privat un frisson d'espérance et d'anxiété.

— Si je le laissais faire, pensa l'ex-directeur du *cabinet noir*, cet imbécile se chargerait de se déshériter lui-même.

Il ne se doute pas que c'est la nièce de Zénobie qu'on a murée et qu'en trouvant son corps on trouverait aussi le testament.

La réflexion vint promptement et Saint-Privat se dit :

— C'est fort bien. Trimoulac perdrait l'héritage qui reviendrait à Bellefond, mais je serais évincé du même coup. Je ne l'entends pas ainsi, et j'aviserais à temps.

Et il conclut qu'il n'avait plus rien à apprendre de son adversaire et que le moment était venu de lever la séance, en couvrant toutefois sa retraite par quelques discours habilement calculés.

— Ma foi, collègue, s'écria-t-il ; je me tiens pour battu sur ce point et je vois que je ne ferai rien avec Lucien Bellefond. Mais savez-vous que vous l'avez échappé belle ?

— C'est vrai. Le diable m'a protégé visiblement ce jour-là. Figurez-vous que j'avais donné rendez-vous dans mon pied à terre de la chaussée Clignancourt à un espion anglais que j'avais vu la veille au quartier général de Wellington. Il me fit savoir dans l'après-midi qu'il ne pouvait pas venir. C'est ce qui m'a sauvé. Si j'avais eu le malheur d'aller au pavillon, j'étais pris. Mais je préférerai faire un tour aux galeries de bois, où j'ai quelques connaissances...

— Entre autres, une certaine Zulma...

— Ah ! ah ! vous vous rappelez le *filage* à la poste restante. Mais chut ! la chère baronne pourrait vous entendre.

Je vous disais donc que je passai au Palais-Royal cette fameuse soirée du dimanche 2 juillet, et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, j'y fis précisément la rencontre de M. Lucien Bellefond, qui me chercha querelle au café de la Rotonde, et même commit la sottise de me remettre sa carte.

— C'était donc toi, pensa M. de Saint-Privat qui se rappelait à merveille cette scène à laquelle il avait assisté en prenant une bavaroise au lait.

— Et maintenant, cher collègue, reprit Maxime Trimoulac, maintenant que vous êtes entièrement fixé sur la valeur de la future intervention de votre protégé Bellefond, j'espère que nous allons reprendre l'entretien au point où nous l'avons laissé et que vous ne ferez plus difficulté de m'apprendre tout ce que vous savez sur la nièce de Zénobie Capitaine.

Je suis le maître de la situation, vous n'en pouvez disconvenir, car je viens de vous démontrer surabondamment que j'étais en mesure de me passer de vous, tandis que vous avez absolument besoin de moi.

— Tu te trompes. Je n'en ai plus besoin, se dit à lui-même le père de Clarisse.

— Cependant, continua l'ami de M^{me} de Saint-Gauburge, je suis d'avis que toute peine mérite salaire. Complétez donc vos confidences, videz le fond de votre sac et si j'y trouve quelque indication utile, parole d'honneur, je ne vous refuserai pas une part de prise; seulement, je garderai la plus grosse, ainsi que cela se pratique loyalement à bord des corsaires. Je représente le capitaine et vous un matelot, donc...

— Pardon, cher collègue, dit le bonhomme, je crois que nous ne partagerons rien du tout, car je n'ai malheureusement plus rien à vous dire. J'ai vidé mon sac, comme vous dites.

— Allons donc ! c'est impossible ! vous aviez commencé

une conversation qui promettait. Cherchez bien et je suis sûr que vous retrouverez le souvenir d'une foule de choses très-intéressantes dont vous aviez à me faire part.

— Non, je vous assure.

— Voyons, je vais vous aider. Où en étions nous restés ? Ah ! voilà ! vous veniez de me révéler que Virginie était arrivée à Paris sous des habits d'homme.

Trimoulac avait, sans le savoir, mis le doigt sur l'endroit sensible.

A ces mots qui lui rappelaient qu'il en avait peut-être trop dit, Saint-Privat se leva un peu plus vite qu'il n'aurait fallu et dit d'une voix légèrement altérée :

— Je crains d'abuser de vos instants, cher collègue, et je vais prendre congé de vous.

— Quoi ! si tôt ! s'écria Trimoulac. Laissez-moi du moins le temps de vous présenter à Zoé. Elle sera ravie de vous voir.

— Mille grâces, collègue, mille grâces et mille excuses pour le dérangement que je vous ai causé, bredouilla Saint-Privat qui s'empressa d'enfiler la porte.

— Virginie dans un pilier... le testament dans la poche de Virginie, murmurait-il en descendant l'escalier. Je l'aurai ce testament, je l'aurai, dussé-je, pour me le procurer, faire sauter les buttes Montmartre.

Pendant qu'il se livrait à ce monologue, Maxime Trimoulac, qui l'avait laissé partir en l'appelant tout bas : vieille buse, Maxime se promenait à grands pas dans le boudoir de la baronne et grommelait ces phrases incohérentes :

— Le drôle n'est pas venu ici sans motif... pourquoi s'est-il sauvé si subitement ?... pourquoi est-il devenu

muet après avoir bavardé d'abord comme une pie borgne?... est-ce que par hasard il m'aurait soutiré quelque renseignement?... et les siens, que dois-je en penser?... a-t-il inventé que Virginie voyageait habillée en homme ?

Mille tonnerres ! s'écria-t-il tout à coup en s'arrêtant et en frappant du pied, j'avais oublié que j'ai écrit à Périgueux pour donner rendez-vous à Virginie, chaussée Clignancourt... elle y est venue déguisée... c'est elle que les *Frères du Plâtre* ont murée... et ce vieux coquin sait tout maintenant... et il est capable d'aller démurer la fille pour avoir le testament.

Ah ! sacrebleu ! je t'en empêcherai bien, mon bonhomme, et je te ferai voir prochainement de quel bois je me chauffe.

CHAPITRE VII

L'intérieur du banquier de la rue des Bourdonnais n'était jamais bien gai, mais depuis quelques jours il était devenu d'une tristesse mortelle.

M. Vernède voyait approcher avec effroi la terrible échéance du 11 septembre et sa fille, qui le consolait d'ordinaire de tous ses chagrins, n'essayait même plus de relever son courage et de réchauffer ses espérances.

C'est que la pauvre enfant venait d'être cruellement éprouvée.

Après un mois de bonheur presque sans mélange, — le mois qui s'était écoulé depuis le retour de Lucien, — le ciel s'était encore une fois obscurci et le vent du malheur avait soufflé tout à coup sur ses chastes amours.

On lui avait d'abord annoncé que son fiancé allait être obligé de se réfugier dans quelque coin retiré des environs de Paris, et il était resté convenu qu'elle irait avec son père le voir dans sa retraite.

Il lui en coûtait de cesser ses visites quotidiennes ; mais, pour préserver Lucien d'un danger, elle se serait résignée à bien d'autres sacrifices.

Et puis, un jour, M. Vernède était rentré le front soucieux, les traits altérés. Elle l'avait interrogé sur la cause de sa tristesse et il avait refusé de lui répondre. Seulement il lui avait dit qu'il fallait momentanément renoncer au projet qu'elle caressait de passer encore de douces heures auprès du lieutenant dans son asile champêtre.

Le banquier se souvenait du dernier mot de Lucien. « Ne lui dites pas que je suis arrêté, » avait murmuré le jeune homme, avant de se livrer aux gendarmes.

Et ce père eut assez de puissance sur lui-même pour cacher à sa fille la triste vérité. A quoi bon lui briser le cœur ? pensait-il. Si Bellefond réussit à se tirer des griffes de la police, mieux vaut épargner à Thérèse les angoisses de l'attente. S'il succombe dans cette lutte, mieux vaut encore qu'elle ignore à tout jamais sa condamnation.

Et il espérait qu'elle se contenterait des défaites qu'il inventait pour lui donner le change, qu'elle croirait à une réclusion volontaire de Lucien, renonçant pour ne pas compromettre sa liberté aux joies de ses entrevues avec celle qu'il chérissait plus que la vie.

M. Vernède comptait sans l'instinct des cœurs épris, sans cette prescience qui guide les amoureux et leur

fait deviner les dangers qui menacent leur amour, comme ils devinent réciproquement leurs plus secrètes pensées.

Thérèse ne s'abusa pas un seul instant sur la situation. Elle comprit sur-le-champ que Lucien devait être mort ou prisonnier, puisqu'il ne lui donnait plus signe de vie et que, pour savoir ce qu'il était devenu, il lui fallait s'adresser à un ami qui n'eût pas les mêmes raisons de se taire que le banquier de la rue des Bourdonnais.

Cet ami était trouvé. Timoléon Machefer, en sa qualité de vieux garçon, adorait les enfants des autres, et il n'avait rien à refuser à la fille de son vieux camarade, Thomas Vernède, dont il ne partageait pas d'ailleurs toutes les idées.

Au contraire du financier puritain qui n'admettait ni les transactions ni les accommodements, l'ex-fournisseur pensait que, si graves que fussent les derniers événements, il y avait quelque chose à tenter pour en prévenir ou tout au moins pour en atténuer l'effet.

Sa devise était : « Aide-toi, le ciel t'aidera, » et, au lieu de s'armer, comme le banquier, d'une résignation farouche et de se confiner dans son désespoir, il agissait avec toute l'activité et toute l'énergie dont la nature l'avait doué.

Son premier soin avait été de s'enquérir du lieu où Lucien était détenu et de la tournure que prenait son affaire.

Il jouissait dans son quartier d'une notoriété commerciale et d'une considération personnelle qui lui permettaient de se présenter chez le commissaire de police sans craindre d'y être mal reçu.

Il s'empessa donc d'aller voir celui qui avait arrêté le lieutenant à demi-solde, et ce bienveillant magistrat ne fit nulle difficulté de lui dire que l'inculpé habitait provisoirement la Conciergerie et qu'il n'était poursuivi que pour son duel avec le Prussien.

Ces renseignements ne rassurèrent qu'à demi le bien avisé Machefer qui, sachant que la dénonciation venait de Maxime Trimoulac, prévoyait une persécution acharnée contre Lucien Bellefond, héritier du colonel Lacaussade.

Il ne doutait pas que le Trimoulac usât de toute l'influence occulte dont il disposait pour se débarrasser définitivement d'un compétiteur à la succession de son oncle, et, de plus, il savait maintenant que ce vil drôle avait, sous le nom de Lubiach, espionné jadis les *Frères du Plâtre*.

Là était le véritable danger, et ce fut de ce côté que Timoléon dirigea surtout ses investigations.

Il s'arrangea pour rencontrer certains *Compagnons de la Truelle* qu'il connaissait, et il s'informa discrètement auprès d'eux des bruits qui couraient.

L'association était fort dispersée, et les conspirateurs se gardaient bien de se montrer et encore plus d'agir par ce temps de rigueurs politiques.

Les plus zélés attendaient, pour se réunir, une convocation du *Grand-Maçonnant*, et beaucoup d'autres espéraient qu'on ne les convoquerait jamais.

Machefer s'adressa surtout aux affiliés subalternes, mieux placés pour entendre souffler le vent qui se levait rue de Jérusalem, et il eut la satisfaction de constater qu'au-

cun d'eux n'avait appris que la police s'occupât de ce complot, déjà vieux de quelques mois.

Le gouvernement était d'ailleurs assez empêché pour le moment avec la politique extérieure et il n'avait probablement pas envie de revenir sur le passé, à moins qu'une dénonciation ne le mît sur la voie.

Malheureusement, de ce côté-là, l'ex-fournisseur des armées n'était pas sans inquiétude.

Il s'était abouché avec deux *frères* qui avaient précisément faire partie de l'escouade chargée de saisir le chevalier de Lubiach dans son pavillon de la chaussée de Clignancourt et ces hommes lui avaient signalé les allures suspectes d'un des leurs, le nommé Cyrille.

Cet individu qui commandait l'expédition du 2 juillet avait été vu plusieurs fois rôdant autour du ministère de la police et causant avec des gens de mauvaise mine. Indice plus grave, depuis quelques jours, il ne se montrait pas dans son quartier et le bruit y courait qu'il avait fait fortune.

Ainsi renseigné, Mâchefer était tout à fait en mesure de répondre aux questions de la fille de son ami et il n'eut pas la cruauté de lui refuser les éclaircissements qu'elle souhaitait ardemment d'obtenir.

Il lui raconta tout, en commençant par la fatale aventure où le hasard avait jeté Lucien. Il lui dit que le jeune homme, victime de son bon cœur, avait été rencontré par un espion au moment où il portait secours à un officier de l'escorte royale désarçonné par son cheval.

Il ne crut même pas devoir lui cacher que le blessé se

trouvait être précisément ce marquis de Baffey, créancier de Thomas Vernède.

Enfin, il lui avoua que Lucien, dénoncé et arrêté le jour même, avait été enfermé à la Conciergerie où on le tenait au secret le plus rigoureux.

Seulement, il lui affirma qu'il n'était accusé que de s'être battu en duel dans un fiacre.

Thérèse n'avait jamais entendu parler des *Compagnons de la Truelle* dont son père était le grand maître, et le moment eût été mal choisi pour l'initier à ce triste et périlleux secret.

Le bon Machefer crut devoir cependant lui laisser entendre que le lieutenant Bellefond, signalé pour ses opinions, pourrait bien être impliqué dans quelque complot et que sa détention menaçait d'être longue.

Il avait naturellement ajouté à ces confidences les consolations que lui suggérait son amitié pour Thérèse et, tout en lui recommandant de ne rien dire de leur conversation à Thomas Vernède, il lui avait promis de s'employer activement à obtenir la mise en liberté du cher prisonnier.

Il s'était abstenu aussi de lui parler des précieux renseignements qu'il rapportait de Périgueux sur l'héritage du colonel, estimant avec raison que les questions d'intérêt n'étaient rien aux yeux de la jeune fille, alors qu'il s'agissait peut-être de la vie de son fiancé.

Encore moins l'instruisit-il des inquiétudes que lui causaient le sort de la nièce de Zénobie et la résurrection fort inattendue de M. Lubiach.

Trois jours après l'arrestation de Lucien, Thérèse savait donc tout ce que son père aurait voulu qu'elle ignorât.

Sa vie était horrible. Condamnée à composer son visage quand elle se trouvait en présence de M. Vernède, elle passait ses journées à pleurer seule dans sa chambre, dévorant sa douleur, et n'osant même plus interroger Mâchefer, qui venait presque tous les soirs conférer longuement avec le banquier.

Elle avait pourtant un ami et même un confident dans la personne d'Ésope. Le brave marchand de salaisons s'était privé pour elle des services que le petit bossu commençait à rendre dans le magasin de la rue Montmartre et il permettait qu'il lui tînt compagnie.

L'enfant restait des heures entières assis sur un tabouret aux pieds de la fille du banquier, et ils dévidaient ensemble l'écheveau des souvenirs.

Ils se racontaient les épisodes dramatiques de cette matinée où, à eux deux, faibles créatures, ils avaient réussi à délivrer le captif de M. Saint-Privat et ils priaient Dieu de les inspirer encore une fois pour arracher Lucien à ses nouveaux geôliers.

Par malheur, la Conciergerie était de moins facile accès que la maison de la rue d'Enfer, et ils n'entrevoyaient pas le moyen d'en ouvrir les portes au prisonnier.

Thérèse désespérait d'y réussir, mais Ésope n'avait pas renoncé à essayer.

Il écoutait attentivement les récits de la jeune fille, qui se plaisait à lui redire jusque dans ses plus petits détails l'histoire de la malencontreuse aventure de son fiancé ;

sa rencontre avec un agent de police au moment où il relevait M. de Baffey, son voyage à l'hôtel de la rue de Varennes, en compagnie de cet infâme agent, qui l'avait reconduit jusqu'à la rue du Jour pour être sûr de le faire arrêter.

Le matin du quatrième jour, le petit bossu eut une idée.

Ésope demanda à Thérèse la permission de ne pas, comme d'habitude, passer la journée avec elle.

Il eut même l'audace de lui faire un gros mensonge en lui disant que le caissier Frantz avait besoin de lui au magasin pour enregistrer un fort arrivage de sardines et de harengs saurs.

La jeune fille ne se fit pas prier pour lui donner sa liberté.

Elle était, ce matin-là, plus triste encore que de coutume et elle ne se sentait même pas le courage d'écouter les consolations de son fidèle compagnon d'infortune.

L'enfant partit donc sans qu'elle cherchât à le retenir, et, au lieu de prendre le chemin de la rue du Jour, il se dirigea vers la Seine.

Où allait-il ainsi ? Il le savait bien.

Il avait appris que Lucien n'aurait pas été arrêté si sa générosité ne l'eût pas entraîné à secourir un officier du roi, un grand personnage, un marquis, et, quoiqu'il ne se fit pas une idée bien nette des distinctions sociales, il se disait que, si ce seigneur voulait s'en mêler, Lucien ne resterait pas longtemps en prison.

Dans sa naïveté, il en était encore à croire que la reconnaissance se mesure toujours au bienfait.

Il ignorait d'ailleurs absolument que M. de Baffey et le lieutenant étaient rivaux en amour, et cette ignorance le servait à merveille, car il n'aurait sans doute pas osé se présenter à l'hôtel de la rue de Varennes, s'il avait pu seulement soupçonner l'antagonisme qui opposait l'un à l'autre deux hommes nés pour s'entendre, sinon sur le terrain de la politique, du moins sur celui des sentiments.

Cette heureuse ignorance avait fait aussi qu'il s'était abstenu de confier son projet à Thérèse, laquelle l'en aurait assurément détourné, si elle l'eût connu.

Mais, s'il ne doutait pas d'intéresser le marquis aux infortunes de M. Bellefond, il était beaucoup moins certain d'arriver jusqu'à lui.

A peine connaissait-il l'emplacement de la rue de Varennes, où il n'avait peut-être jamais passé de sa vie, et, dans son imagination, l'hôtel habité par l'officier des mousquetaires noirs prenait les proportions d'un de ces châteaux forts qui figurent dans les contes de fées, protégés par des murs d'acier et défendus par des géants.

Et cependant le chétif et courageux bossu n'avait pas hésité une minute.

Il voyait pleurer sa protectrice, et il ne voulait plus que sa protectrice pleurât.

Pour la consoler, il aurait bravé tous les géants du monde, et il l'avait bien prouvé le jour où il était allé hardiment frapper à la porte de la maison de la rue d'Enfer.

La demeure du marquis ne pouvait pas être plus redoutable que cette bastille dont les portes ne s'ouvraient que pour laisser passer le bras d'un estafier saisissant les imprudents qui s'aventuraient à y frapper.

Ésope chemina donc sans hésiter vers le faubourg Saint-Germain. Il passa le pont Neuf, suivit les quais de la rive gauche jusqu'à la rue du Bac et trouva sans trop de peine la rue de Varennes.

Mais, avant d'arriver à l'hôtel qui portait le n° 49, il ralentit le pas.

Les difficultés allaient commencer.

En 1815, pas plus qu'aujourd'hui, peut-être même encore moins qu'aujourd'hui, il n'était facile à un enfant mal vêtu de s'introduire dans une des demeures aristocratiques de ce noble quartier.

Ésope n'avait même pas la ressource d'y entrer pour demander l'aumône ou, ce qui revient au même, pour chanter des chansons destinées à provoquer la générosité des habitants, ainsi que cela se pratique dans certaines régions de la grande ville.

Il s'attendait à se casser le nez devant une majestueuse porte cochère et il se creusait la cervelle pour trouver les moyens de la franchir.

En arrivant devant l'obstacle redouté, il eut deux grandes surprises.

La première, ce fut de trouver ouverts les deux battants de cette porte, plus majestueuse encore qu'il ne l'avait rêvée; la seconde, ce fut d'apercevoir, en face de ladite porte et au beau milieu de la chaussée, un couple dont l'attitude était faite pour attirer son attention.

Une jeune fille de belle taille, vêtue avec recherche, stationnait sur le pavé peu fréquenté de la rue de Varennes, flanquée d'un homme de mauvaise mine.

Tous deux semblaient absorbés par la contemplation de

ce qui se passait dans la cour de l'hôtel, et il n'était pas difficile de deviner qu'ils mouraient d'envie d'y entrer quoiqu'ils hésitassent visiblement à en franchir le seuil.

Cependant, leurs allures en somme n'avaient rien de très-extraordinaire et le bossu ne les aurait peut-être pas remarquées.

Mais il possédait la mémoire des figures et il reconnut aussitôt celle de l'homme, quoiqu'il n'eût guère eu le loisir de l'examiner auparavant.

C'était celle du drôle qui l'avait saisi par le collet et qui l'avait jeté dans une cave le jour où il s'était risqué, pour obliger M^{lle} Vernède, à heurter à l'huis de ce bon M. Bonnin.

L'exécuteur des basses œuvres du châtelain de la rue d'Enfer était affligé d'une de ces physionomies qu'on n'oublie pas, et le pauvre Ésope frissonna en apercevant les traits de son bourreau.

Que venait-il faire là ? Telle fut la première question que le petit bossu se posa, question assez difficile à résoudre.

Le nommé Bourdache avait endossé pour la circonstance ses plus beaux habits et cherchait à se donner un air bourgeois qu'il n'attrapait guère, car le passant le moins expérimenté l'aurait pris sans hésiter pour un agent de police.

Aussi, l'enfant qui ne manquait pas de finesse pensa-t-il tout d'abord que ce vilain particulier venait là pour espionner l'hôtel.

Mais la présence d'une femme jeune et jolie s'expliquait moins aisément.

Elle paraissait être en excellents termes avec le drôle qui l'accompagnait et ils avaient engagé un dialogue vif et animé.

Ésope était prudent comme tous les êtres qu'une difformité naturelle a voués pour toujours à la timidité.

Il sentait d'ailleurs à merveille que ces gens ne se tenaient pas là sans motif, et qu'avant de s'aventurer plus loin il serait sage de savoir ce qu'ils voulaient.

Au lieu d'affronter d'emblée les questions et probablement les rebuffades du portier de ce superbe hôtel, il se mit donc à rôder aux alentours, feignant de chercher entre les interstices des pavés ces trouvailles innommées que poursuivent les vagabonds des rues.

Ses vêtements misérables, son air humble et même sa bosse s'accordaient à merveille avec l'apparence qu'il tâchait de se donner, et il put s'arrêter impunément derrière Bourdache, qui le prit pour le rejeton d'un chiffonnier.

Agenouillé dans le ruisseau, qu'il faisait semblant d'explorer, le petit ami de Thérèse ne perdit pas un mot de la conversation du salarié de M. Saint-Privat avec la fille de son maître.

Car c'était la belle Clarisse qui observait en ce moment la porte de l'hôtel, sous la protection de l'époux de sa cuisinière.

— Je vous le disais bien, mam'zelle, grommelait Bourdache, que votre escapade n'aboutirait à rien.

— Tais-toi, répondait Clarisse. J'entrerai, dussé-je rester ici jusqu'à demain.

— Mais puisque le suisse qui garde cette baraque vient de me chasser en me déclarant que son maître ne recevait personne :

— Il ment. Son maître va beaucoup mieux. Père me l'a avoué hier.

— Votre père ! ah, sacrebleu ! parlons-en. S'il savait que j'ai eu la faiblesse de consentir à vous accompagner ici, je ne coucherais pas ce soir à la maison.

— Tais-toi, te dis-je. Mon père te récompensera, car il est aussi intéressé que moi à ce que Lucien soit mis en liberté.

— Je n'en sais rien, mais ce que je sais fort bien, c'est que votre père depuis son retour ne vous a pas dit un mot de toute cette histoire et que, sans les bavardages de M^{me} Boutard, vous n'auriez jamais eu l'idée extravagante de venir demander à ce marquis la grâce de l'officier.

— M^{me} Boutard a mieux agi que toi, dit Clarisse d'un ton décidé. Elle sait que je veux Lucien Bellefond et elle m'a indiqué le moyen de l'avoir.

— Il est joli le moyen. Vous ne savez pas le premier mot des combinaisons de votre père et vous allez vous jeter en travers de ses batteries. Mille tonnerres ! faut-il que je sois bête de m'être laissé entortiller !

— Assez ! s'écria l'héritière de M. Bonnin. Les combinaisons, je m'en moque comme de la dot dont on me rebat les oreilles depuis tantôt deux mois.

Bourdache allait répliquer, mais M^l Clarisse lui serra fortement le bras d'une main, en lui montrant de l'autre ce qui se passait dans la cour.

Deux valets d'écurie pansaient dans un coin un cheval superbe, celui-là même qui avait désarçonné M. de Baffey, et, au milieu, à la place d'honneur, un riche landau venait de s'arrêter, sortant de la remise et conduit par un cocher en grande livrée.

Vers ce beau carrosse s'avancait, à pas comptés, une vieille dame escortée de deux suivantes.

Cette noble personne avait grand air dans ses atours surannés. Elle ressemblait vaguement à M^{me} de Maintenon.

— C'est la tante, il faut que je lui parle, dit Clarisse.

Et elle s'élança dans la cour, sans souci du portier, qui se précipita hors de sa loge pour lui barrer le passage, et ne parvint à saisir que Bourdache, avec lequel il se colleta.

Ésope, qui n'avait pas perdu un mot de l'entretien, profitant de l'occasion, se glissa le long des murailles et alla se tapir dans un coin.

L'action hardie de Clarisse attira l'attention de la vieille dame, qui s'arrêta en demandant d'une voix cassée :

— Qu'est-ce ? mais qu'est-ce donc ?

Et de fait, pour une respectable douairière, il y avait bien de quoi s'émouvoir, car la cour de l'hôtel présentait en ce moment un spectacle tout à fait insolite.

Une jeune fille à l'air évaporé, courant pour échapper au suisse préposé à la garde du portail ; un homme de mauvaise mine se colletant avec ledit suisse et un petit mendiant se faufilant entre leurs jambes pour aller se blottir dans une encoignure.

Ce fut Clarisse qui se chargea de répondre.

— Madame, demanda-t-elle, c'est bien vous qui êtes la comtesse des Orgeries ?

La douairière interpellée dans cette forme assez mal-séante se redressa en s'appuyant sur une canne à bec de corbin, regarda la demoiselle entre les deux yeux, et lui dit sèchement :

— Qu'est-ce que vous lui voulez à la comtesse des Orgeries ?

— J'ai une grâce à lui demander, balbutia Clarisse.

— Fort bien. Nous verrons cela tout à l'heure. Apprenez d'abord, ma mie, qu'on n'aborde pas de la sorte une femme de mon âge et de ma qualité.

— Excusez-moi, madame. J'ai demandé à vous parler dans votre appartement, et votre portier m'a refusé l'entrée.

— Il a bien fait. Qu'est-ce que ce croquant qui se gourme avec lui en ce moment ?

— C'est le... le secrétaire de mon père.

— Peste ! Votre père a de jolis secrétaires. On jurerait qu'il a pris celui-ci sur les galères du roi.

Et s'adressant au suisse :

— Picard, cria-t-elle, jette-moi ce drôle dans la rue.

C'était déjà à moitié fait, car Bourdache avait pris de l'âge, et, quoique vigoureusement bâti, il n'était pas de force à résister.

— Maintenant, la belle, reprit tranquillement la comtesse en puisant une prise de tabac dans une fort belle tabatière, exposez-moi votre cas. Je consens à vous en-

tendre, car je n'ai pas de préjugés, moi. Je suis de l'école de Jean-Jacques Rousseau, qui venait me voir habillé en Arménien, quand il habitait Ermenonville, et je pense que tous les hommes sont égaux; vous êtes de basse extraction, ça se voit, et il y avait un des Orgeries à la première croisade, mais je ne tire pas vanité de ma naissance et la preuve c'est que je vous écoute.

Loin de rassurer la fille de M. Saint-Privat, cette étrange profession de foi la jeta dans un trouble inexprimable.

On ne lui avait jamais parlé sur ce ton-là, et comme elle n'était pas en état d'apprécier à toute leur valeur les exploits en Palestine de l'ancêtre de la comtesse, elle était fort tentée de répondre à cette sortie par des impertinences.

Mais, d'autre part, l'air de la dame lui imposait, quoi qu'elle en eût, et sa langue, fort déliée d'ordinaire se collait à son palais.

Et puis, elle se souvint qu'elle venait solliciter et que ce n'était pas le moment d'engager une dispute.

Son embarras finit par toucher M^{me} des Orgeries, qui reprit plus doucement :

— Allons, ma petite, expliquez-vous et soyez brève. On m'attend pour le reversi chez la baronne de Boisséant.

— Madame, articula Clarisse d'une voix étranglée, je viens vous supplier d'user de votre influence pour qu'on rende la liberté à un brave officier.

— Un officier ! gageons qu'il a servi l'usurpateur.

— Il est ou plutôt il était lieutenant au 25^e de ligne, car il a donné sa démission.

— A la rentrée du roi. J'en étais sûre. Et on l'a sans doute mis en prison parce qu'il conspirait contre le gouvernement légitime ?

— Non, madame. C'est pour avoir tué en duel un Prussien.

— C'est différent, alors ; je déteste les Prussiens. Leur grand Frédéric ne fut jamais qu'un soudard prétentieux, quoiqu'il ait été fort lié avec M. de Voltaire, et si votre lieutenant n'a que ce méfait sur la conscience...

— Je vous le jure, madame.

— Bon ! mais pourquoi vous intéressez-vous tant à ce brigand de la Loire, car il a dû être brigand de la Loire, ce soldat de Bonaparte.

— Parce que je veux l'épouser, dit Clarisse sans broncher.

— Ça, c'est une raison, fillette, et je vous sais gré de ne pas barguigner pour avouer que vous êtes amoureuse de lui ; mais, moi, qui ne suis point éprise de ce beau militaire, pourquoi voulez-vous que je le protège ?

— Parce qu'il a sauvé la vie à votre neveu.

— Comment ? qu'est-ce à dire ?

— Oui, madame, à votre neveu, le marquis de Baffey, qui était tombé de cheval et qui serait mort sur la place si M. Lucien Bellefond ne l'avait relevé et rapporté chez vous.

-- Ah ! ah ! fort bien, je vois de quoi il s'agit. Mais, dites-moi, mon cœur, comment êtes-vous si bien informée des aventures de mon neveu ?

— C'est mon père qui me les a apprises.

— Et qui vous a envoyée ici en ambassade, sans doute ?

— Non, madame ; il ignore la démarche que je fais en ce moment.

— Allons ! allons ! voilà qui n'est pas trop mal pour la fille d'un traitant, car il doit être traitant, votre père ?

— Je... je ne sais pas, murmura la fille de l'ex-directeur du *cabinet noir*.

— Peu m'importe, au surplus, dit la douairière. Je ne vois aucun mal à ce qu'une fille de votre condition épouse un officier qui a servi l'ogre de Corse. Ce sera un mariage assorti.

— Alors, madame, je puis espérer...

— Espérez, mon enfant, espérez. Je me serais déjà occupée de récompenser l'homme qui a rendu ce service à Henri... Henri, c'est mon neveu, qui va fort bien à présent, et qui m'a toujours dit ne pas connaître son sauveur. Maintenant que je sais son nom, je recommanderai son affaire à Fouché, qui n'a rien à me refuser depuis qu'il s'est marié, le mois passé, dans notre monde, où il cherche à le pousser pour faire oublier son vote à la Convention.

— Oh ! que de bontés, madame ! s'écria Clarisse radieuse, et que je serais heureuse de venir vous remercier... avec mon père.

— Je l'en dispense, dit vivement la comtesse. Adieu, petite.

Elle appuya ce congé d'un geste qui arrêta court les élans de reconnaissance de M^{lle} Bonnin et elle grimpa, assez lestement pour son âge, dans le landau qui l'attendait.

L'attelage sortit de la cour au grand trot et Clarisse courut rejoindre Bourdache, qui se promenait dans la rue de Varennes en grognant comme un ours démuselé.

Pendant cette singulière conférence entre une comtesse de la vieille roche et la fille d'un espion, le pauvre Ésope était resté tapi contre la muraille.

Il aurait bien voulu se mêler aussi de prier pour Lucien et s'il ne vint pas se jeter aux pieds de la douairière, c'est qu'il n'en eut pas le courage, car il comprenait fort bien que la demoiselle plaiderait la cause du lieutenant.

Mais les grands airs de Mme des Orgeries l'intimidaient à ce point qu'il n'osait pas bouger et, d'ailleurs, un secret instinct l'avertissait que cette belle jeune fille avait en cette affaire un intérêt opposé à celui de Thérèse Vernède.

Le bossu ne connaissait pas Clarisse, mais en la voyant escortée de l'homme dont le bras nerveux l'avait si méchamment saisi naguère à la porte de la maison de la rue d'Enfer, il s'était dit qu'il fallait se défier d'elle.

Par malheur, sa prudence n'avait pas avancé ses affaires, puisqu'il n'avait pas pu voir le marquis, et il lui restait bien peu de chance d'arriver jusqu'à lui.

Il en était à se demander s'il ne ferait pas mieux de battre en retraite, sauf à renouveler le lendemain sa tentative, lorsque par malheur les valets d'écurie qui pansaient le cheval l'aperçurent et se mirent, l'un à l'objurguer en termes grossiers, l'autre à appeler le suisse pour le faire jeter dehors.

Ésope, comprenant que c'en était fait pour ce jour-là de ses espérances, allait fuir quand il vit paraître, sur

le perron de l'hôtel, un homme de haute taille et de belle mine, enveloppé dans une robe de chambre et la tête entortillée de bandages.

Le pauvre bossu comprit aussitôt que là Providence lui venait en aide en lui envoyant M. de Baffey.

Il s'arrêta et se découvrit en le regardant d'un air si suppliant, que le marquis lui fit signe de venir à lui.

— Que veux-tu, mon enfant ? lui demanda-t-il doucement.

— Vous demander la grâce du lieutenant Bellefond, monsieur, dit Ésope.

— Le lieutenant Bellefond ! Est-ce lui qui t'envoie

— Non, monsieur. Il est en prison pour s'être battu en duel.

— Voilà qui est fort étrange, murmura M. de Baffey.

Et il reprit tout haut :

— Mais enfin tu viens de la part de quelqu'un.

Le bossu, troublé, réfléchit un instant, et crut bien faire en inventant un mensonge.

— Je viens de la part d'une demoiselle qui doit épouser M. Bellefond.

De Mlle Vernède !

— Oui, monsieur, c'est son nom.

— Et tu dis qu'elle t'a chargé de me demander d'intercéder pour M. Bellefond ?

— Oui, monsieur, je viens de la rue des Bourdonnais et... elle m'attend.

Le marquis, très-ému, resta muet, mais ses yeux

brillaient d'un tel feu que le pauvre Ésope recula de deux pas.

— Va dire à M^{lle} Vernède que j'ai reçu son message et qu'avant trois jours j'irai moi-même lui porter ma réponse, murmura enfin M. de Baffey.

Le bossu comprit que l'audience était finie et ne sachant trop s'il devait se réjouir ou se désoler, il salua jusqu'à terre et se précipita dans la rue.

CHAPITRE VIII

Ce jour-là, pendant qu'Ésope et Clarisse, poussés par des sentiments très-différents, intercédèrent l'un après l'autre en faveur de Lucien Bellefond, M. Saint-Privat tombait comme une bombe dans sa maison de la rue d'Enfer.

Il y avait donné rendez-vous à son fidèle agent, Cornillon, qu'il ne se souciait pas de recevoir à son domicile de la rue des Moineaux.

Il l'y trouva, mais à sa très-grande surprise, il apprit, de la bouche de M^{me} Boutard, que sa fille était sortie depuis une heure, en compagnie de Bourdache et sans dire où elle allait.

Cette escapade était bien faite pour l'inquiéter, car il soupçonnait très-fort que le beau lieutenant n'y était point étranger.

Comme Calypso, qui ne pouvait se consoler du départ

d'Ulysse, M^{lle} Bonnin n'avait pas goûté un instant de repos depuis que son cher blessé s'était si brusquement dérobé à ses soins.

Son père lui avait fourni sur cet étrange départ des explications qui ne l'avaient nullement satisfaite et, pendant l'absence du bonhomme occupé à conquérir la Toison-d'Or à Périgueux, la majestueuse gouvernante avait eu toutes les peines du monde à contenir l'impatience de son élève.

La jeune délaissée se plaignait amèrement de son entourage et même de l'auteur de ses jours. Elle criait bien haut que tout le personnel de la maison s'était mis d'accord pour la tromper, pour lui cacher le sort de M. Bellefond et même le lieu où il résidait.

Car M^{lle} Clarisse n'admettait pas que l'officier fût resté insensible à ses charmes et qu'il eût pu réclamer comme une délivrance sa sortie de la demeure hospitalière où on l'avait si tendrement soigné.

Saint-Privat n'avait eu ni le temps, ni la volonté de lui donner des explications avant de se mettre en route, et Julie, qui le remplaçait, avait beau dire que le jeune homme était parti pour obéir aux usages de la société, que la prolongation de son séjour pendant le voyage du père eût été une grosse inconvenance et qu'il reparaitrait, sans aucun doute, dès que le susdit père serait de retour, Clarisse ne voulait rien entendre et menaçait de faire un coup de sa tête.

M^{me} Boutard parvint cependant à la contenir en la leurrant d'espérances et les choses en étaient là, lorsque Saint-Privat rentra à Paris.

Il ne rapportait à sa fille que des promesses, mais du

moins il ne les lui épargna point, jurant ses grands dieux qu'il lui ramènerait bientôt Lucien soumis, épris et prêt à la conduire à l'autel, mais évitant toujours de s'expliquer sur les causes de la disparition subite du bel officier.

L'inflammable jeune personne se calma ou feignit de se calmer, et c'est pourquoi son père eut grandement lieu de s'étonner quand on lui dit qu'elle avait forcé la consigne et entraîné Bourdache dans sa belle équipée.

Mais l'ex-directeur savait comprimer ses sentiments intimes quand il s'agissait d'affaires sérieuses et il lui tardait de causer avec Cornillon.

Il se dit qu'après tout Clarisse n'était pas assez folle pour se compromettre par une démarche imprudente, que sa sortie avait peut-être un motif tout naturel et qu'au surplus elle ne tarderait pas à rentrer.

Après avoir vertement tancé tout son monde, y compris la ci-devant *merveilleuse*, il s'en alla donc rejoindre au jardin son auxiliaire Cornillon qui l'attendait, attablé sous les frais ombrages du bosquet.

Le jour de son entrevue si décisive avec Maxime Trimoulac, Saint-Privat n'avait guère eu le temps de s'entretenir avec ce serviteur dévoué, car la susdite entrevue s'était prolongée plus que de raison, et Cornillon, rappelé à la rue de Jérusalem par des nécessités de service, n'avait pu donner que fort peu de temps à son ancien patron.

Aussi était-il très-pressé d'arrêter avec lui les mesures à prendre, mesures dont l'urgence n'était pas douteuse depuis que l'affaire avait bien changé de face.

— Eh bien, lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, tu sais qu'il s'en passe de belles ici.

L'agent se leva, esquisssa un salut militaire et dit avec beaucoup de déférence :

— C'est vrai, patron. Je me suis laissé conter que la demoiselle était sortie sans permission.

— Comprends-tu ça, Cornillon ? reprit le tendre père en levant les bras au ciel. Une enfant à qui j'ai tout sacrifié !

— Faut pas vous désoler, patron. Elle sera allée prendre l'air au Luxembourg.

— Avec Bourdache ?

— Le fait est que Bourdache n'a pas l'air d'une dame de compagnie. Qui sait ? elle court peut-être après votre officier.

— Impossible. Pour la décider à se tenir tranquille, je lui ai dit qu'il était en prison et que j'espérais l'en tirer bientôt.

— Et elle n'en sait pas davantage ?

— Je ne le crois pas... à moins que Julie n'ait bavardé.

— M^{me} Boutard ! Je me rappelle fort bien qu'elle était là hier quand je vous ai raconté l'histoire de la rencontre du lieutenant avec le marquis de Baffey et de son arrestation. J'avais appris à la maison tous les détails de cette affaire, et...

— Julie proteste qu'elle n'a rien dit ; mais j'ai des motifs pour me défier de sa sincérité.

Laissons cela. J'ai de plus graves soucis, et j'ai hâte de te consulter. Tu sais où est la nièce de Zénobie ?

— Vous me l'avez appris l'autre jour en revenant de chez notre homme ; mais vous ne m'en avez pas appris bien long.

— Ce n'est pas ma faute. Tu étais si pressé ! Heureusement qu'aujourd'hui nous pouvons causer tout à notre aise.

— Oh ! pour ça, oui. J'ai trois jours de congé, trois jours dont vous disposerez comme il vous plaira, patron.

— Merci, ce n'est pas de refus ; mais résumons-nous.

Le Trimoulac s'est enfermé comme un sot, et c'est lui-même qui m'a mis sur la trace de cette pauvre Virginie Lasbaysses.

— Que le diable m'emporte si jamais j'aurais eu l'idée d'une pareille invention ! Enterrer dans un mur une femme toute vivante ! ça ne s'est jamais vu.

— Que veux-tu ? on apprend à tout âge. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le testament du colonel a été enterré avec elle.

— Parbleu ! puisqu'elle le portait sur elle et puisqu'elle ne l'a remis à personne, il faut bien qu'il soit quelque part, c'est clair.

— Parfaitement raisonné. Mais serais-tu par hasard d'avis que je dois y renoncer ?

— Non, certes. Du moins, moi, si j'avais l'espoir de gagner une fortune, j'irais la chercher n'importe où, quand ce serait à dix mille pieds sous terre.

— C'est plus aisé à dire qu'à faire, murmura Saint-Privat devenu pensif.

— Possible, mais on peut toujours essayer, répliqua Cornillon.

— C'est bien mon intention... d'autant plus que d'autres peuvent avoir la même idée.

— D'autres ! et qui donc ?

— D'abord Trimoulac.

— Je croyais qu'il ne savait pas le grand secret. Ne m'avez-vous pas conté qu'il ne soupçonnait pas que l'homme

muré du 2 juillet et la nièce de la cantinière ne font qu'un?

— Il n'avait pas l'air de le soupçonner pendant que je lui parlais, mais il est bien fin, et, après mon départ, il a pu se rappeler ce que j'ai eu l'imprudence de lui dire.

— Quoi donc ?

— Que Virginie était venue à Paris habillée en garçon.

— Diable ! il en est bien capable en effet.

— Et influent comme il l'est auprès du ministre, il a mille moyens de se renseigner. Il s'informera, il fera des rapprochements, et, s'il met le doigt sur le pot aux roses, il ne perdra pas de temps pour agir.

— Je le crois comme vous, mais on peut le gagner de vitesse.

Saint-Privat allait formuler une objection, lorsqu'il aperçut tout à coup Clarisse au bout d'une allée.

Son héritière présomptive venait à lui en courant ; son teint coloré et ses yeux brillants disaient assez qu'elle apportait des nouvelles intéressantes.

Bourdache la suivait à distance, mais il s'avancait en rasant lentement les charmilles comme un dogue qui a volé le dîner de son maître et qui craint d'être battu.

— Il aura bientôt sa grâce, cria sans autre préambule M^{lle} Bonnin.

— Qui, il ? demanda le père ahuri.

— Lucien. M^{me} Boutard m'a appris qu'il avait sauvé la vie à un grand personnage, et...

— M^{me} Boutard en sait plus long que moi, à ce qu'il paraît, mais M^{me} Boutard est une sotte, et elle aura bientôt de mes nouvelles, interrompit Saint-Privat.

— Vous ferez ce que vous voudrez, riposta irrévéren-

cieusement Clarisse; mais vous n'empêcherez pas la comtesse des Orgeries qui est reçue à la cour de faire mettre en liberté le sauveur de son neveu.

— Oh ! les femmes ! grommela le bonhomme qui trépi-
gnait de rage.

Et il reprit tout haut :

— Voilà qui est fort bien, mademoiselle, mais vous trouverez bon que je ne prolonge pas cette conversation et vous allez me faire le plaisir de monter dans votre chambre et d'y rester jusqu'à ce que je vous appelle.

— Je ne suis plus d'âge à être mise en pénitence, répliqua la demoiselle, mais ça m'est égal maintenant que je suis sûre de revoir Lucien.

Et, tournant le dos à son père, elle reprit le chemin de la maison.

— Toi, rentre dans ta niche, vociféra Saint-Privat en montrant le poing à Bourdache, qui fit aussitôt volte-face et s'enfuit sans demander de plus amples explications.

Le chef et le subalterne restèrent seuls.

— Eh bien ! patron, dit l'agent, vous me croirez si vous voulez, mais je m'en doutais. Ces jeunesses, ça vous a des inventions ! Votre demoiselle a su l'affaire de M. de Baffey, et elle est allée tout droit lui demander sa protection pour son amoureux.

— Et cet imbécile de marquis la lui a promise. Que dis-tu de ça, toi ? interrogea M. Saint-Privat.

— Je dis que c'est une raison de plus pour que vous vous dépêchiez de retrouver le testament.

— Eh ! parbleu ! je ne demande pas mieux, et s'il suffisait de vouloir...

— Il faut agir.

— Agir ! comment ?

— C'est bien simple. La fille et le testament sont logés, l'un portant l'autre, dans les carrières de la butte Montmartre, n'est-ce pas ?

— Oui. Du moins, Trimoulac me l'a dit.

— Oh ! ça doit être vrai, car il n'avait, à ce moment-là, aucun intérêt à mentir.

— C'est au moins probable. Mais, alors même qu'il ne m'aurait pas trompé, je n'en serais pas plus avancé.

— Pardon ! car il vous a appris ce que vous ne saviez pas encore, malgré toute la peine que vous vous étiez donnée. Voilà deux mois que vous cherchez un trésor et il vous a dit où il était.

— Il ne m'a pas dit comment il fallait m'y prendre pour me le procurer.

— Franchement, patron, vous ne pouvez pas exiger de lui qu'il vous aide à le dépouiller, s'écria le facétieux Cornillon.

Et puis, entre nous, il me semble qu'il a été assez bavard pour vous mettre à même de le supplanter.

— Je ne vois pas cela, grommela Saint-Privat.

— N'a-t-il pas poussé la complaisance ou plutôt la bêtise jusqu'à vous dire où se trouvait l'entrée de ces fameuses carrières ?

— Oui. On peut s'y introduire, à ce qu'il prétend, sur le flanc droit de la butte, du côté de la chaussée de Clignancourt. Le passage est caché par des broussailles...

— Qui ne vous empêcheront pas de le découvrir. Donc, rien de plus facile que de pénétrer dans la cave aux écus.

— Facile ! facile ! pas tant que ça.

— Mon Dieu ! si, patron. Vous avez fait bien plus fort dans des occasions où il n'y avait pas de millions à gagner.

Maintenant, ce cher chevalier de Lubiach vous a, ce me semble, confié aussi que la victime des *Frères du Plâtre* avait été murée dans un des piliers qui supportent la voûte du souterrain ?

— Il ne m'a pas désigné lequel.

— C'eût été en vérité trop demander, d'autant qu'il ne le savait peut-être pas lui-même. Mais ce n'est pas là ce qui doit vous embarrasser. Il n'y a pas, je suppose, assez de piliers pour qu'on puisse s'y tromper. D'ailleurs, un corps, ça tient de la place, et la maçonnerie qui bouche le trou n'a pas encore eu le temps de sécher. Vous n'aurez pas de peine à reconnaître l'endroit.

— Et quand je l'aurai reconnu ? demanda le père de Clarisse avec une hésitation très marquée.

— Vous vous escrimerez de la pioche que vous aurez eu la précaution d'apporter. Le plâtre ne vous opposera pas grande résistance, et vous aurez bientôt fait de mettre le corps à découvert. Le reste n'est rien ; fouiller dans les poches jusqu'à ce que vous ayez mis la main sur le papier...

— Hum ! vilaine besogne, murmura M. Saint-Privat qui ne put s'empêcher de frissonner.

— Peuh ! on ne gagne pas un million sans se donner de la peine, pas plus qu'on ne peut faire une omelette sans casser des œufs.

— Ainsi, tu crois qu'il faut aller déterrer le testament dans cette caverne.

— Dam ! à moins que vous n'espériez qu'il viendra vous trouver, je ne vois pas d'autre moyen ; et même je vous engage à vous hâter.

— Oh ! il ne s'envolera pas ce testament qui est dans la poche d'une morte.

— Non, mais on peut le dénicher avant vous.

— Oui, Trimoulac.

— Trimoulac, certainement. Vous avez lâché le mot de déguisement de la nièce. Il ne lui en faut pas davantage, car il est de première force. Il comparera ses informations avec votre renseignement et il aura vite fait de tirer la conclusion, vous me l'avez dit vous-même tout à l'heure. Or, le chevalier de Lubiac est un homme expéditif, et, dès qu'il l'aura tirée cette conclusion, il mettra la main à l'œuvre, je le parierais.

Il se dépêchera d'autant plus que, dans votre entrevue avec lui, vous vous êtes posé nettement comme un concurrent. Il n'ignore pas que vous chassez la succession de son oncle pour la vendre à un autre, puisque vous le lui avez déclaré sans détour.

— Je commence à croire que j'ai trop parlé, dit tout bas Saint-Privat.

— Il a pu apprécier aussi vos talents, reprit Cornillon ; il sait que vous êtes homme à comprendre à demi-mot, que l'histoire du crime de la carrière n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd, encore moins d'un sot ; il pensera que vous allez vous empresser d'en tirer profit, et il se gardera bien de se laisser devancer.

— Tout cela n'est que trop plausible.

— Et, si Lucien Bellefond venait à se douter de l'aventure, ce serait un adversaire de plus.

— Impossible. Qui donc l'instruirait du sort de la nièce ?

— Eh ! parbleu, la tante Zénobie. Je suis même surpris qu'elle ne l'ait pas déjà fait. Il est vrai qu'elle ne connaissait pas son adresse, mais elle peut l'apprendre d'un jour à l'autre.

— Elle ne sait pas écrire.

— Elle trouvera quelqu'un qui écrira pour elle, ou elle fera le voyage de Paris.

Croyez-moi, patron ; vous n'avez pas une minute à perdre, si vous tenez à ce que le testament ne vous glisse pas entre les doigts.

Saint-Privat sentait toute la force des raisonnements de son auxiliaire et il baissa la tête, comme si le poids de la situation l'eût accablé.

— Il est impossible que j'accomplisse à moi seul une pareille besogne, murmura-t-il après quelques instants de réflexion.

— Nous serons deux, patron, si vous le permettez, dit aussitôt Cornillon.

— Quoi ! tu consentirais...

— A vous aider ? Mais ça va sans dire. Je ne boude jamais devant la besogne.

— Eh bien ! mon vieux camarade, j'accepte ton concours.

— Vous faites bien, patron. Quelque chose me dit que nous réussirons, si nous ne flânons pas en route.

— Sois tranquille, je suis aussi pressé que toi. Quand veux-tu que nous opérons ?

— Quand ? mais, patron, pas plus tard que ce soir.

— Va pour ce soir. Comment nous y prendrons-nous ?

— Voilà, patron. Je vais m'en aller me promener tout doucement de ce côté-là, pour reconnaître l'entrée que j'aurais peut-être un peu de peine à trouver la nuit. Ensuite j'irai m'approvisionner des outils nécessaires, pioches, pelles, lanternes sourdes. Vous pouvez vous en rapporter à moi. Tout sera de premier choix.

— Bon. Et où nous réunirons-nous ?

— Sur l'esplanade, au pied des buttes.

— A quelle heure ?

— Dix heures précises. Plus tôt, nous serions exposés à rencontrer du monde aux alentours de l'entrée ; plus tard, nous risquerions de ne pas avoir le temps de terminer notre travail avant le jour. Il faut tout prévoir.

— C'est mon avis. Ainsi, par exemple, si nous trouvions dans le souterrain...

— Des *Frères du Plâtre* ? Il n'y a pas de danger, puisque le chevalier vous a dit que, se sachant dénoncés, ils ne bougent plus.

— Et le chevalier lui-même ? S'il avait eu la même idée que nous pour cette nuit ?

— Ce n'est pas probable. Pourtant, à tout hasard, je prendrai une paire de pistolets et je vous conseille, patron, d'en faire autant.

— Je n'y manquerai pas ; mais, en y réfléchissant, trois hommes valent mieux que deux. Si nous emmenions...

— Qui donc ?

— Bourdache. Je ne vois guère que lui à qui je puisse me fier.

— Vous le connaissez mieux que moi, patron ; mais tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il ne me revient pas votre Bourdache. Il marque mal, comme nous disons *à la maison*. A propos, est-ce qu'il en a été ?

— Non. Au contraire.

— Comment ! au contraire !

— Oui, c'est un homme qui a sur le dos une mauvaise affaire. Je l'ai tiré d'embarras dans le temps, mais j'ai gardé de quoi le faire guillotiner s'il me jouait un tour.

— A la bonne heure. C'est une garantie, ça, quoique... d'un autre côté, c'est peut-être aussi une raison pour qu'il ait envie de se débarrasser de vous.

— Non. Son dossier est en lieu sûr et, je l'ai prévenu que, si jamais il me faisait une farce, quelqu'un se chargerait de déposer au parquet certaines pièces...

— Oh ! comme ça, patron, je n'ai plus rien à dire, et je gagerais mille francs contre un écu de six livres que demain, à pareille heure, vous aurez le testament dans votre poche.

— Ce sera grâce à toi, mon vieux, et tu n'auras pas obligé un ingrat.

— Je m'en rapporte à votre générosité, patron. Mais, dites donc, la demoiselle n'a pas si mal fait d'aller demander la grâce du lieutenant, car, enfin, si on le gardait en prison, ça vous gênerait, pour conclure le marché qui doit vous donner un million.

— C'est vrai. Il n'est pas certain d'ailleurs qu'elle l'obtienne ; mais, quoiqu'il arrive, je trouverai bien le moyen

de communiquer avec le lieutenant. Son cas n'est pas encore bien grave, puisque le Trimoulac ne l'a pas dénoncé jusqu'à présent comme conspirateur.

— J'ai dans l'idée qu'il ne tardera guère.

— Bah ! ce marquis ne refusera pas d'intercéder pour un homme qui lui a rendu service, et puis, quand on saura que Bellefond est millionnaire, on ne pourra plus le prendre pour un conspirateur bien dangereux.

— Tiens ! je n'avais pas pensé à ça. Vous avez raison, patron. Pour conspirer, il faut avoir le ventre creux.

Et, là-dessus, je file sur les buttes Montmartre.

— Et moi je vais prévenir Bourdache.

— A dix heures, c'est dit ?

— A dix heures, répéta Saint-Privat.

Et, pendant que Cornillon s'éloignait, le père de Clarisse pensait :

— Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard !

CHAPITRE IX

A l'heure même où M. Saint-Privat délibérait avec son auxiliaire Cornillon sur la manière de conduire les opérations pour s'approprier enfin le testament du colonel Lacaussade, Maxime Trimoulac, ci-devant chevalier de Lubiac, était en conférence dans le boudoir de la baronne avec un individu de robuste apparence et de mauvaise mine, qui faisait tache sur le canapé de soie où il avait pris place à côté du fringant espion de Fouché.

Le guéridon était chargé de flacons de liqueurs comme le jour de la visite du sieur Bonnin, seulement le particulier mal accoutré fêtait leur contenu beaucoup plus largement que ne l'avait fait le père de Clarisse.

Il est juste d'ajouter que Trimoulac lui tenait tête et même trinquait avec lui à chaque rasade, car il n'était pas

fier, l'exercice de ses fonctions de police l'ayant rendu sceptique à l'endroit des distinctions sociales.

L'homme qu'il accueillait si bien avait été longtemps son camarade et son égal dans la hiérarchie de la rue de Jérusalem et Lubiach, parvenu au degré le plus élevé de l'échelle policière, était resté fidèle à un ami qui patageait encore dans les bas-fonds du métier.

Si Tranquebar, il s'appelait Tranquebar ce vétéran de l'espionnage, si Tranquebar n'avait pas eu d'avancement, cela tenait surtout à son manque de tenue, car il possédait toutes les qualités requises pour bien servir.

Il était fort comme Samson, brave comme Mandrin et aussi peu scrupuleux que lui ; dévoué de plus à ses chefs, quels qu'ils fussent, et ne discutant jamais leurs ordres.

Sous Rovigo, il aurait empoigné sans hésiter un maréchal de l'empire ; sous Fouché, ministre de Louis XVIII, il aurait sans broncher arrêté un archevêque.

Par malheur, ce satellite modèle était affligé de deux légers défauts. Il était buveur et joueur. Il est vrai qu'il portait fort bien la boisson, mais il lui était cependant arrivé parfois de se laisser vaincre dans salutte quotidienne avec l'eau-de-vie, et ces défaillances accidentelles avaient suffi pour le faire mal noter. Et puis ses appointements allaient régulièrement s'engloutir à la roulette du *Cent-Treize*, d'où il résultait que sa toilette laissait généralement à désirer.

La femme de chambre de la baronne avait commencé par lui fermer la porte au nez, la première fois qu'il était venu demander Lubiach chez sa maîtresse, et il avait fallu un ordre formel du chevalier pour qu'elle se décidât à le

laisser pénétrer dans le riche appartement de Mme de Sainte-Gauburge.

Mais, depuis deux jours, il était admis sans difficulté, et, à cette dernière séance, la belle Zoé elle-même n'avait pas dédaigné de faire une courte apparition dans le boudoir pour encourager, par quelques bonnes paroles, l'auxiliaire dévoué de son cher Maxime.

C'est qu'il s'agissait de sauver une fortune. Saint-Privat avait trop parlé et Trimoulac avait tout deviné. Il ne doutait plus que la nièce de Zénobie n'eût péri à sa place et qu'elle ne portât sur elle le testament de son oncle.

Il avait deviné aussi le plan machiavélique de son concurrent, l'homme aux lunettes d'or, et compris que ce vieux drôle en savait maintenant tout autant que lui.

Mais, au lieu de perdre son temps à regretter de lui avoir raconté l'histoire de l'*emmuraillement* de Virginie, il s'était sur-le-champ mis en mesure de s'emparer du testament avant lui.

Pendant que le père de Clarisse délibérait encore, Trimoulac agissait.

Il avait déjà fait deux visites aux souterrains de Montmartre, alors que Saint-Privat en était encore à organiser avec Cornillon sa première expédition.

— Ainsi, mon vieux Tranquebar, dit-il en versant à son camarade une large rasade, tu crois que nous allons en finir cette nuit ?

— Si je le crois ! s'écria Tranquebar ; mais c'est-à-dire que j'en suis sûr. Il faut même que nous ayons eu une satanée déveine pour fouiller six piliers sans tomber sur le bon. C'est vrai que depuis quelque temps je n'ai pas

de chance. Voilà huit jours que je *ponte* à la *roulette* sans trouver un numéro *plein*.

— Bah ! le *plein* sortira, mon vieux. Au jeu, comme ailleurs, il ne s'agit que de persévérer. Et, pour t'aider à battre les croupiers, voici une cartouche, répondit Lubiak, en posant sur le guéridon un rouleau de vingt-cinq napoléons.

Tranquebar l'empocha avec une prestesse remarquable et s'écria :

— A la bonne heure ! tu comprends la vie, toi ! Tu sais ce que c'est que d'obliger un camarade sans lui faire de la morale.

— La morale, ça ne me regarde pas. Et maintenant, cher ami, parlons un peu de nos affaires. Tu n'as rien vu de suspect ni dehors, ni dedans ?

— Rien du tout. Dans ce quartier-là, on se couche avec les poules, et, aussitôt la nuit tombée, la place est déserte. A présent que je connais le chemin, j'entre dans les carrières comme chez moi. Je n'ai jamais rencontré personne aux alentours de la butte. Quant à l'intérieur de la caverne, il n'y a pas de danger qu'aucun bourgeois s'y risque. Je travaillerai là aussi tranquillement que dans un atelier.

— C'est égal. Il faut achever l'ouvrage le plus tôt possible, sans quoi nous aurions à compter avec un autre chercheur de trésors.

— Oh ! si celui-là montre son nez pendant que nous serons à la besogne, je me charge de l'expédier et de le murer aussi proprement que si je faisais partie des *Compagnons de la Truelle*.

— Tiens ! ce serait drôle, ricana Trimoulac ; mais je préfère éviter de recourir à la violence. J'ai mes raisons.

Par exemple, je voudrais bien voir la figure que fera cet imbécile lorsqu'en arrivant dans la caverne, il trouvera les piliers éventrés et les oiseaux dénichés.

— Tu pourras te donner ce plaisir-là, si le cœur t'en dit.

— Non. Ce serait imprudent. Dès que je tiendrai le testament, je le brûlerai et nous évacuerons la place.

Quand on est millionnaire, on évite avant tout de se compromettre et je serai archi-millionnaire.

— Moi pas, dit laconiquement Tranquebar.

— Je comprends ce que parler veut dire, cher ami, et je n'oublie pas ce que je t'ai promis : six milles livres de rente viagère et la pâtée chez moi une fois par semaine.

— Et il y aura de cette eau-de-vie-là, j'espère ?

— Jusqu'à plus soif, mon bonhomme, et il y aura encore des revenants-bons. Tu me connais, tu sais que je ne suis pas regardant. Quand la roulette t'aura trop maltraité... là... tu m'entends...

— Assez, Lubiach. Entre nous, c'est à la vie, à la mort.

— J'y compte. Ne crois-tu pas que ce soir nous ferions bien de nous mettre à la besogne un peu plus tôt ?

— J'y serai à neuf heures.

— Et moi je te rejoindrai à neuf heures et demie. Je tiens beaucoup à ne pas avoir à revenir dans cette vilaine caverne.

— C'est de ta faute si nous sommes obligés de nous y reprendre à trois fois. Tu n'as pas pu m'indiquer le bon

endroit. Ça fait que j'ai donné bien des coups de pioche inutiles.

— Tu ferais mieux de dire que c'est la faute du juge d'instruction chargé de l'affaire de Cyrille.

— Cyrille, l'homme du *Plâtre* ?

— Eh ! oui, celui qui m'a vendu ses frères. J'ai cru faire merveilles en le collant à la Force pour l'empêcher de jaser. J'étais même d'accord avec lui et il s'était laissé arrêter de très-bonne grâce, sous une prévention assez vague de complot contre la sûreté de l'État.

Entre nous, je crois qu'il ne demandait pas mieux que d'être mis à l'ombre pour se garer des coups de couteau de ses bons amis de la *Truelle* qui le soupçonnent de les avoir trahis.

Tout marchait à souhait. Je voyais mon drôle quand je voulais, et je comptais lui demander au dernier moment des indications précises sur la place où on avait muré le particulier saisi à mon domicile.

Voilà-t-il pas que le procureur du roi évoque l'affaire pour faire du zèle. On désigne pour instruire un juge encore plus zélé. C'est toujours comme ça après un changement de gouvernement. On met mon Cyrille au secret le plus absolu. Défense pour tout le monde, même pour moi, de communiquer avec lui. Je cours chez Fouché pour faire lever la consigne. Fouché est invisible. Depuis qu'il a épousé, il y a un mois, une fille du noble faubourg Saint-Germain, on ne peut plus l'aborder.

Et voilà pourquoi Cyrille n'a pas pu me désigner le pilier en question.

Que veux-tu ? on ne pense pas à tout. J'étais pressé. Je suis allé te trouver pour te proposer de me donner un coup de main. Tu as accepté et, depuis avant-hier, tu travailles comme un nègre. Ce n'est, après tout, qu'un retard et nous touchons au but.

— J'y compte bien, sacrebleu ! car il n'y a plus qu'un pilier à attaquer, et, si la particulière que tu cherches n'y était pas, c'est que ton homme t'aurait menti.

— Elle y sera. A ta santé, Tranquebar !

— A la tienne, mon vieux.

Ah ça ! sais-tu que ces *Frères du Plâtre* sont des lapins qui n'y vont pas de main morte. Sept corps extraits par ton serviteur et celui qui reste à découvrir, ça fait une jolie collection.

— Oui, il y a de quoi envoyer en Grève toute la bande, dit Trimoulac en haussant les épaules.

— Et tu n'y manqueras pas, je suppose ?

— Peuh ! je n'en sais trop rien. Je vais être riche et j'ai envie de me retirer des affaires. Il est possible que je me taise sur les méfaits de ces gens-là... à moins pourtant que je ne juge indispensable de me débarrasser du lieutenant Bellefond. Je ne l'ai pas encore dénoncé comme complice du *Grand Maçonnant*, mais je penserai à lui demain, quand j'aurais vu flamber le testament de mon oncle.

A ce moment une portière fut soulevée et une tête brune apparut au fond du boudoir.

Tranquebar, que la présence de la baronne intimidait toujours, se leva comme s'il eût été poussé par un ressort, salua militairement et prit son chapeau pour sortir.

Lubiac ne chercha point à le retenir et les deux amis se séparèrent, après avoir échangé tout bas trois mots significatifs :

— A ce soir !

CHAPITRE X

Dix heures viennent de sonner à Saint-Eustache.

M. Saint-Privat doit arriver en ce moment au pied des buttes Montmartre, et M. Trimoulac doit être déjà dans le souterrain.

M. Vernède est assis dans son cabinet, en face de Timoléon Machefer, vêtu comme lui d'une longue capote militaire et appuyé sur un bâton noueux.

Dans un coin, deux pioches et deux torches, que les commis de la maison n'ont, à coup sûr, jamais vues dans le cabinet de leur patron.

Le financier est sombre. Son ami a toujours la physionomie ouverte qui lui a valu les sympathies du quartier des halles.

Une lampe les éclaire à peine, et ils ne s'entretiennent assurément pas d'affaires de banque.

— Tu persistes donc à penser que cette expédition peut être utile ? dit Thomas Vernède.

— C'est la seule chance qui reste à Lucien et... à toi, répond nettement Mâchefer.

— S'il ne s'agissait que de moi, je ne la tenterais pas.

— Je le crois, car je te connais, mais le bonheur de ta fille dépend du succès de la tentative.

— Son bonheur, non. La richesse n'est pas le bonheur.

— D'accord, mais cependant, si Thérèse épouse Lucien Bellefond ruiné, et que tu ne laisses rien, que deviendra-t-elle ?

— Elle travaillera comme sa mère, qui était aussi pauvre que moi quand elle devint ma femme.

— La chère enfant en aurait certainement le courage, et Bellefond est assez énergique et assez intelligent pour se tirer d'affaire. Il n'en est pas moins vrai que leur avenir à tous les deux serait bien différent s'il héritait des millions du colonel Lacaussade, millions qui lui appartiennent très-légitimement, puisqu'ils lui ont été légués par testament.

— J'aimerais mieux qu'il les eût gagnés.

— Moi aussi, car il les aurait, tandis qu'il ne les tient pas encore. Mais fais-moi l'amitié d'envisager froidement la situation.

Ta fille, tu le sais, ne veut pas d'autre mari que Lucien, et, si elle ne l'épouse pas, elle en mourra peut-être de chagrin. Sa santé a déjà beaucoup souffert depuis qu'il est en prison.

— Ce n'est que trop vrai !

— D'un autre côté, toi, mon vieux camarade, après vingt

ans d'une existence probe et laborieuse, tu es à la veille de perdre tout le fruit de tes peines, et le malheur serait irréparable. A ton âge, on n'a plus le temps de refaire sa vie et de gagner une fortune.

— Je n'essayerai pas, dit Vernède d'un air sombre.

— Soit! tu te résigneras à la ruine, mais... pardonne-moi de te rappeler la triste vérité... tu vas être forcé de déposer ton bilan...

— Et la faillite, c'est le déshonneur, je le sais. J'avais espéré que je pourrais l'éviter, mais, depuis deux mois, j'ai subi de nouveaux désastres. Quand j'aurai remboursé les trois cent mille francs de ce marquis, il ne me restera plus de quoi faire face à mes engagements de la fin de ce mois.

— Et ces trois cent mille francs, tu tiens absolument à les rendre?

— J'aimerais mieux mourir mille fois que de rester le débiteur de cet insolent hobereau.

— C'est aujourd'hui le 9 septembre. Si je ne me trompe, l'échéance est après-demain?

— Oui, l'argent est prêt.

— Ne m'as-tu pas parlé aussi d'un gros paiement à faire demain?

— A mon correspondant du Havre. J'en avais été avisé, mais j'ai écrit pour prévenir de ne tirer sur moi que le 25. D'ici là, j'attends quelques rentrées. J'ai, du reste, avec ce banquier, de trop bonnes et trop anciennes relations pour qu'il se refuse à l'arrangement que je lui propose.

— Tu as pris là une sage précaution. Dans quinze jours Bellefond sera reconnu héritier du colonel, et, comme il

est ton associé, votre maison sera tirée d'embarras, car, une fois millionnaire, il n'aura pas de peine à se procurer de l'argent.

Tu vois, mon cher Thomas, qu'il faut absolument que nous aidions ton futur gendre à établir ses droits.

— Oui, je sais que ton langage est celui de la raison, que peut-être il ne m'est pas permis de renoncer à aller chercher ce testament qui enrichit l'homme que ma fille aime, et pourtant l'expédition que tu me conseilles me répugne horriblement.

Que ne l'entreprend-il, lui ?

— Bellefond ? Comment veux-tu qu'il l'entreprenne ? Il est en prison !

— Il n'y sera pas toujours. Nous devons craindre d'abord qu'il ne fût impliqué dans un complot, mais si celui des *Compagnons de la Truelle* était découvert, nous en saurions quelque chose. Lucien n'est accusé que de duel et, si acharnés que soient les gens du roi contre les patriotes, ils ne peuvent pas le détenir longtemps pour une niaiserie de ce genre.

— Bon ! j'admets qu'on le relâchera dans un mois, dans quinze jours, si tu veux. D'ici à ce qu'il soit libre, le sieur Trimoulac aura dix fois le temps de déterrer le testament.

— Comment saurait-il où il est ?

— Faut-il donc que je te répète encore une fois ce que Vannier m'a appris, Vannier, celui de nos frères qui portait le sac, le soir de...

— Je sais, je sais, dit Vernède avec la vivacité d'un homme qui veut couper court à l'évocation d'un souvenir déplaisant.

— Vannier marchait ce soir-là sous les ordres du frère Cyrille, reprit impitoyablement Mâchefer. Or, il a rencontré comme toi le chevalier de Lubiach, que nous croyions mort. Et avec qui l'a-t-il rencontré ? Avec ce même Cyrille dont la trahison n'est plus douteuse. Donc, Trimoulac, dit Lubiach, n'ignore pas ce qu'on a fait de l'individu saisi à sa place dans le pavillon de la chaussée de Clignancourt.

— Cela ne prouve pas qu'il sache que cet individu c'était la malheureuse enfant...

— Envoyée par Zénobie. Comment peux-tu dire cela ? As-tu donc oublié ce que je t'ai raconté à mon retour de Périgueux ? N'ai-je pas acquis la preuve que ce scélérat a écrit à la cantinière vers la fin du mois de juin pour l'engager à venir à Paris, qu'il a signé sa lettre du nom de Lucien Bellefond, et que, dans cette lettre, il donnait rendez-vous chez lui à cette brave femme ? Comment supposer qu'instruit comme il l'est de l'enlèvement opéré dans le pavillon, il n'a pas fait ce rapprochement si naturel et deviné que Virginie Lasbaysses a été prise pour lui, et maconnée pour lui dans...

— Assez ! je te crois maintenant.

— Eh bien, si tu me crois, tu ne dois plus élever d'objections contre le plan que je te propose.

Songe que laisser le bien du colonel au misérable espion qui voulait nous vendre tous à la police ce serait plus qu'une faute, ce serait un crime... un crime que Lucien aurait le droit de te reprocher.

Lucien est mon ami, il est aussi le tien, il est ton associé, il sera bientôt ton fils, puisqu'il épousera Thérèse. Tu lui dois de sauver sa fortune.

Le *Grand Maçonnant* se leva et se mit à se promener à grands pas. Ses traits contractés exprimaient clairement les sentiments violents qui agitaient son âme.

— Ainsi, dit-il d'une voix sourde en s'arrêtant tout à coup devant Mâchefer, ainsi il faudra que je la revoie... que je la touche... cette généreuse fille dont j'ai fait un cadavre... car c'est moi qui l'ai tuée.

L'ex-fournisseur des armées impériales tressaillit comme si la morte se fût dressée devant lui.

— C'est moi qui ai donné l'ordre, reprit Thomas Vernède, moi qui suis resté inflexible aux prières de Lucien et qui ai dirigé l'exécution de l'abominable sentence... Ah ! il y a une justice ici-bas et j'ai mérité mon sort.

— Oui, Dieu est juste, répondit Mâchefer, et il t'a puni d'avoir ordonné ce meurtre, mais l'expiation est suffisante, car, si tu as pris sur toi de condamner à mort une créature humaine, ce n'est pas volontairement que tu as fait périr une innocente.

Virginie a été victime d'une fatalité dont tu n'auras pas à répondre au tribunal de celui qui sonde les cœurs. C'est un malheur irréparable, je le sais, mais s'il n'est pas en ton pouvoir de rendre l'existence à cette pauvre enfant, tu peux, du moins, accomplir son vœu suprême.

Si elle pouvait nous entendre du fond de sa tombe, Thomas, elle te crierait : Arrachez la fortune du colonel à l'indigne héritier qu'il avait maudit ; achevez de remplir cette mission sacrée à laquelle j'ai sacrifié ma vie.

Le banquier saisit la main de son ami et l'étreignit convulsivement.

— Tu as raison, murmura-t-il. C'est la seule réparation que je puisse offrir à celle dont j'ai été le bourreau.

Quoi qu'il m'en coûte, je vais t'accompagner aux carrières. Ce sera mon châiment.

— A la bonne heure, je te retrouve, mon vieux camarade, murmura Mâchefer, beaucoup plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître. C'est dur, j'en conviens, mais tu es un homme et il y a des occasions où un homme doit refouler en lui-même les répulsions les plus légitimes.

D'ailleurs, je serai là, et je te jure de t'épargner la triste besogne que la nécessité nous impose.

— Oui, dit amèrement Vernède, tu pourras soutenir la vue de son calavre, toi, tu ne l'as pas assassinée.

— J'ai aussi ma part de responsabilité dans cette tragédie, car Lucien est le seul, parmi les *Frères du Plâtre*, qui ait élevé la voix contre le cruel supplice que nous avons tous prononcé ; mais j'aurai le courage de faire mon devoir.

— Et moi j'aurai celui de te suivre.

— Eh bien, l'heure est venue. La route est longue d'ici aux carrières, mais j'espère que nous n'y séjournons pas longtemps. Je n'ai que trop bien gardé le souvenir de l'affreuse scène du dimanche et je n'aurai pas de peine à reconnaître le pilier. J'ai pris deux pioches pour le cas où l'une viendrait à se briser, mais je travaillerai seul. Je ne t'aurais même pas demandé de venir avec moi, si nous n'étions pas obligés de prévoir une rencontre improbable, mais possible avec le Lubiach ou ses satellites. Tu es armé ?

— Oui.

— Et moi aussi. A nous deux nous vaudrions six de ces

coquins-là. Nous pouvons cacher les outils et les torches sous nos capotes. Si tu veux m'en croire nous ne perdrons pas une minute pour nous acheminer vers Montmartre.

— Je suis prêt, dit laconiquement Thomas Vernède.

Quelques instants après, les deux amis franchissaient le seuil de la maison de la rue des Bourdonnais.

En traversant la cour, le banquier essuya une larme. Il avait vu de la lumière dans la chambre de Thérèse, qui passait les nuits à pleurer.

CHAPITRE XI

Pendant que dix heures sonnaient à Saint-Eustache, dix heures sonnaient aussi à l'église de Montmartre, et le dernier coup de la vieille horloge vibrait encore, lorsque Cornillon, tapi depuis vingt minutes au pied des buttes, se leva tout doucement et fit un pas hors de sa cachette.

Il avait aperçu deux ombres qui s'avançaient sans bruit et qui semblaient se diriger vers l'endroit où il se tenait accroupi.

La reconnaissance fut bientôt faite de part et d'autre.

Cornillon avait reconnu de loin, malgré l'obscurité, Saint-Privat et son satellite Bourdache.

Ceux-ci, de leur côté, avaient deviné Cornillon, en voyant se dresser une figure qui avait l'air de sortir des entrailles de la terre.

Quel autre que l'agent de police aurait pu stationner en ce lieu désert par le temps qu'il faisait ?

La pluie tombait à verse et le vent soufflait avec furie : une vraie bourrasque d'équinoxe. Le ciel était noir comme de l'encre, et, dans ces régions déshéritées, les réverbères, ce soir-là, ne brillaient pas plus que les étoiles.

Aussi la place était absolument déserte et ces messieurs n'avaient pas à craindre d'y être dérangés.

En un mot, il eût été difficile de rêver une nuit plus propice aux chercheurs de trésors.

Tel était, sans doute, l'avis de Cornillon, car il entama l'entretien en disant à demi-voix :

— Fameux temps, patron ! fameux temps ! je l'aurais commandé chez le fournisseur de là-haut, que je ne l'aurais pas eu plus à mon idée.

— C'est possible, mais je suis mouillé jusqu'aux os, grommela Saint-Privat.

— Vous vous sécherez dans le souterrain, patron. Vous ne vous figurez pas comme il fait bon là-dedans.

— Tu y es entré ?

— Oh ! je n'ai pas poussé bien loin. Je ne voulais rien faire sans vous. Mais je connais déjà mon chemin. Ça ira comme sur des roulettes.

— As-tu apporté tes ustensiles ?

— Ils sont à l'abri là-bas dans le couloir qui est comme qui dirait le vestibule de la carrière. Trois pioches, trois torches, sans compter ma lanterne et mes brûle-gueule. J'en avais ma charge, allez ! je vous en réponds.

— J'ai pris aussi mes pistolets et Bourdache a les siens.

Si le Trimoulac vient mettre le nez dans nos affaires, il trouvera à qui parler.

— Lui ! pas si sot que de courir les chemins quand il tombe des hallebardes. Il est, pour le quart d'heure, à siroter du rhum de la Jamaïque ou de la fine eau-de-vie chez la baronne, j'en mettrais ma main au feu.

— Pourvu qu'il ne soit pas là-dedans, dit Saint-Privat en montrant les buttes, c'est tout ce que je demande.

— N'ayez pas peur, patron. Je connais ses allures. Il viendra un de ces soirs, quand il fera beau temps, mais... trop tard, monsieur le chevalier, l'oiseau sera déniché.

— Et je regretterai de n'avoir pas eu l'occasion de casser la tête à ce gredin-là, grommela Bourdache.

— Faut jamais regretter de ne pas s'être mis dans le cas de passer en cour d'assises, dit philosophiquement Cornillon.

Qu'est-ce qu'il vous a fait, le particulier de la baronne ?

— Rien. Je n'aime pas les mouchards, voilà tout.

— Dites donc, camara le, mais je suis *de la maison*, moi, ou plutôt nous en sommes, car le patron...

— Assez ! cria Saint-Privat, qui comprenait les inconvénients d'une querelle entre ses acolytes dans un pareil moment.

Nous n'avons pas de temps à perdre en bavardages. Marche devant pour nous montrer le chemin.

Cornillon obéit. Il ne se souciait pas de batailler contre un gaillard plus solide que lui.

Le conciliabule s'était tenu à trente pas de la butte. Le trio arriva bientôt à la crevasse, non pas toutefois sans

que Saint-Privat bronchât sur les pierres et se déchirât aux ronces.

— Nous y sommes, dit Cornillon en écartant les broussailles.

— Je ne vois qu'un trou sans issue, grommela le père de Clarisse.

— N'ayez pas peur, patron, le diable est avec nous.

— C'est possible, mais il ne nous éclaire pas. On y voit à peu près comme dans un four.

— Prenez le pan de ma lévite, patron; votre portier viendra en serre-file et moi je vais passer devant.

Dans trois minutes, nous ne serons plus à tâtons. Ma lanterne est dans le couloir, à dix pas d'ici.

Personne ne réclama contre l'ordre et la marche décrétés par l'ingénieux agent.

Son chef s'accrocha à lui, Bourdache s'accrocha à son maître, et tous trois se glissèrent par l'étroite ouverture, comme des serpents qui se coulent dans leur trou.

Trois minutes après, ainsi que Cornillon l'avait annoncé, on aperçut la lanterne allumée et posée sur le sol du corridor, à côté des instruments de démolition.

Elle était, bien entendu, de la catégorie de celles qu'emploient les voleurs et les espions, garnie de trois côtés de plaques en fer-blanc qui interceptaient la lumière et ne la laissaient passer que par la quatrième face, revêtue, celle-là, d'une simple vitre.

— Diable! dit Saint-Privat, nous n'y verrons guère pour travailler avec un pareil fanal.

— Patron, j'ai apporté trois torches que nous allumerons là-bas. Ceci n'est qu'un simple quinquet destiné à

nous éclairer dans le vestibule. Je crois plus prudent de ne pas lâcher d'abord la grande illumination. Il n'y a personne ici, je l'espère bien, mais enfin on ne peut pas prendre trop de précautions.

— Tu as raison ; on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Cornillon, charmé d'être approuvé par son supérieur, procéda aussitôt à la distribution des outils.

Chacun s'arma d'une torche et d'une pioche, et l'agent, qui portait en plus la lanterne, prit la tête de la colonne.

Le chemin leur sembla long à tous trois. Ce couloir tortueux, étroit et malaisé où Lucien avait passé naguère de si mauvais instants, n'était devenu, depuis le 2 juillet, ni plus large, ni plus facile.

Ils buttèrent plus d'une fois contre les inégalités du sol, il se cognèrent souvent la tête contre la voûte qui, par endroits, s'abaissait brusquement ; ils s'écorchèrent les mains aux aspérités des parois, mais ils ne se découragèrent point.

Cornillon, la clarté de son fanal tournée vers ceux qui le suivaient, cheminait d'un pas lent, mais régulier, et Saint-Privat marchait sur ses traces avec une précision mathématique, le cou tendu, l'oreille au guet, le nez au vent.

On aurait dit qu'il flairait déjà le testament.

Bourdache, qui n'avait pas grand'chose à gagner en cette aventure, était le moins ardent des trois.

Bientôt le vestibule de la caverne s'élargit sensiblement et, tout à coup, le chef de file s'arrêta court.

— Qu'y-a t-il ? lui demanda son maître avec anxiété.

— J'aperçois une lueur, murmura Cornillon.



— Sacrebleu ! nous arrivons trop tard à la distribution, grommela Bourdache.

— Que faire ? reprit l'agent.

— Sortir d'ici, et vivement, dit le portier de la rue d'Enfer.

— Non ! s'écria Saint-Privat, je ne lâcherai pas la partie pour si peu. Peux-tu avancer encore sans que ceux qui sont là voient la lanterne ?

— Ça, patron, c'est facile.

— Eh bien ! marche.

Ils firent encore dix pas et ils débouchèrent enfin dans la carrière, où les attendait un spectacle sur lequel ils ne comptaient pas du tout.

Au delà d'une épaisse zone d'ombre, au fond de cet immense souterrain, rayonnait l'éclatante clarté de quatre torches de poix-résine fichées en terre.

Ce foyer lumineux éclairait trois piliers de plâtre presque entièrement démolis, et un quatrième contre lequel deux hommes armés de pics s'escrimaient avec ardeur.

Les coups résonnaient, sourdement répétés par les échos de la carrière, et les flammes des torches jetaient des reflets étranges sur les voûtes.

La scène avait un aspect fantastique et bien digne de l'admiration d'un coloriste, mais Saint-Privat n'était pas d'humeur à en apprécier le côté pittoresque.

— Ils y sont, murmura-t-il.

— C'est le chevalier ou je veux que le tonnerre m'écrase, souffla Cornillon.

— Et l'autre vous a une carrure à nous assommer tous trois d'un coup de pioche, grommela Bourdache.

Il y eut un court moment de stupeur, puis Saint-Privat reprit, en faisant mine de s'arracher les cheveux :

— Tout est perdu ! pauvre Clarisse ! c'est sa dot que ces bandits me volent.

— Voilà ce que c'est que de se fier à des mouches de police, ajouta Bourdache.

— Patron, rien n'est perdu. J'ai une idée, dit Cornillon.

— Une idée ? répéta Saint-Privat, d'un air ahuri.

— Mon idée, c'est que ces gens-là travaillent pour nous.

— Es-tu fou ?

— Non, patron. Vous ne comprenez donc pas que nous aurions eu bien de la peine à trouver le pilier où il faut creuser et qu'ils l'ont trouvé pour nous ?

— Ils ne l'ont pas trouvé du premier coup, dit entre ses dents Bourdache, car ils en ont ébréché une demi-douzaine avant d'arriver au bon.

— Eh bien ? demanda le père de Clarisse.

— Eh bien, répondit l'agent, qui nous empêche de les laisser finir leur besogne et de nous glisser tout doucement le long des murs pendant ce temps-là ? Ils ne verront pas ma lanterne : je la tiendrai derrière mon dos. Nous arriverons, sans qu'ils nous voient, à nous cacher à l'abri des piliers écornés, à vingt ou vingt-cinq pas de mes drôles... à bonne portée... et alors...

— Alors ?

— Alors, patron, nous leur envoyons en même temps trois coups de pistolet ; nous les abattons comme on abat les lapins à l'affût, et nous sautons sur le testament.

— Cornillon, dit Saint-Privat avec effusion, je n'oublierai jamais que sans toi le million m'échappait.

— Alors, vous trouvez mon idée bonne ?

— Excellente, mon ami, mon sauveur !

— C'est bon. Laissez-moi faire alors.

CHAPITRE XII

Le chemin des carrières n'était que trop familier à Thomas Vernède et à Timoléon Machefer.

Il n'eurent aucune peine à le retrouver.

Seulement, lorsqu'il revit l'entrée de ce souterrain où reposait la pauvre victime suppliciée par son ordre, le *Grand-Maçonnant* eut un moment d'émotion.

C'était pourtant un caractère énergiquement trempé que celui de ce banquier conspirateur, mais l'exécution de Virginie Lasbaysses lui avait donné à réfléchir.

Cette espèce d'erreur judiciaire était bien faite d'ailleurs pour émouvoir le dispensateur de la justice féroce des *Frères du Plâtre* et, pour la première fois de sa vie, Vernède concevait des doutes sur la légitimité des actes auxquels il avait présidé.

Il se demandait si les torts, réels ou supposés, du gou-

vernement qu'il voulait renverser, l'autorisaient à disposer à son gré de la vie d'une créature humaine, et il en était venu à se contester à lui-même un droit qu'il s'était arrogé bien des fois.

Mâchefer, qui ne portait qu'une petite part de responsabilité dans cette malheureuse affaire, était beaucoup moins accablé par le souvenir de la scène du 2 juillet.

Son tempérament gai le soutenait dans ces occasions-là et l'aidait à prendre son parti des événements irréparables.

Il déplorait sincèrement la triste fin de la nièce de Zénobie; mais, comme il n'avait pas le pouvoir de lui rendre l'existence, il pensait qu'il fallait se contenter de remplir ses intentions en soustrayant le testament à la rapacité de Maxime Trimoulac.

Empêcher ce vil coquin d'hériter de son oncle, c'était aussi venger la mort de Virginie; car, à y regarder de près, le chevalier de Lubiach, qui l'avait attirée dans un guet-apens à l'aide d'une fausse lettre, était plus coupable que les *Compagnons de la Truelle* et même que leur chef.

Ces réflexions assez justes, Mâchefer les avait communiquées durant le trajet à son ami Vernède.

Il espérait ainsi le reconforter et il y avait médiocrement réussi.

Vernède ne lui avait répondu que par des monosyllabes et, quand ils arrivèrent au pied des buttes, l'expéditeur des armées était à bout d'arguments.

Le lieu et le moment eussent été mal choisis pour continuer à discourir, car il pleuvait à torrents et l'esplanade n'offrait aucun abri.

Il était temps d'agir et Mâchefer se hâta de commencer l'opération.

— Je crois, dit-il à son compagnon, que nous ferons bien de ne pas allumer nos torches dans le corridor. Dans une occasion comme celle-ci, nous ne pouvons pas être trop prudents.

— Comme tu voudras, murmura Vernède qui semblait complètement absorbé par de tristes pensées.

— D'ailleurs, nous n'avons pas besoin de lumière. Je connais le passage comme je connais l'escalier de mon magasin, et je marcherai le premier.

Le banquier ne fit aucune observation et suivit machinalement son vieux camarade, qui grimpait déjà vers la fissure où, deux mois auparavant, il s'était embusqué pour attendre les bourreaux de Virginie.

— Tiens, s'écria-t-il en se baissant pour explorer l'entrée avec ses mains, les broussailles sont froissées, courbées... on a brisé des branches et arraché des ronces... et les cassures sont toutes fraîches... on dirait qu'on a passé récemment par ici...

— Quelqu'un de nos frères peut-être.

— Impossible ; qu'y serait-il venu faire ? Ils savent tous que la police a les yeux ouverts sur les sociétés secrètes et ils ne sont pas si sots que de se compromettre en venant se promener dans l'intérieur des buttes Montmartre.

J'ai dans l'idée qu'il y a du Lubiach là-dessous. Qu'en penses-tu ?

— Je pense que dans tous les cas il faut en finir. Je ne voulais pas venir, tu m'y as décidé. Nous y sommes. Allons jusqu'au bout.

Et puis, ajouta Vernède, je ne serais pas fâché de rencontrer ce misérable.

— Pour lui dire deux mots, n'est-ce pas ? demanda Mâchefer en riant.

— Pour lui casser la tête avec cette pioche, répondit froidement le banquier.

— Ma foi ! je t'aiderais de bon cœur à purger la terre de cette vermine. Si c'est vraiment lui qui nous a devancés et que nous le trouvions là-dedans, il sera seul ou peu accompagné, car il n'aura pas commis la faute d'inviter une escouade d'agents de police à être témoins de l'exhumation du testament. Entrons.

Et se glissant par la fente qu'il connaissait si bien, il s'enfonça dans le corridor.

Vernède le suivait de près.

Ce chemin n'avait pas de secrets pour eux. Ils en avaient pratiqué vingt fois les moindres détours. Aussi eurent-ils tôt fait de le parcourir dans toute sa longueur.

Timoléon, qui précédait son ami, aperçut naturellement avant lui ce qui se passait dans les profondeurs de la caverne.

Les torches allumées par Lubiach brillaient plus vivement que jamais et leur éclat aurait frappé tout d'abord des yeux beaucoup moins exercés que ceux de Mâchefer.

Il s'arrêta court, en étendant les bras pour avertir Vernède et l'empêcher d'avancer davantage.

— J'avais deviné, dit-il tout bas. Le drôle est arrivé avant nous et il est déjà à la besogne.

— Il n'est pas seul, murmura le banquier.

— Parbleu ! il a eu peur d'opérer lui-même et il a

amené un manoeuvre; mais je me demande où il a été chercher ce grand escogriffe qui pioche avec tant de furie.

— Quelque scélérat de son espèce.

— C'est probable, et il n'y va pas de main morte. Vois donc, il a déjà démoli la moitié du pilier.

— Et ce pilier n'est pas le premier auquel il s'attaque... les autres sont déjà creusés profondément.

— Preuve qu'il ne sait pas au juste où le corps a été enfermé... C'est étonnant... Cyrille qui nous a trahis aurait pu mieux le renseigner, puisqu'il assistait à l'exécution.

— Qu'importe!... il va le savoir... le pilier qu'il achève d'éventrer est celui où repose la morte, dit Vernède d'une voix étranglée.

L'émotion qu'il éprouvait gagna sans doute Mâchefer, car il se tut et il s'appuya contre la paroi du corridor.

Les deux amis pouvaient stationner là impunément.

Plus la clarté que les torches répandaient au centre de la carrière était vive, et plus s'épaississaient les ténèbres où restait plongé le débouché du couloir.

Il était de toute impossibilité que Lubiach vit Vernède et son compagnon.

Eux, au contraire, le voyaient parfaitement. Ils ne perdaient pas un seul de ses mouvements et ils pouvaient suivre les progrès du trou creusé par son acolyte avec une ardeur sans pareille.

— Qu'allons-nous faire? demanda Mâchefer.

— Les tuer, répondit laconiquement le banquier.

— C'est bien mon avis. Mais comment? Ils sont trop loin pour les abattre à coups de pistolet.

— Oui, nous les manquerions, le bruit les avertirait, ils éteindraient leurs torches et ils nous échapperaient.

— Certainement, et je ne vois qu'un moyen : c'est de nous glisser jusqu'à eux et de les assommer à coups de pioche.

— Je ne demande pas mieux. Il me semble que j'aurai plus de plaisir à les frapper de près que de loin. Du moins, je les sentirai mourir.

— A moi non plus, cela ne fera pas de peine de tenir à longueur de bras ces ignobles mouchards.

— Il s'agit seulement de savoir comment nous nous y prendrons pour les joindre.

— Rien de plus facile. Il s'agit tout simplement de suivre la muraille jusqu'à ce que nous nous trouvions dans l'axe d'un des piliers. Quand nous en serons là, nous nous dirigerons droit sur eux en ayant soin de nous abriter toujours derrière le susdit pilier qui nous servira d'écran. Au besoin, nous ramperons à quatre pattes. Pourvu que nous n'entrions pas dans la zone lumineuse, c'est tout ce qu'il faut.

— Et quand nous serons à portée, nous sauterons dessus.

— C'est dit. Laissons là nos torches, qui ne feraient que nous embarrasser, et lançons-nous. Il n'y a pas de temps à perdre. Ce grand chenapan bûche comme un sourd. Encore quelques coups de pioche, et il aura pulvérisé le pilier tout entier.

— Viens, dit Vernède.

Mâchefer allait faire le premier pas pour charger l'ennemi et il avait déjà dépassé l'entrée du corridor, lorsque

tout à coup il saisit le bras de son ami et le serra fortement en lui disant tout bas :

— Regarde !

— Je ne vois rien, murmura Vernède.

— Comment ! tu ne vois pas là, sur la gauche, cette clarté qui chemine dans l'ombre ?

— Si, je l'aperçois maintenant. On dirait une lanterne.

— Portée par quelqu'un, n'est-ce pas ?

— Oui, le point lumineux se déplace visiblement.

— Et se rapproche de l'endroit où se tient Lubiach.

— En effet. C'est sans doute un de ses salariés qui va le rejoindre.

— Non. Si le porteur de ce fanal était payé par Lubiach, il avancerait en droite ligne, tandis que celui-ci chemine obliquement et s'arrête de temps à autre. Tiens pour certain qu'il se cache.

— C'est vrai. On jurerait que l'homme à la lanterne exécute la manœuvre que tu me conseillais tout à l'heure.

— Précisément.

— Alors, cela devient inexplicable, et je ne sais plus à qui nous allons avoir affaire.

— Je le sais, moi.

— Tu le sais, dis-tu ? comment peux-tu le savoir ?

— Je le devine, tout au moins.

— Qui est-ce donc ?

— Et qui serait-ce, si ce n'était l'autre coquin ?

— Quel coquin ?

— Celui qui a aussi intérêt à s'emparer du testament, celui qui fait concurrence au chevalier de Lubiach.

— Je ne comprends pas.

— As-tu donc oublié ce que je t'ai raconté de mon voyage à Périgueux ? Faut-il que je te rappelle les faits et gestes de M. Bonnin, le faux grognard du café des Bourdonnais, l'homme aux lunettes d'or qui était à ma gauche dans la malle-poste ?

— Quoi ! ce serait...

— Parbleu ! les deux chenapans courent le même lièvre ; ils se rencontrent naturellement autour de l'endroit où gît ce lièvre.

— Mais il ne se sont pas entendus pour le prendre, à ce qu'il paraît.

— Non, certes. S'ils agissaient de concert, ils seraient venus ici ensemble et ils travailleraient en commun, tandis que... tiens ! vois ! la lanterne s'arrête derrière un pilier.

— Oui... elle ne bouge plus... Si c'est le Bonnin qui la porte, il médite évidemment quelque chose contre Trimoulac.

— Il médite d'exécuter le plan que nous venons d'arrêter.

— Quoi ! il voudrait...

— Tuer le chevalier de Lubiach, c'est clair.

— Impossible. Cet homme doit être lâche. Il ne se risquerait pas seul contre deux adversaires.

— Et qui te prouve qu'il est seul ?

— Mais... il me semble...

— Ah ! cette fois, je ne me trompe pas. La lumière, qui est celle d'une lanterne sourde, vient d'éclairer deux individus qui suivent le premier. Bonnin est prudent. Il a amené du monde.

— Que vont-ils faire ?

— Je n'en sais rien au juste, mais j'imagine qu'ils ont eu la même idée que nous. Ils s'approchent à pas de loup pour tuer les deux travailleurs à coups de pistolet.

— Qu'attendent-ils donc pour faire feu ?

— Ce qu'ils attendent ? Je vais te le dire. Ils attendent que Trimoulac ait achevé sa besogne.

— Comment ?

— Eh ! parbleu ! ils veulent lui laisser tirer les marrons du feu. Bonnin, à force de fureter de tous côtés, aura fini par apprendre l'histoire de Virginie Lasbaysses. Il sait qu'elle a été empoignée par erreur et murée dans un des piliers de cette carrière, seulement il ne sait pas dans lequel. Alors il a calculé que son compétiteur devait le savoir, lui...

— Et il s'est trompé ; Lubiach ne le sait pas, puisqu'il s'est attaqué à des massifs où il n'a rien trouvé. Les démolitions que nous voyons ne sont pas l'œuvre d'une nuit ; qui sait combien de fois il est déjà venu ici ?

— Bonnin l'aura suivi peut-être dès la première séance et il le guettera jusqu'à ce qu'il ait mis la main sur le testament, ce qui ne tardera guère, au train dont y va l'ouvrier.

— Et tu crois qu'alors...

— Je crois que Bonnin et ses estafiers tireront sur Maxime Trimoulac et sur son satellite... et, comme ils me font l'effet d'être à bonne portée, ils ne les manqueront pas.

— Et quand ils les auront expédiés, ils leur arracheront le testament...

— Ce n'est pas douteux.

— Un double assassinat près d'un cadavre, dit amèrement Vernède.

— Ces gens-là n'ont aucun scrupule, c'est sûr.

— Et tu es d'avis de les laisser faire?

— Aurais-tu, par hasard, l'intention de défendre le seigneur de Lubiach?

— Non, mais j'avoue qu'il me répugne d'assister à cette ignoble tuerie.

— C'est cependant indispensable.

— Quel est donc ton projet?

— Mon projet, le voici. Nous n'allons pas bouger d'ici. Nous sommes aux premières loges pour assister à l'intéressant spectacle qui se prépare. Grâce à l'illumination arrangée par M. Trimoulac, nous ne perdrons pas un détail de la scène. Nous verrons deux bandits exterminés par trois autres bandits. Aussitôt que les vainqueurs auront recueilli le fruit de leur victoire, c'est-à-dire quand ils tiendront le testament, ils s'empresseront de sortir d'ici et ils se dirigeront de notre côté. La place où nous sommes est bonne pour les attendre.

— Et pour les frapper, n'est-ce pas?

— Si tu ne veux pas t'en mêler, j'en fais mon affaire. Ma pioche me suffira pour exterminer les trois sacrifiants qui ne s'attendent pas à être attaqués et qui n'auront pas pris la précaution de recharger leurs pistolets. Quand nous en serons débarrassés, je prendrai le testament dans la poche de M. Bonnin, et nous sortirons de la carrière pour n'y plus revenir.

Demain matin, Lucien Bellefond sera millionnaire.

Qu'en dis-tu?

— Je dis que je te défendrai si ta vie est en danger, mais que je n'attaquerai pas, murmura Vernède. J'aurais tué ce Lubiach sans scrupules ; les autres ne m'ont rien fait.

— Viens à mon secours en cas de besoin, c'est tout ce que je te demande, répliqua Mâchefer.

La conversation que les deux amis tenaient à voix basse cessa, et on n'entendit plus que le bruit des coups de pioche répercuté par les voûtes du souterrain.

Tranquebar travaillait avec une ardeur furieuse, excité qu'il était par la présence et par les encouragements de son chef.

Le chevalier de Lubiach pressait du geste et de la voix l'œuvre de démolition, qui avançait avec une rapidité étonnante.

D'énormes blocs de plâtre se détachaient sous la pioche et roulaient sur le sol couvert de débris.

Le pilier contre lequel l'ouvrier s'acharnait semblait avoir déjà été sondé sur ses autres faces, car il était à peu près percé à jour, et les brèches s'élargissaient à vue d'œil.

— Le dénouement se prépare, murmura Mâchefer ; Bonnin et ses deux sicaires se rapprochent encore.

— Il me semble avoir vu briller le canon d'un pistolet, ajouta Vernède.

— Dis donc, Thomas, reprit l'ex-fourisseur, si Lubiach allait découvrir ses concurrents avant qu'ils ne tirent sur lui, et s'il allait les attaquer le premier, nous assisterions d'ici à un combat en règle. Ce serait drôle.

— Je le souhaite. Ils s'entretueraient, et tu ne serais pas obligé de souiller tes mains du meurtre de ces misérables.

— Non, décidément, nous n'aurons pas le plaisir de voir de loin la bataille... Lubiach commande à son ouvrier de s'arrêter... et l'ouvrier obéit... Lubiach avance la tête dans le trou que l'autre vient de creuser...

— Et je vois les trois assassins qui se glissent en rasant la paroi... Ils tournent autour du pilier qui les abritait.

— C'est cela. Ils veulent tirer à bout portant.

— Je ne les vois plus, souffla Vernède.

— Tiens! lui dit Machefer, ils reparaissent maintenant... ils se baissent... ils rampent comme des chats qui vont sauter sur une souris.

— Et Lubiach ne peut pas les voir..,

— Non, il inspecte le trou, sans doute afin de s'assurer qu'il est assez large pour que le manoeuvre qui attend, appuyé sur sa pioche, puisse extraire le sac.

— Ils sont morts... on les ajuste...

— Non, pas encore... Vois ! Lubiach se redresse.

— Et les autres se courbent jusqu'à terre.

— Il paraît que l'ouverture n'est pas assez large, car il fait signe à son valet de se remettre à la besogne... et le valet y va de tout cœur... sacrebleu ! quels coups ! pour peu qu'il continue de ce train-là, il abattra le pilier tout entier... Mais qu'est-ce que le Bonnin attend pour faire feu ? ... Lubiach, en ce moment, lui fait la partie belle... il lui tourne le dos... et la pioche va toujours... je suis curieux de voir comment tout ça va finir.

Il le vit et plus tôt qu'il ne le pensait.

Au moment où Vernède lui saisissait le bras pour lui montrer Bonnin et sa bande se lançant, le pistolet au poing, sur les travailleurs, le pilier où reposait la nièce de Zé-

nobie, miné, fouillé, percé à jour, s'écroula avec un fracas épouvantable.

La voûte, privée d'un de ses supports, s'abîma du même coup, entraînant dans sa chute les piliers voisins déjà fort ébranlés.

Une énorme masse de débris tomba comme une avalanche vengeresse sur les cinq scélérats qui s'apprêtaient à se disputer sur le corps de la pauvre morte l'héritage du colonel, les écrasa tous à la fois et les ensevelit pour toujours.

La secousse fut si forte que le sol en trembla et que les deux amis furent violemment jetés contre les parois du corridor qui, par bonheur, se trouvait assez éloigné de l'éboulement pour résister au contre-coup.

A la vive clarté que les torches répandaient dans le souterrain, avait succédé tout à coup une obscurité profonde.

Une poussière épaisse remplissait l'air à ce point qu'on respirait à peine.

— Si nous restons ici dix minutes de plus, nous allons étouffer, dit Mâchefer. J'espère que le passage est encore libre. Viens.

Et, entraînant Thomas Vernède, il se jeta dans le couloir.

Ils eurent la chance de trouver le chemin libre et, quelques moments après, ils se retrouvaient au pied de la butte, à cette même place où, deux mois auparavant, s'était joué le premier acte du drame qui venait de se dénouer d'une façon si tragique.

L'orage avait cessé et les étoiles brillaient au ciel. La

place était silencieuse et déserte. L'aspect de la butte n'avait pas changé. Évidemment, la catastrophe se bornait à un effondrement intérieur dont le bruit étouffé sous les voûtes n'avait pas réveillé les rares habitants de ce quartier perdu.

— Nous l'avons échappée belle, s'écria Mâchefer, mais du moins tous ces gredins sont morts.

— Dieu est juste, dit Vernède d'une voix sourde, car, en les punissant, il me châtie aussi pour avoir condamné une innocente. Le testament est enterré avec les misérables qui ont tenté de le voler à Lucien.

— Le fait est que maintenant, murmura Mâchefer, à moins que nous ne fassions sauter la butte Montmartre, nous ne verrons jamais la signature du colonel, mais console-toi, mon vieux camarade, tout n'est pas perdu pour cela ; et je vais...

— Dieu est juste, te dis-je, j'accepte son arrêt et je le subirai sans me plaindre.

•

CHAPITRE XIII

Le lendemain de cette scène nocturne, vers trois heures de l'après-midi, Thomas Vernède était dans son cabinet, où il achevait de vérifier des comptes et de mettre en ordre des papiers importants.

L'expression de sa figure était plus sévère encore que de coutume, et ses traits contractés reflétaient les violentes agitations de son âme.

Il avait vieilli de dix ans en une nuit.

Et pourtant il était délivré du pire de tous les maux, l'incertitude, car son parti était pris irrévocablement.

Il savait maintenant qu'il n'avait plus de secours à attendre de Lucien Bellefond, son associé, et il ne songeait qu'à régler ses affaires, en prévision d'une catastrophe inévitable.

C'était le 10 septembre, et il avait encore vingt jours

devant lui, mais à la fin du mois devait fatalement sonner l'heure de la faillite.

Il était résigné à son sort et il aurait accepté la ruine avec une indifférence stoïque, s'il n'eût été tourmenté par une pensée cruelle.

Sa fille chérie réduite à la misère, obligée de travailler pour vivre, c'était la seule conséquence de ce désastre prévu qui effrayât Thomas Vernède.

Mais il comptait aussi sur le courage de Thérèse et il espérait qu'elle aurait la force de supporter un malheur immérité.

Le plan d'une nouvelle existence pour elle et pour lui était arrêté dans son esprit.

Il comptait employer le temps qui lui restait à la préparer doucement au triste événement qui les menaçait et à rassembler ses ressources en attendant la funeste échéance du 30.

Puis, après avoir fait face, autant que cela lui serait possible, à ses obligations, et consacré ses dernières ressources à désintéresser ses créanciers, il projetait de s'expatrier avec sa fille.

Mâchefer ne lui refuserait pas de quoi payer leur passage en Amérique, et là, sur le sol libre du nouveau monde, il y avait encore pour un homme énergique et intelligent quelques chances de refaire une fortune.

Il ne doutait pas de l'affection de Thérèse et il savait que la noble enfant sacrifierait tout à son père, tout jusqu'à son amour ; mais il ne voulait pas tant exiger de son dévouement.

Lucien était en prison, mais il n'y devait pas rester bien

longtemps, puisque l'homme qui aurait pu le dénoncer comme affilié à un complot était mort. L'infâme Trimoulac, enseveli sous les ruines du souterrain de Montmartre, avait emporté avec lui le secret de la conspiration des *Frères du Plâtre*. Le vil Saint-Privat et ses acolytes avaient péri comme lui. Il ne restait plus personne pour accuser le lieutenant Bellefond d'un crime.

Le duel avec le major Prussien n'était pas de nature à amener une condamnation grave, et tout annonçait que le jeune officier en serait quitte pour une détention préventive. Mâchefer avait appris de la bouche du commissaire de son quartier que les deux Anglais, ayant eu vent de cette affaire, étaient venus d'eux-mêmes attester devant le juge d'instruction que tout s'était passé loyalement.

Il était donc permis de croire que Lucien serait bientôt remis en liberté, et le banquier était décidé à lui proposer de le suivre aux États-Unis, en lui promettant de consentir à son mariage avec sa fille. Il croyait être certain que le lieutenant accepterait avec joie un exil auquel il devrait la main de Thérèse, et certes il ne se trompait pas.

Si la captivité du prisonnier se prolongeait trop pour que le banquier pût l'attendre, rien n'empêchait qu'il vînt le rejoindre au delà de l'Océan quand elle aurait pris fin, l'ami Mâchefer devant se charger de lui faire part des intentions de Thomas Vernède.

A ce père affligé, à ce financier ruiné, il restait encore une consolation. Les cent mille écus du marquis de Baffey étaient prêts. Afin de les garder disponibles pour l'échéance du lendemain, 11 septembre, il avait demandé, comme on sait, à un de ses correspondants de reculer de

dix jours le paiement d'une très-forte traite, et il éprouvait une satisfaction amère à penser que du moins il n'aurait pas à rougir le lendemain devant le rival de Lucien.

— Je lui montrerai qu'un roturier comme moi vaut un noble comme lui, disait-il entre ses dents, et s'il ose encore faire parade de sa prétendue générosité, s'il a l'audace de me répéter son insolente demande en mariage, je le chasserai, comme j'aurais dû le faire le jour où il s'est permis de prononcer le nom de Thérèse.

Au moment même où il achevait ce monologue, la porte du cabinet s'ouvrit et le caissier de la maison Vernède entra.

— Qu'y a-t-il ? demanda brusquement le banquier ; j'avais dit que je voulais être seul.

— Monsieur, je vous demande pardon, dit l'employé ; je venais pour cette traite...

— Quelle traite ?

— Celle de Costier et Cie du Havre..., cent trente mille cinq cents francs... ; comme la somme est importante, j'ai cru devoir vous prévenir...

— Me prévenir de quoi ? interrogea Vernède qui pâlisait à vue d'œil.

— Vous prévenir que j'ai payé, monsieur, répondit le caissier.

— Malheureux ! s'écria M. Vernède en se levant.

Son mouvement fut si violent, que le caissier effrayé recula de deux pas.

Mais le banquier, rentré en possession de lui-même, reprit froidement :

— Cette traite ne devait pas être présentée aujourd'hui.

Ne savez-vous pas que j'ai écrit à mes correspondants du Havre pour leur demander de ne tirer sur moi qu'au 25 courant ?

— C'est vrai, monsieur, balbutia l'employé, mais ces messieurs nous ont répondu qu'il leur était survenu des besoins inattendus et qu'ils ne pouvaient pas différer...; leur lettre est arrivé à midi...; je voulais vous la montrer, mais vous étiez sorti... et on vient de présenter l'effet... J'ignorais que vous fussiez rentré, sans quoi je vous aurai prévenu... En votre absence et n'ayant pas ordre de refuser, j'ai cru devoir payer à présentation.

Thomas Vernède passa la main sur son front, ferma les yeux un instant, puis se laissant tomber, plutôt qu'il ne s'assit dans son fauteuil :

— Vous avez bien fait, dit-il.

Le caissier s'inclina et sortit.

— Perdu ! murmura le banquier, je suis perdu ! déshonoré ! demain, cet homme va venir me réclamer le dépôt qu'il m'a confié et il me faudra lui avouer que j'en ai abusé... et il aura le droit de m'appeler voleur, cet émigré, ce noble hautain que je comptais chasser de chez moi après l'avoir payé. Ou plutôt, il ne m'insultera pas, il me proposera d'acheter la main de ma fille au prix de ces trois cent mille francs que je ne suis plus en mesure de lui rendre.

Ah ! c'est trop de malheur !

Et Thomas Vernède, s'accoudant sur son bureau, prit sa tête à deux mains et s'abîma dans des réflexions désespérées.

C'en était fait. Les espérances qui lui restaient venaient

de s'évanouir. L'avenir qu'il avait entrevu un instant pour Thérèse ne pouvait plus se réaliser, car il n'était pas homme à supporter la honte du lendemain, et, quoi qu'il se passât à cette entrevue avec M. de Baffey, le malheureux banquier sentait bien qu'elle aurait de funestes conséquences pour lui et pour celle qui portait son nom.

Alors il se mit à songer encore à cette fatale histoire de la jeune fille murée, et lui, le *Grand Maçonnant*, lui le chef d'une association terrible, lui qui jouait sa tête chaque jour et qui avait prononcé sans sourciller et fait exécuter sans pitié tant d'arrêts de mort, il pleura comme un enfant.

Il pleura sur la nièce de Zénobie, sur cette triste victime d'une erreur qu'il se reprochait cruellement, et, pour la première fois de sa vie, il se prit à maudire les passions politiques auxquelles il avait sacrifié une innocente.

Le fanatisme patriotique lui faisait horreur maintenant et il se disait qu'on n'a pas le droit d'immoler, même à une juste cause, une créature humaine.

L'idée du châtement lui revenait à l'esprit. Elle l'avait déjà frappé dans le souterrain, et il pensait, comme au moment de la catastrophe, que Dieu le punissait.

Il pressentait que l'expiation ne faisait que commencer et il l'acceptait sans se plaindre, mais il tremblait qu'elle n'atteignît sa fille.

Ne l'atteignait-elle pas déjà, puisque la perte du testament du colonel ruinait son fiancé ?

Qu'allait dire Lucien Bellefond lorsque, rendu à la liberté, il allait apprendre que la légèreté de M. Vernède lui coûtait une fortune ?

Plus le malheureux banquier approfondissait la situation, plus il reconnaissait qu'elle était sans issue.

Et l'impossibilité où il se trouvait de raconter ses peines à un ami ajoutait encore à ses angoisses.

Mâchefer était le seul auquel il pût ouvrir son cœur, et Mâchefer, depuis la malencontreuse expédition de la veille, n'avait point paru dans la maison de la rue des Bourdonnais.

Il se tenait coi sans doute au fond de son magasin et il n'éprouvait pas le besoin de s'aboucher avec Thomas Vernède, pour entendre des doléances qu'il ne prévoyait que trop.

Rien, assurément, n'était plus simple que de l'aller chercher, mais le chef des *Compagnons de la Truelle* en était arrivé à ce point où le désespoir se double d'indifférence, où l'homme, renonçant à lutter contre sa destinée, laisse le hasard disposer de lui comme un cocher emporté par son attelage, qui se croiserait les bras et fermerait les yeux jusqu'au bord du précipice.

Son parti était pris irrévocablement, mais avant de le mettre à exécution, il voulait voir la seule personne à laquelle il se crût obligé de rendre certains comptes.

Cette personne, c'était Thérèse qui vivait, depuis quelque temps, fort retirée, Thérèse qu'il n'avait pas même aperçue de toute la journée.

Thérèse, depuis bien des jours, n'avait pas d'autre compagnie que le petit bossu, et la visite d'Ésope à l'hôtel des Orgeries n'avait apporté aucune consolation à la jeune fille, attendu qu'il s'était gardé de lui en dire un seul mot.

Il craignait d'être grondé, et pourtant, plus d'une fois déjà, en voyant couler les larmes silencieuses de sa chère maîtresse, il s'était dit que le seul moyen de la consoler, serait de lui raconter qu'un officier du roi avait promis de demander la grâce de Lucien.

Mais il n'osait pas.

Le 10 septembre, veille de la terrible échéance où la somme déposée par le marquis de Baffey allait être exigible, la fille du banquier était encore plus triste que de coutume.

Non qu'elle se doutât du malheur qui menaçait son père, mais parce que cette journée s'étant écoulée, comme tant d'autres, sans que le prisonnier donnât signe de vie, elle commençait à désespérer de jamais le revoir.

Ésope, assis à ses pieds, tenait un écheveau de soie qu'elle dévidait pour se distraire par une occupation manuelle, et il pensait à part lui que l'effet des promesses du beau neveu de la comtesse se faisait bien attendre.

Tout à coup la fiancée du lieutenant cessa de filer et laissa rouler le peloton qu'elle tenait à la main. Ses yeux se tournèrent vers la fenêtre ouverte et devinrent humides.

— Pourquoi pleurer, maîtresse ? murmura le bossu.

— Ces fleurs, dit la jeune fille, si bas qu'on l'entendait à peine, ces fleurs, c'est lui qui me les a données, il y a bientôt un an, pour ma fête... elles vivent encore, et son amour est mort peut-être... elles vivent, et Lucien ne sera pas là dans un mois...; le 15 octobre, il ne me souhaitera pas la Sainte-Thérèse.

— Il y sera, maîtresse, s'écria Ésope avec une vivacité singulière.

Thérèse, étonnée, le regarda et soupira :

— Non, je ne le verrai plus.

— Vous le verrez, je vous le jure.

— Que veux-tu dire ?

Le bossu hésita un instant ; mais, prenant son parti subitement, il tomba à genoux :

— Pardonnez moi, maîtresse, supplia-t-il en joignant les mains, pardonnez-moi !... j'aurais dû vous demander la permission, mais je vous voyais si triste... j'ai cru bien faire...

— Qu'as-tu donc fait ? demanda Thérèse étonnée et inquiète.

— Je savais que M. Lucien a sauvé la vie à un noble... à un grand seigneur. . j'avais entendu M. Mâchefer vous raconter que ce marquis demeurerait rue de Varennes...

— Quoi ! le marquis de Baffey ?

— Oui, maîtresse. J'ai pensé que, s'il avait du cœur, il ne refuserait pas de s'intéresser au sort de M. Bellefond et j'étais sûr que, s'il voulait demander sa grâce, il l'obtiendrait.

— Et tu l'as vu ? tu lui as parlé ?

— Oui, balbutia le pauvre enfant, je l'ai vu... ses laquais voulaient me chasser, mais il m'a appelé... et j'ai eu le courage de lui adresser ma prière... il l'a écoutée et...

— Achève !

— Il m'a répondu que, sous trois jours, il viendrait vous apporter une réponse...

— A moi !... je ne le verrai pas !... je ne veux pas le voir... s'écria Thérèse, fort agitée par cet aveu.

Et, presque aussitôt, elle demanda :

— Tu lui as donc dit que tu venais de ma part ?

— Oui, murmura le bossu.

— C'est mal ce que tu as fait là, dit vivement la jeune fille.

— Oh ! maîtresse, si vous saviez comme il est bon... comme il m'a parlé avec douceur, à moi misérable qu'il prenait sans doute pour un mendiant .. sa réponse, maîtresse, ce sera, j'en suis sûr, de tirer de prison M. Lucien.

— Si je pouvais te croire...

— Croyez-moi, maîtresse, il est bon et il est puissant. Cet hôtel ressemble à un palais ; et puis, il y avait là une dame âgée qui allait monter dans un équipage magnifique et qui a promis aussi...

— A toi ?

— Non, maîtresse, à une demoiselle qui venait comme moi l'implorer pour le prisonnier.

— Une demoiselle !

— Oui... elle était accompagnée par le méchant homme qui garde la maison de la rue d'Enfer et qui m'avait enfermé dans la cave...

— Ah ! je le savais bien que c'était une femme qui le retenait lorsqu'il était blessé, s'écria douloureusement Thérèse.

— Elle a raconté à la grande dame que son père ignorait la démarche qu'elle faisait auprès d'elle.

— Et tu dis que la grande dame l'a écoutée... qu'elle lui a promis...

— Elle a prononcé des noms que je ne connais pas... parlé de choses que je n'ai pas comprises... mais, à la fin, elle a répondu : Je recommanderai son affaire à Fouché... j'ai bien retenu cela...

— Ainsi, dit amèrement Thérèse, si je le revois, c'est à une rivale que je devrai mon bonheur !

Ésope commençait à comprendre qu'il eût mieux fait de se taire, et il allait sans doute essayer de se justifier, mais au bruit de la porte qui s'ouvrait, il se releva vivement.

C'était M. Vernède qui entrait.

Sa physionomie était grave, mais il avait su la composer de telle sorte que Thérèse, accoutumée à le voir triste, ne devina point les sombres préoccupations qui l'agitaient.

Elle vint à lui et il la baisa affectueusement sur le front.

— Laisse-nous, mon enfant, dit-il à Ésope, qui s'empressa de sortir.

Le pauvre diable était trop heureux de se tirer ainsi de l'embarras où son indiscretion l'avait jeté.

— Thérèse, j'ai à te parler sérieusement, dit le banquier.

Le premier mouvement de la jeune fille avait été de se jeter au cou de son père et de lui raconter tout ce que le bossu venait de lui apprendre, mais elle n'eut pas la force de parler.

Elle sentait bien que les sanglots auraient étouffé sa voix et elle se tut.

— Tu n'ignores pas, chère petite, reprit Thomas Vernède, que j'ai éprouvé récemment de grandes pertes.

Thérèse fit un geste pour exprimer son indifférence.

— Oui, continua le banquier en essayant de sourire, je sais que l'argent ne te touche guère, mais tu t'intéresses, j'en suis sûr, à mon honneur commercial ?

— Oh ! père ! est-ce que tu doutes de moi ? s'écria la jeune fille, oubliant sa douleur.

— Dieu m'en garde, mon enfant. Si je te parle de mes embarras financiers, c'est que je tiens à t'expliquer le but du voyage que je vais faire...

— Quoi ! tu pars !

— Oui, ma chère Thérèse. Je suis appelé en Angleterre par des affaires de la plus grande importance. Il s'agit de rentrer dans une très-grosse somme qui m'est due par un négociant de Londres, et que je perdrais infailliblement si je ne m'occupais pas moi-même de la recouvrer. Ma présence là-bas est indispensable... urgente... et je partirai... demain matin...

— Demain matin !

— Il le faut.

— Et tu resteras longtemps absent ?

— Je ne sais encore combien de temps me retiendra cette liquidation... mais elle peut se prolonger au delà de mes prévisions, et il faut prévoir le cas où je ne serais pas de retour avant quelques semaines.

J'ai donc dû prendre certaines dispositions pour que tu souffres le moins possible de la solitude où je vais te laisser.

En prononçant ces mots, la voix de Thomas Vernède s'altéra légèrement, mais il redevint bientôt maître de lui même et il reprit avec assez de calme.

— Tu ne peux rester seule dans cette maison. Une vieille servante et un enfant ne sont pas une compagnie convenable pour une jeune fille. Mon vieil ami Machefer est d'âge à me remplacer auprès de toi... à te

servir de père... je désire qu'aussitôt après mon départ tu ailles occuper, dans la rue du Jour, un appartement que tu connais bien...

— Père, je ferai ce que tu voudras.

— Et je t'en remercie mon enfant. Je vais m'entendre aujourd'hui même avec Mâchefer pour que tu puisses dès demain t'établir chez lui avec ce petit garçon que tu as pris en affection, et je suis certain d'avance que cet arrangement ne souffrira aucune difficulté.

Mais j'ai autre chose encore à te demander...

— Parle !

— C'est une promesse que je réclame de toi.

— Une promesse ?

— Oui, une promesse qu'il ne te sera pas bien pénible de tenir.

Promets-moi d'épouser Lucien Bellefond.

— Lucien ! répéta la jeune fille.

— Oh ! je sais bien ce que tu vas me dire, reprit vivement le banquier ; que Lucien n'est pas là, que son absence peut se prolonger, que, s'il revient, il peut avoir changé d'avis, qu'il faut, pour que tu puisses l'épouser, qu'il te demande en mariage... Ce sont là, chère petite, des objections de fillette. Tu es sûre de l'amour de Bellefond, comme je suis sûr qu'il reparaitra bientôt...

— Dieu le veuille ! mais...

— Point de mais, dit Thomas Vernède en attirant sa fille contre son cœur, jure-moi que tu seras sa femme.

— Je te jure, père, que je ne serai jamais celle d'un autre et que je serai la sienne... s'il m'aime encore.

— S'il t'aime ! quelle est cette folie ? D'où peut te venir un doute sur l'amour de Lucien ?

Avant que Thérèse eût le temps de répondre, on frappa discrètement à la porte de la chambre.

Le banquier alla ouvrir et se trouva face à face avec son caissier qui, tout en s'excusant de venir relancer le chef de la maison jusque dans l'appartement de sa fille, lui dit que sa présence était indispensable au bureau pour signer le courrier.

M. Vernède embrassa Thérèse plus tendrement encore que de coutume et sortit, heureux de couper court à une triste explication, mais retenant à peine ses larmes.

CHAPITRE XIV

Le lendemain, l'aube éclaira Thomas Vernède assis devant son bureau, dans ce cabinet où s'étaient écoulés les trois quarts de sa vie.

Il y avait passé la nuit entière à écrire

De longues feuilles couvertes de chiffres et plusieurs lettres qu'il venait de cacheter attestaient que ses heures avaient été laborieusement remplies.

Après avoir dit adieu à Thérèse la veille dans l'après-midi, il n'avait pas eu le courage de la revoir et, prétextant une entrevue indispensable avec un de ses correspondants, il était sorti après la fermeture de ses bureaux.

Il avait erré dans Paris jusqu'à une heure très-avancée de la soirée et, en rentrant, il s'était dit que sa fille devait être couchée, puisqu'il ne voyait plus de lumière à la fenêtre de sa chambre.

Alors il s'était enfermé pour lui écrire, pour écrire à Mâchefer, à Lucien Bellefond, à tous ceux qu'il aimait.

C'est que la résolution de Thomas Vernède était prise.

Il voulait mourir.

La vie, qui lui semblait encore possible quand il ne s'agissait que de subir la misère, il ne se sentait plus la force de la supporter, maintenant qu'à la misère s'ajoutait le déshonneur.

Son âme répugnait aux lâches compromis. Il ne concevait pas qu'on pût s'accommoder d'une honorabilité effleurée même par un simple soupçon, ni qu'on se résignât à une humiliation.

Et, nourri des principes philosophiques du siècle qui venait de finir, le banquier, ruiné et déconsidéré à ses propres yeux, n'imaginait contre des catastrophes imminentes d'autre refuge que le suicide.

Privé de la foi qui console et qui sauve, il raisonnait comme un Romain du temps des Césars.

Il ne se disait pas que la mort volontaire expie peut-être les fautes, mais qu'elle ne les répare point, et qu'il y a plus de courage à vivre pour se réhabiliter par la souffrance qu'à se tuer pour se soustraire à une douleur ou à une honte.

L'idée de laisser Thérèse seule et sans appui l'avait fait hésiter d'abord ; mais il croyait fermement avoir assuré son avenir en léguant à son ami Mâchefer le soin de la protéger et en rappelant à Lucien que la malheureuse enfant n'avait plus d'autre espoir que celui d'unir son sort à celui du lieutenant pauvre et proscrit.

Il voulait mourir avant que le marquis de Baffey se présentât pour réclamer le dépôt qu'il lui avait confié.

La caisse s'ouvrait à neuf heures. Thomas Vernède s'était accordé jusqu'à huit heures et demie et la demie venait de sonner.

Il acheva d'écrire d'une main ferme les instructions qu'il laissait à son caissier, et il se leva pour prendre ses pistolets accrochés à la muraille au-dessus d'un sabre qu'il avait porté pendant la Révolution, au temps où il fréquentait le club des Jacobins.

Les pistolets, il les avait remis là l'avant-veille, au retour de sa fatale expédition de Montmartre.

En les examinant, il s'aperçut que la poudre était mouillée et que la pluie avait rouillé les ressorts au point que les batteries ne jouaient plus.

Il n'avait pas le loisir de les nettoyer, car le moment approchait où l'impitoyable créancier pouvait venir.

Ses yeux tombèrent sur un tiroir où il avait placé les pistolets enlevés à Virginie Lasbaysses dans la petite maison de la chaussée de Clignancourt.

Lucien Bellefond les avait vus dans ce tiroir, sans les reconnaître, le jour où il était venu demander la main de Thérèse et où le banquier lui avait appris qu'il était ruiné.

Ils y étaient encore.

— Ceux-là sont en bon état, dit amèrement Vernède en les examinant. J'ai tué celle qui les portait ; ils vont me tuer. Dieu est juste.

Il en prit un, s'assura avec la baguette qu'il était chargé,

jeta l'amorce et remplit le bassinet avec de la poudre sèche.

Il tenait à ne pas se manquer.

Pourtant, avant d'en finir avec la vie, il voulut donner une dernière pensée à sa fille chérie, et il posa son arme sur le bureau.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Il pleurait, lui, l'homme inflexible, le stoïque chef des *Frères du Plâtre*.

Mais bientôt il essuya les larmes qui roulaient sur son visage contracté et il se releva en disant :

— Il est temps.

Et il ajouta en armant le pistolet :

— Il va venir ce marquis... il me semble que je vois sa figure hautaine... que j'entends les phrases insolemment polies que ses lèvres dédaigneuses laisseront tomber quand il me présentera ce reçu qui me tue.

Il ne trouvera que mon cadavre, murmura Thomas Vernède en appliquant le canon du pistolet contre sa tempe.

Et il pressa la détente.

L'amorce prit feu, mais le coup ne partit pas.

— Il était écrit qu'aucune angoisse ne me serait épargnée, dit froidement Thomas Vernède en abaissant son arme.

Si brave et si impassible que soit un homme, il ne voit pas la mort de si près sans éprouver quelque émotion.

Le père de Thérèse pâlit et mit la main sur sa poitrine pour comprimer les battements de son cœur.

— Lui ai-je donc épargné les horreurs du plus abominable des supplices, à cette courageuse enfant qui bravait

la mort pour apporter une fortune à Lucien ? murmura-t-il.

Et il saisit l'autre pistolet, mais il s'aperçut qu'il était vide.

Il se mit en devoir de le charger, et, après y avoir versé et bourré la poudre, il voulut y introduire une balle.

Celles qu'il avait préparées étaient trop grosses pour le canon.

Il semblait que tout conspirât pour l'empêcher de mourir.

Plus d'un, à sa place, aurait vu un avertissement du ciel dans cette espèce de révolte des objets matériels contre sa volonté.

Mais Thomas Vernède était de bronze.

Trois pistolets sur quatre qu'il avait à sa portée étaient hors d'état de servir à son irrévocable dessein.

Il prit le quatrième, celui qui venait de rater, et il se mit à l'examiner en disant avec amertume.

— Au pis aller, il me restera toujours mon sabre pour me tuer.

Il vérifia d'abord le bassinet. La poudre avait brûlé et il vit avec surprise que la lumière n'était pas bouchée, comme il le croyait.

Il pensa alors que la charge avait été atteinte par l'humidité.

Il ne lui restait d'autre ressource que de débourrer l'arme pour y remettre ensuite de la poudre sèche, puis la balle que devait contenir le canon et qui devait être du calibre voulu, puisqu'elle y était entrée.

Il prit un tire-bourre et procéda à l'opération.

Les dents d'acier de l'instrument mordirent sur un papier dont l'épaisseur leur opposa quelque résistance.

Vernède se disait que la pauvre Virginie n'entendait rien aux armes à feu et il se demandait avec quoi elle avait bien pu charger celle qu'il tenait, lorsqu'à sa profonde stupéfaction il s'aperçut qu'au lieu d'une bourre les crochets de son outil amenaient un parchemin roulé.

Un indicible saisissement s'empara de lui.

Il jeta le pistolet sur son bureau et il essaya de dérouler ce parchemin, mais ses mains tremblaient si fort, qu'il ne put y parvenir.

Qu'était-ce donc que ce papier si singulièrement caché par la nièce de Zénobie Capitaine ?

Il ne le savait pas, et pourtant une lueur d'espérance commençait à poindre dans son esprit comme le fanal lointain d'un navire apparaît au malheureux perdu dans l'immensité de l'Océan.

Enfin, il put déplier le rouleau, et il vit que le parchemin enveloppait un papier jauni par le temps.

Il ouvrit ce papier, et un cri s'échappa de sa poitrine :
— Le testament du colonel !

Alors, il lut lentement ces lignes tracées par le glorieux vaincu de la Bérésina :

« A l'hôpital militaire de Smolensk,
ce 5 décembre 1812.

« Blessé mortellement et prêt à paraître devant Dieu, mais sain d'esprit et dans la plénitude de ma libre volonté, j'institue, mon légataire universel, mon neveu

par alliance, Lucien Bellefond, fils d'une sœur de ma femme, sous-lieutenant au 9^e léger, division Mermet, armée de Portugal, à charge par lui de constituer une rente viagère de cinq mille francs au profit de la veuve Capitaine, cantinière au 19^e régiment d'artillerie que je commande, en reconnaissance du dévouement qu'elle n'a cessé de me témoigner.

« PIERRE LACAUSSE,
« Colonel d'artillerie, commandeur de la
« Légion d'honneur.

— Dieu a fait un miracle, murmura Thomas Vernède. Lucien était riche.

Sa fiancée, qui allait bientôt devenir sa femme, n'avait plus à redouter les horreurs de la misère.

Thomas Vernède pouvait mourir en paix.

Son crime involontaire était à demi réparé, puisque les dernières volontés du colonel allaient être exécutées ; mais il voulait achever de l'expier, et il étendait la main pour saisir son sabre, la seule arme qui lui restât, quand il entendit frapper à la porte de son cabinet.

A ce bruit, qui annonçait un visiteur, Thomas Vernède tressaillit comme un homme réveillé en sursaut.

Il regarda la pendule et il vit qu'il avait laissé passer le temps qui lui restait pour mourir.

Elle marquait neuf heures et quelques minutes.

Les bureaux venaient de s'ouvrir, et c'était peut-être le marquis de Baffey qui frappait.

Il aurait pu ne pas lui ouvrir, continuer ses lugubres préparatifs et se tuer pendant que son ennemi cherchait à entrer.

Mais il se pouvait aussi que ce fût son caissier, ou même Thérèse ; il lui répugnait de penser que la pauvre enfant se heurterait au cadavre sanglant de son père, et il voulut lui épargner cet affreux spectacle.

Il se décida donc à retarder un peu le moment fatal, et il tira vivement le verrou en criant :

— Entrez !

La porte tourna sur ses gonds, et il vit un homme qu'il hésita un instant à reconnaître, tant la souffrance avait altéré ses traits.

Défiguré par sa blessure, pâli par la maladie qui s'en était suivie, mais droit et fier comme toujours, Henri de Baffey se découvrit courtoisement devant le banquier et franchit le seuil d'un pas ferme.

— Vous voilà, monsieur ! s'écria Vernède, blême de colère ; je vous attendais. Je savais bien que vous ne différeriez pas d'une minute le triomphe que vous savourez d'avance depuis deux mois.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda le marquis.

— Vous le savez bien. Nous sommes au 11 septembre. Il est neuf heures. Ma caisse devrait être ouverte. Vous venez me réclamer le dépôt que vous m'avez confié.

Eh bien ! soyez satisfait. Je ne suis pas en mesure de vous le rendre. J'ai détourné une partie de votre argent et il me faudra du temps pour compléter la somme, si tant est que je puisse jamais vous la payer.

Vous avez le droit de me dire que j'ai manqué à l'honneur. Usez-en. Ne me ménagez pas. Traitez-moi comme vos ancêtres traitaient les miens.

Et, voyant que M. de Baffey restait immobile et silencieux :

— Qu'attendez-vous ? reprit-il, exaspéré par ce sang-froid, qu'attendez-vous pour me jeter mon ignominie à la face ? Vous n'avez pas à craindre que je vous demande réparation de vos insultes. Un créancier ne se bat pas avec son débiteur, et je vous dois trois cent mille francs. Un noble ne se bat qu'avec son égal, et non-seulement je ne suis pas noble, mais je ne suis plus même un honnête homme.

Le marquis tira de sa poche un élégant portefeuille, y prit le reçu du banquier, le déchira et jeta dédaigneusement sur le parquet les fragments de ce papier qui valait cent mille écus.

— Ah ! je comprends, s'écria Thomas Vernède. C'est bon pour un roturier d'injurier un ennemi. Il faut à un gentilhomme une vengeance plus raffinée. Vous pourriez me reprocher un abus de confiance, vous aimez mieux m'écraser de votre générosité méprisante.

Et, en même temps que vous me flétrissez par cette humiliation, vous me proposez un marché, n'est-ce pas ? Ma fille contre ce reçu. En vérité, c'est trop d'honneur que vous me faites, et je devrais me jeter à vos pieds pour vous remercier de vos bontés.

— Monsieur, dit froidement le marquis, la douleur vous égare.

Si j'avais conçu l'odieux projet que vous me prêtez, je n'anéantirais pas le titre sur lequel j'aurais fondé l'espoir de le faire réussir.

— Et pourquoi non ? Ne savez-vous pas que mes livres

témoigneront contre moi si vous me réclamez, même sans titre écrit, la somme que je vous dois ? Croyez-vous donc que je sois la dupe de votre prétendu désintéressement ?

M. de Baffey tressaillit, mais il parvint à se contenir, et pas un mot ne sortit de ses lèvres contractées.

— Eh bien, reprit Vernède, qui ne se possédait plus, vous m'avez jeté le gant, je le ramasse.

Une partie de cet argent est encore dans ma caisse. Il va vous être rendu à l'instant même. Il vous a plu de détruire votre titre. Vous me signerez un reçu. Si vous vous y refusiez, je vous y contraindrais par les voies légales. Le reste vous sera remis d'ici à très-peu de temps, et le jour, qui ne tardera guère, où je ne vous devrai plus rien, ce jour-là, monsieur, vous ne me dénierez plus le droit de me couper la gorge avec vous, car j'espère que votre noblesse ne vous servira pas de prétexte pour reculer devant un duel avec un homme sorti du peuple.

— Ma noblesse ne recule que devant les actions basses, dit le marquis en relevant la tête.

— Ainsi, vous vous battrez avec moi ? C'est bien ; je vous remercie. Quelle que soit l'issue de notre rencontre, je n'aurai plus à supporter vos insultantes propositions. Lorsqu'on a croisé le fer avec un homme, on ne se permet plus de rechercher en mariage la fille de cet homme, et je...

— Rassurez-vous, monsieur, interrompit l'officier aux mousquetaires, je n'aspire plus à la main de M^{lle} Vernède, depuis que je sais que M^{lle} Vernède est fiancée à M. Bel-fond, qui l'aime et qu'elle aime.

— Bellefond ! s'écria le banquier ; vous osez parler de Bellefond ! Eh bien, puisque vous avez prononcé le nom de l'homme que ma fille a choisi, sachez qu'il l'épousera, fussent les vils agents du gouvernement que vous servez le condamner à une détention perpétuelle, dût ce mariage s'accomplir la veille du jour où il ira à l'échafaud, s'ils sont assez infâmes pour l'y envoyer.

Le vaillant soldat à qui Thérèse a donné sa foi n'est pas noble, lui, mais pendant que vous viviez en Allemagne ou en Angleterre à la cour de votre roi, il se battait pour la France, et depuis qu'en récompense de ses glorieux services, les Bourbons l'ont privé de son grade, il vous a sauvé la vie, monsieur. Vous auriez pu vous en souvenir.

— Je ne crois pas l'avoir oublié, dit M. de Baffey.

— Vraiment ! dit Thomas Vernède que le calme imperturbable du marquis irritait de plus en plus.

Vous ignorez sans doute qu'après vous avoir ramassé sur le pavé où vous seriez mort sans secours, M. Bellefond a été suivi par un espion et arrêté sous l'absurde prétexte qu'il s'est battu avec un officier prussien...

— Je sais cela, monsieur.

— Vous le savez ! J'aurais dû m'en douter. Vous le savez, et vous vous dites que votre ministre de la police vous a très-heureusement débarrassé d'un adversaire et d'un rival.

Un autre, un roturier comme moi, par exemple, serait allé solliciter la mise en liberté de son ennemi, ne fût-ce que pour ne pas être en reste avec lui.

Vous, vous avez calculé que l'incarcération de celui

qui était déjà mon associé et qui allait bientôt être mon gendre, me laissait sans ressources et laissait ma fille sans protecteur.

Un éclair brilla dans les yeux de l'officier des mousquetaires, mais il ne bougea pas.

— Vous vous êtes trompé, monsieur, reprit le banquier ; je suis là pour la défendre, et M. Bellefond, mon associé, est dès à présent en mesure de tenir l'engagement que notre maison a eu le malheur de contracter, car il est riche, aussi riche que vous, monsieur le marquis de Baffey.

— J'en suis fort aise, monsieur, dit le gentilhomme avec hauteur.

— Et ne comptez pas que l'injuste emprisonnement qu'il subit l'empêchera de me venir en aide et d'épouser ma fille.

Les émigrés qui nous gouvernent n'ont pas, que je sache, le pouvoir de priver un citoyen français du droit d'hériter, et voici le testament d'un brave colonel mort en combattant les Russes, vos alliés, le testament où il institue Lucien Bellefond, son neveu par alliance, légataire universel d'une fortune de plus de deux millions.

Elle est à lui, cette fortune, et il sera bientôt à même d'entrer en possession de son héritage, car, si acharnés que soient ses ennemis politiques, ils ne le retiendront pas toujours en prison pour un duel...

— Surtout quand ce duel a été loyal, comme l'ont attesté les deux officiers anglais qui ont servi de témoins à l'adversaire de M. Bellefond.

— Ah ! vous en convenez donc ! vous ne niez pas qu'il sera libre un jour et que ce jour-là...

— Libre, il l'est déjà.

— Que voulez-vous dire ? qu'en savez-vous ?

— Je veux dire que j'ai supplié le roi de faire justice à un officier accusé d'un crime imaginaire, que le roi s'est fait rendre compte par son ministre de l'affaire du lieutenant Bellefond, et que l'ordre d'élargissement a été signé hier.

— C'est impossible ! s'écria le banquier, Lucien serait déjà ici.

— Je crois qu'il ne tardera guère, dit en souriant le marquis.

En même temps il prêtait l'oreille au bruit d'un pas précipité qui résonnait dans le corridor.

La porte s'ouvrit avec violence et Lucien se précipita dans les bras du père de Thérèse.

M. Vernède le pressa énergiquement sur son cœur, et presque aussitôt, s'arrachant à cette étreinte, il lui montra M. de Baffey d'un geste interrogateur.

Le banquier doutait encore ; son orgueil plébéien se révoltait contre l'évidence.

Après avoir dû à un miracle de la Providence la vie et la découverte du testament du colonel, il lui en coûtait de devoir à un gentilhomme la liberté de Lucien.

Mais Lucien, lui, n'hésita pas.

— Monsieur le marquis, dit-il d'une voix émue, c'est vous qui m'avez fait sortir de prison. Je ne sais pas si vous êtes encore mon ennemi, mais je ne suis plus le vôtre, et je voudrais vous serrer la main.

L'officier des mousquetaires tendit une des siennes au lieutenant Bellefond, et offrant l'autre au banquier :

— Et vous, monsieur, me garderez-vous rancune de ma visite ? dit il avec tant de franchise et de bonne grâce, que Thomas Vernède n'y sut pas résister.

CHAPITRE XV

Après la scène d'effusion et de réconciliation qui avait marqué cette matinée du 11 septembre, si tristement commencée et si heureusement terminée, Thomas Vernède n'avait plus qu'à remercier Dieu dont la main le retirait de l'abîme.

Thérèse et Lucien le bénissaient aussi et leur première pensée fut d'aller prier ensemble.

La seconde, ils la dédièrent; et c'était justice, à l'homme généreux qui avait demandé et obtenu la mise en liberté du lieutenant Bellefond.

Ils y mirent, à vrai dire, un peu plus de façons.

Thérèse était hors de cause, et les jeunes filles n'ont point coutume d'offrir des actions de grâces aux prétendants qui renoncent à leur main.

Mais Lucien éprouvait quelque embarras à exprimer sa reconnaissance à son rival.

D'un autre côté, il ne se dissimulait point que, sans la puissante intervention du marquis, il courait grand risque, lui qui avait servi l'usurpateur, de rester en prison très longtemps.

Il appréciait aussi à toute sa valeur la noble conduite de M. de Baffey, déchirant un reçu de trois cent mille francs, au lieu d'en abuser pour peser sur les résolutions du père de Thérèse.

Mais, de toutes nos passions, l'orgueil est peut-être la plus indomptable.

Si Lucien avait eu le dessus dans la lutte de générosité qui venait de prendre fin, il y eût assurément regardé de moins près pour aller de sa personne rendre hommage à son libérateur.

Mais il était le vaincu et il lui en coûtait trop de saluer son vainqueur.

Ainsi est fait le cœur humain, même quand il est bon.

Mais, parmi tous les obligés de l'officier aux mousquetaires noirs, il s'en trouva un pour faire son devoir jusqu'au bout, son devoir si pénible qu'il fût, et celui-là n'était ni le moins fier ni le moins humilié dans ses sentiments intimes.

Thomas Vernède oublia un instant son passé jacobin, pour se souvenir seulement de ce qu'il devait à Henri de Baffey.

Le vieux républicain ne crut point abjurer les opinions de toute sa vie en se présentant à l'hôtel des Orgeries, et il n'éprouva aucun embarras à serrer encore une fois la

main que le gentilhomme royaliste lui avait si loyalement tendue dans son cabinet.

Ce jour-là, le maître des *Compagnons de la Truelle* fut véritablement grand.

Il serait superflu d'ajouter que le marquis ne fit pas les choses à demi et qu'il reçut le banquier, non pas seulement avec les égards qu'il méritait, mais avec tous les ménagements que comportait leur situation réciproque, et avec cette délicatesse de formes dont le secret s'est perdu en France, depuis qu'on s'y préoccupe tant de la déclaration des droits de l'homme.

C'était un enthousiaste que ce marquis, en dépit de sa froideur apparente, et même un idéologue, comme Napoléon appelait tous ceux qui se permettaient de sentir et de penser.

Il concilia ses tendances poétiques avec ses manières anglaises, en allant, quelques années plus tard, défendre comme lord Byron la Grèce révoltée, et il se fit tuer à Missolonghi.

La vieille comtesse des Orgeries, sa tante, eut la douleur de lui survivre et même le chagrin de voir la chute des Bourbons de la branche aînée, renversés par les disciples de son cher Jean-Jacques Rousseau qu'elle avait connu jadis et qu'elle admirait encore.

La destinée se montra plus clémente pour la famille Vernède.

L'argent aplanit les difficultés les plus insurmontables, et Lucien, deux ou trois fois millionnaire de par le testament du colonel, n'eut pas besoin, pour relever les affaires de la maison de la rue des Bourdonnais, d'at-

tendre que la fortune de son oncle par alliance fût liquidée.

Le crédit qui s'était éloigné du banquier malheureux vint s'offrir à lui avec empressement, dès qu'on sut qu'il avait pour associé un opulent héritier.

On ne prête qu'aux riches, dit le proverbe, et telle est, en effet, la loi la plus immuable de toutes celles qui régissent ce bas monde.

La redoutable échéance de fin septembre fut franchie sans encombre; deux mois après, M. de Baffey était intégralement remboursé, et l'année 1816 ne fit que consolider la prospérité de la maison de banque Vernède et Bellefond.

Les amoureux s'épousèrent le 15 octobre 1815, le jour de Sainte-Thérèse.

— Je vous l'avais bien dit, maîtresse, que vous auriez des fleurs pour votre fête, et plus belles que celles de l'an passé, s'écria le pauvre Ésope quand il vit la couronne de la mariée.

Le petit bossu n'était certes point étranger aux événements inespérés auxquels les jeunes époux devaient leur bonheur, et ils ne lui marchandèrent pas la reconnaissance.

Mais il y avait quelque part une femme qui méritait bien qu'on se souvint d'elle dans la maison Vernède.

Cette femme, c'était Zénobie Capitaine.

La brave cantinière qui avait rapporté le testament habitait encore la prison de Périgueux, au moment où Thomas Vernède retrouva ce testament par miracle.

Est-il besoin de dire que Lucien Bellefond mis en liberté ne perdit pas de temps pour délivrer la fidèle messagère du colonel ?

M. de Baffey s'y employa si bien que, grâce à son influence, le ministre de l'intérieur donna l'ordre au préfet de la Dordogne de faire relâcher la prisonnière contre laquelle ne s'élevait d'ailleurs aucune charge sérieuse.

Moins de huit jours après la catastrophe des buttes Montmartre, Timoléon Mâchefer se remettait en route par la diligence, et cette fois il ne voyagea point en compagnie de gens suspects, car Trimoulac-Lubiac et Saint-Privat-Bonnin étaient définitivement partis pour l'autre monde.

La semaine suivante, il ramenait triomphalement la providentielle vivandière, qui ne fit aucune difficulté pour renoncer au séjour du Périgord et dont le déménagement ne prit que fort peu de temps.

Zénobie, qui courait l'Europe depuis quinze ans et plus, était accoutumée à faire rapidement ses paquets.

Elle quitta sa ville natale comme elle quittait autrefois un bivouac, et sans beaucoup plus de regret, car les parents qu'elle y laissait lui étaient assez indifférents.

On peut croire qu'elle fut reçue à bras ouverts par Lucien et sa nouvelle famille.

Mais cette réunion tant souhaitée réveilla de bien tristes souvenirs.

L'histoire lamentable de Virginie Lasbaysses était déjà connue de Zénobie, à qui Mâchefer l'avait racontée, et l'excellente femme ne parlait qu'en pleurant de la courageuse fille qui s'était dévouée pour apporter une fortune au lieutenant et qui avait payé de sa vie son dévouement.

101

Elle put cependant donner à ses amis des détails qui achevèrent d'éclaircir les côtés mystérieux de cette lugubre aventure.

Après avoir reçu la lettre que l'odieux Trimoulac avait eu l'audace de signer du nom de Bellefond, la tante et la nièce avaient arrêté de concert un plan de campagne.

C'était Virginie qui avait eu l'idée de s'habiller en homme et il fut convenu entre elles que personne ne serait mis dans la confidence.

La jeune fille s'en alla donc sous son travestissement masculin attendre la malle-poste à quelque distance de la ville, où personne ne remarqua son départ.

C'était elle qui avait écrit au nom de sa tante la lettre adressée à Lucien Bellefond et confisquée par le directeur du *cabinet noir*.

C'était elle qui avait lu la fausse épître de Lubiach.

En partant, elle avait affirmé à Zénobie qu'elle saurait bien trouver dans Paris la maison qu'on lui indiquait et qu'elle se faisait fort de cacher le testament, de façon à ce qu'il fût impossible aux ennemis de Lucien de le découvrir. Malheureusement elle n'en avait pas dit davantage.

Si la cantinière avait su que le testament était dans un des pistolets que sa nièce portait dans ses poches, elle aurait confié ce secret à Mâchefer quand il était venu la voir en prison; Mâchefer, à son retour, l'aurait révélé à Vernède, et Vernède n'aurait pas tenté la dangereuse expédition des carrières et n'aurait pas essayé le lendemain de se brûler la cervelle.

Là s'arrêtaient les renseignements que Zénobie pouvait

fournir, mais les trois amis en savaient assez pour deviner comment les choses avaient dû se passer.

Virginie était entrée dans Paris à pied et s'était fait indiquer le chemin du pavillon de la chaussée de Clignancourt où elle croyait que Lucien Bellefond l'attendait.

Elle avait trouvé les portes ouvertes, mais la maison vide.

Le chevalier de Lubiach y était venu sans doute peu d'instants auparavant et en était sorti en se proposant de rentrer après une courte absence, puisqu'il avait laissé les clés dans les serrures et une lampe allumée dans une pièce du rez-de-chaussée.

Virginie était entrée bravement et, ne voyant personne, elle avait pensé que Lucien avait été obligé de s'éloigner pour quelques instants et qu'il ne tarderait pas à revenir.

Elle s'était donc établie dans cette pièce et elle avait déposé sur la table, où brûlait la lampe, ses pistolets qui la gênaient, faute d'être habituée à les porter.

Puis, lassée d'attendre, impatiente, inquiète, elle avait eu l'idée naïve d'écrire une supplique au chef de l'armée pour lui demander les moyens de découvrir dans Paris le lieutenant Bellefond, et les *Frères du Plâtre* l'avaient surprise au moment où elle venait d'en tracer les premiers mots.

Cette fatale lettre avait contribué à faire prononcer son arrêt de mort, car le *Grand Maçon* devait croire qu'elle s'adressait au ministre de la police. Elle était destinée au ministre de la guerre.

La justice des conspirateurs s'était cruellement trompée et il n'était plus en leur pouvoir de réparer l'erreur qui avait eu de si épouvantables conséquences.

Virginie Lasbaysses fut amèrement pleurée, et Thérèse fit planter une croix sur le revers de la butte qui lui servait de tombeau.

Ésope entra chez Mâchefer et finit par y remplacer le vieux caissier Frantz.

Quant à la belle Clarisse, elle se consola plus facilement de la disparition de son respectable père que du mariage de Lucien.

Les arts l'y aidèrent du reste, car, après avoir cultivé infructueusement la peinture, elle se tourna vers le chant, et, conseillée par Mme Boutard, l'ex-merveilleuse du Directoire, elle débuta l'année suivante au théâtre des *Nouveautés* où elle obtint des succès auxquels, dit-on, sa beauté contribua quelque peu.

La vaillante cantinière avait bien gagné le legs du colonel et une retraite honorable. Elle la trouva dans la maison des deux associés qui, grâce à Dieu, ne se demandaient plus : *Où est Zénobie ?*

Lucien et Thérèse vécurent de longs et calmes jours dont le récit tiendrait moins de place que celui de leurs tourments pendant deux mois de la dramatique année 1815.

On ne raconte pas le bonheur.

FIN

II

